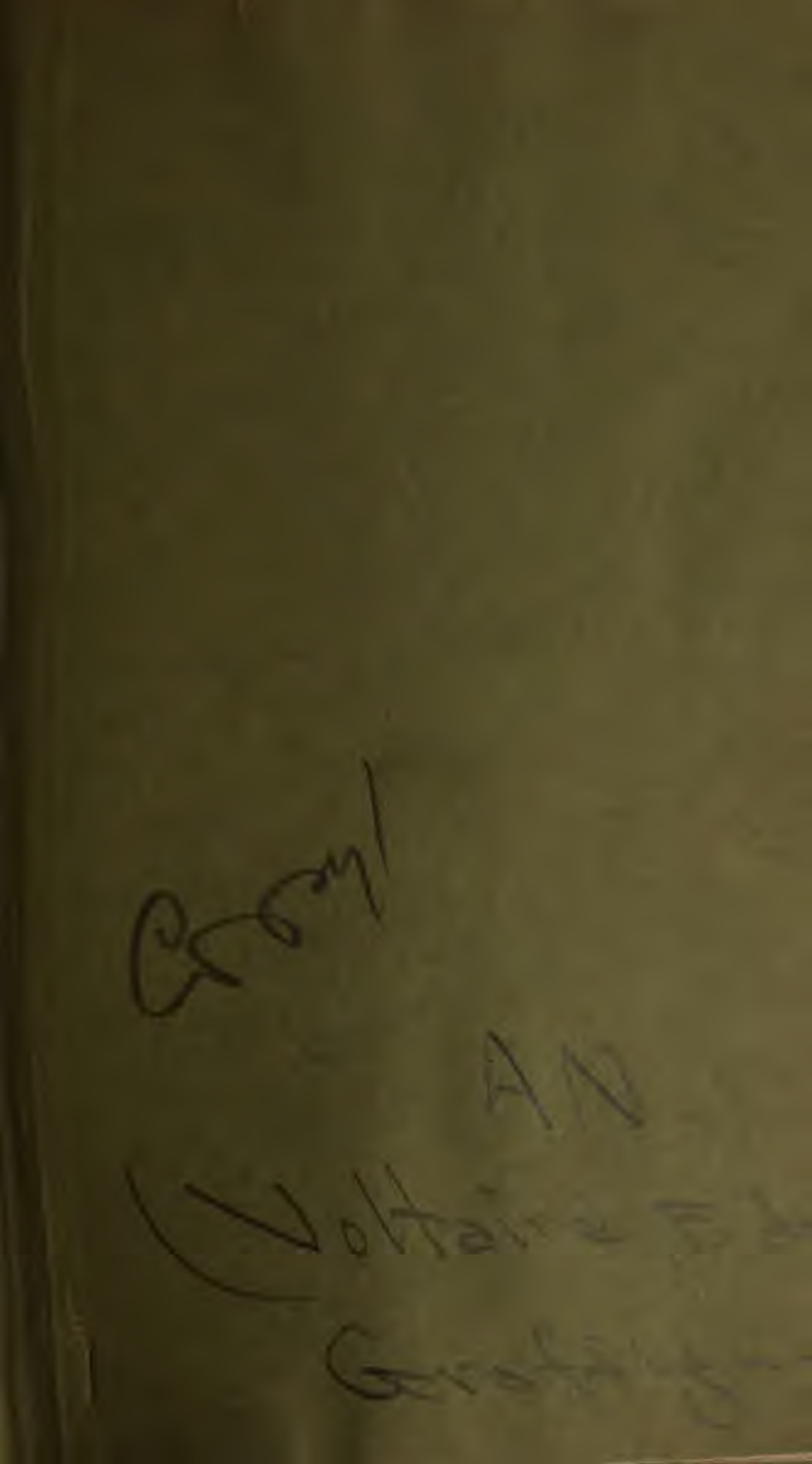

AN
Voltaire

VOLTAIRE

ET

Mme DU CHATELET,

PAR

MADAME DE GRAFIGNY.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT,
Hôtel des Fermes.



M.ME DE GRAFIGNY

Lith. de G. Engelmann

VIE PRIVÉE

DE

VOLTAIRE ET DE Mme DU CHATELET,

PENDANT

UN SÉJOUR DE SIX MOIS A CIREY;

PAR L'AUTEUR DES LETTRES PÉRUVIENNES:

SUIVIE DE CINQUANTE LETTRES INÉDITES, EN VERS ET EN PROSE,

DE VOLTAIRE.

by
Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de Grafigny
edited by
Louis François Dubois

PARIS,

CHEZ
TREUTTEL et WURTZ, faubourg Saint-Germain;
PÉLICIER, DELAUNAY, Palais-Royal;
MONGIE, boulevard Poissonnière.

1820.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

O SCANDALE ! ô goût dépravé des mœurs ! ne manqueront pas de s'écrier nos moralistes du jour. Quoi ! un an à peine s'est écoulé depuis la publication des *Lettres de madame d'Epinay*, que déjà on s'empresse de jeter dans le public un ouvrage dont le titre seul fait craindre le même genre de licence ! Publier ainsi le secret des familles, éclairer la vie privée de *Voltaire* et de madame *du Châtelet*, n'est-ce pas faire connaître au public une liaison illicite que les lois désapprouvent, que la morale condamne et qui aurait dû rester ensevelie à jamais dans le néant d'où on l'a exhumée... ?

Là censeurs ! avant de porter un jugement téméraire sur un livre que vous ne connaissez point, veuillez au moins le lire avec attention et sans prévention. Peut-être qu'alors, mieux informés de l'esprit dans lequel il est écrit, vous lui accorderez votre suffrage.

Délivrée du joug tyrannique d'un mari méchant et cruel, madame de *Grafigny* arriva vraisemblablement à Cirey peu de temps après son divorce. A peine y est-elle accueillie par ses nouveaux hôtes, que son premier soin est de l'écrire à son ami M. *Devaux*, lecteur du roi de Pologne *Stanislas*, et de lui mander les choses qui peuvent l'intéresser. Dans l'abandon d'une sincère et tendre amitié, l'esprit a peu de part à la ré-

daction d'une lettre; aussi cette correspondance est-elle remarquable par une naïve simplicité. Peu de tems après, il ne tarda pas à transpirer, à la cour de Lunéville, quelques passages de ces lettres : le sujet qu'elles traitaient y était trop connu pour ne pas piquer la curiosité; divers fragmens qui en coururent ne firent que l'exciter davantage. On fut avide des détails qu'elles contenaient sur la vie d'un écrivain déjà célèbre, et surtout sur ses liaisons intimes avec une femme aussi extraordinaire que madame *du Châtelet*. Bientôt le recueil de ces lettres fut confié à une personne aimable et de beaucoup d'esprit. Le goût présida au choix qu'elle en fit; elles furent présentées, en cet état, au roi philosophe, dont la société se composait toujours de savans, de femmes aimables, d'hommes spirituels, et dont la marquise de *Boufflers* et son fils faisaient le principal ornement. Le recueil fut trouvé curieux et piquant, et c'est ce même manuscrit, tiré du portefeuille de M. le chevalier de *Boufflers*, que nous publions aujourd'hui. Ces lettres devaient rester secrètes, comme on voit, et ne jamais sortir d'un petit cercle d'amis auxquels elles étaient destinées. C'est ce qui en fait en ce moment tout le prix, et ce qui doit rendre le public indulgent pour bien des misères dont on les aurait purgées, si elles eussent été écrites pour d'autres que pour des amis les plus intimes. Nous aurions pu facilement compléter la correspondance, mais notre respect pour le travail du premier éditeur ne nous a permis d'y faire aucun changement.

Ce livre est, en quelque sorte, divisé en trois par-

ties. Dans la première, madame de *Grafigny* n'est que le narrateur fidèle de tout ce qui se fait, se dit et se passe au château, ou plutôt dans la petite cour de Cirey. La vie somptueuse des maîtres, l'affluence des étrangers, la description de l'appartement de *Voltaire* et de madame *du Châtelet*, les richesses de l'ameublement, l'opulence et le faste de cette maison, ne sont pas les seules choses qu'on admire; l'auteur paraît s'étendre avec plus de complaisance sur ce qui regarde *Voltaire*; il aime à le représenter dans l'abandon de son intimité, à le peindre en quelque sorte en robe de chambre, et tout ce qu'il en dit semble tenir du merveilleux. Le tableau de ses occupations, l'emploi de ses loisirs, de ses soirées consacrées soit à la lecture des ouvrages qu'il composait, soit à la répétition de ses pièces sur le petit théâtre du château, l'extrême facilité de son commerce, l'infatigable condescendance avec laquelle il se prête aux jeux, aux folies, aux enfantillages même d'une société qui souvent n'est ni de son goût ni de son choix, l'étonnante activité de son génie travaillant sans relâche au milieu de tout ce monde, de tout ce bruit; ses accès de brusquerie, d'impatience, de colère, peut-être de jalousie, et cependant la douceur, je dirais presque la docilité avec laquelle il finit presque toujours par se soumettre aux volontés, aux caprices tyranniques de la belle *Emilie*, dont le caractère exigeant ne prend pas même la peine d'adoucir, par la moindre faveur, par la plus légère complaisance, l'empire absolu qu'elle s'est attribué sur son cœur, toutes ces circons-

tances, dis-je, sont autant de détails curieux, inconnus jusqu'à ce jour, qui charment l'esprit et l'imagination. Dans le monde, l'homme qui jouit d'une grande célébrité est rarement jugé tel qu'il est; l'envie, la basse jalousie, marchent presque constamment à sa suite pour le calomnier; et quelque éclairé, quelque impartial que l'on soit d'ailleurs, il est bien difficile de ne pas se laisser entraîner par la prévention : c'est au sein de la vie domestique qu'on peut mieux le juger; c'est là que les traits envenimés de la médisance perdent de leur force et viennent se briser aux pieds de la vérité : elle n'y a plus de faux interprète, elle parle du moins aux yeux et à la raison. On verra que *Voltaire* se faisait un religieux devoir de pratiquer dans sa retraite les sublimes maximes qu'il fait tenir au père *Gordon*, dans son joli roman de *l'Ingénu*, et au docteur *Freind*, dans *l'histoire de Jenni;* et que les qualités du cœur, si essentielles à l'écrivain philantrope, se montraient toujours dans les plus simples actions du philosophe qui savait si bien les dépeindre. Toutefois ce qui ne manquera pas de causer une vive surprise, c'est l'inconcevable flexibilité d'humeur et de talent de l'auteur de *Brutus*, de *Zaïre*, de *Mérope*, que l'on voit composer des parades de boulevard, les exécuter lui-même pour divertir les oisifs de Cirey, jouer, le dirai-je, les marionnettes, et montrer la lanterne magique.

La seconde partie paraît d'abord être une digression étrangère au sujet qui précède. Les lettres du 1er. janvier au 2 février, ont trait à des circonstances qui suspendent inopinément l'intérêt d'une

lecture agréable, mais qui ne tendent à rien moins qu'à l'augmenter plus tard. Le désordre qui règne dans celles-ci, l'anxiété et l'état de malaise qu'éprouve madame de *Grafigny*, indiquent la position délicate où elle se trouve placée dès ce moment. Si son style cesse d'être gai et enjoué, c'est qu'en changeant de couleur et de ton, son style ne fait plus que réfléchir la tristesse dont son âme est empreinte; et la douceur inépuisable de son caractère, jointe à toute la sensibilité expansive dont elle est douée, rappelle, en dépit de ses détracteurs, le véritable auteur des lettres de la jeune et naïve Péruvienne, de la tendre et trop fidèle *Zilia*. Enfin c'est une transition tant soit peu monotone qui conduit à une situation dramatique; c'est le calme qui précède l'orage.

La troisième partie est le dénouement d'un drame qui ramène sur la scène les deux héros de la correspondance. Il était réservé à l'infortunée madame de *Grafigny*, de nous fournir en cet endroit la preuve des excès où peut conduire l'humeur irritable des poëtes. Son malheur fut alors aussi complet, que, dans la suite, sa justification a été éclatante; et l'on ne sait ce que l'on doit admirer davantage ou de sa générosité à prendre la défense de *Voltaire* que le caractère impérieux, l'esprit dominateur et ombrageux de madame *du Châtelet* poussaient contre elle, ou de la honte et du repentir sincère que ressentit l'auteur de *la Henriade* quand il s'aperçut, mais trop tard, qu'il n'avait été que l'instrument d'une coupable présomption de la part de madame *du Châtelet* contre l'innocent et le faible, et cette triste

aventure fait peut-être le plus bel éloge des qualités de son cœur.

Quelques notes ont paru nécessaires pour expliquer certains passages du texte et pour donner des détails historiques sur quelques personnages célèbres.

Ajoutons que ces lettres pourront être regardées comme un appendice nécessaire à la biographie de *Voltaire* et de madame *de Grafigny*, considération qui a déterminé l'impression de cet ouvrage à Paris et à Londres.

LETTRES

DE

MME DE GRAFIGNY

A M. DEVAUX,

LECTEUR DU ROI STANISLAS.

LETTRE PREMIÈRE.

Cirey, ce jeudi, 4 décembre 1738.

Tu sautes de joie à la date de cette lettre, et tu dis : Ah! mon Dieu, elle est à Cirey !... Eh! comment cela s'est-il fait ? Par quel chemin, et par quelle aventure ? Attends, tu sauras tout. Hier, madame de *Lénoncourt* arrive pour dîner au château de l'Ennui (1); le premier compliment que je lui fais, c'est de lui demander ses chevaux; elle me les accorde, j'en tremble de joie, la tête m'en saute, et je cours vite à mon écritoire, comme

(1) Chez madame de *Stainville*.

si en t'écrivant tu le savais en même temps. Cependant je ne t'envoie pas ce chiffon; j'ai pensé qu'il valait mieux t'écrire d'ici, parce qu'en recevant ma lettre tu aurais d'abord du plaisir avant de la lire. Oh! comme j'étais agitée!... Enfin je n'en ai pas dormi de la nuit, tant j'étais transportée!...

J'ai envoyé hier un exprès à Ligny pour que le maître de poste me renvoie tes lettres : n'en sois pas en peine. J'ai reçu à minuit celle que tu avais adressée ici, et puis deux du *docteur*, dont je suis enchantée. S'il est de retour, dis-lui que je n'ai pas le temps de hasarder une lettre qu'il ne recevrait peut-être pas et qui ne lui apprendrait rien.

Je suis donc partie avant le jour : j'ai assisté à la toilette du soleil; j'ai eu un temps admirable et des chemins, jusqu'à Joinville, comme en été, à la poussière près; mais on s'en passe bien. J'y suis arrivée à une heure et demie, dans une petite chaise de *Madame* royale (1). Cette voiture était assez bonne, et même assez douce: j'avais un cocher excellent; voilà le beau. Voici le laid : les cochers m'ont dit

(1) Veuve de *Léopold V*, duc de Lorraine et fille du duc d'*Orléans*, morte en 1744.

qu'il leur était impossible d'aller plus loin. Que faire ? J'ai pris la poste ; je suis arrivée à deux heures de nuit, mourante de frayeur, par des chemins que le diable a faits horribles ; pensant verser à tout moment, tripotant dans la boue, parce que les postillons disaient que si je ne descendais, ils me verseraient : juge de mon état. Je disais à *Dubois* (1) : *Panpan* (2) ne se doute guère que je grimpe une montagne, à pied, à tâtons. Enfin je suis arrivée ; la *Nymphe* (3) m'a très-bien reçue ; je suis restée un moment dans sa chambre, ensuite je suis montée dans la mienne pour me délasser. Un moment après, arrive qui ?... ton *idole* (4), tenant un petit bougeoir à la main, comme un moine : il m'a fait mille caresses ; il a paru si aise de me voir, que ses démonstrations ont été jusqu'au transport ; il m'a baisé dix fois les mains, et m'a demandé de mes nouvelles avec un air d'intérêt bien touchant. Sa seconde question a été pour toi ; elle a duré un quart d'heure ; il t'aime, dit-il, de tout son cœur. Puis il m'a parlé de *Desmarets* et de *Saint-*

(1) Femme de chambre de madame de *Grafigny*.
(2) M. *Devaux*.
(3) Madame *du Châtelet*.
(4) *Voltaire*.

Lambert; enfin il s'en est allé pour me laisser t'écrire; je t'ai écrit, bonsoir: la poste part cette nuit. Je prévois qu'après souper je serai trop près de mon lit pour ne pas m'y jeter, ainsi je t'écris d'avance; je suis fatiguée à un point qu'il ne faut pas moins que Cirey et *Voltaire* pour me réveiller. Adieu, mes chers amis, je vous embrasse, et soyez sûrs que je n'aurais point de plaisir si vous ne le partagiez.

Je t'ai quitté pour m'habiller, crainte que le souper ne sonnât; je n'entends rien, je vais vite te dire encore un bonsoir; car je ne saurais perdre de temps. Tu es étonné que je te dise simplement que la *Nymphe* m'a bien reçue; eh! c'est que je n'ai que cela à te dire. Non, j'oubliais qu'elle m'a d'abord parlé de ses procès sans autre cérémonie. Son caquet est étonnant; je ne m'en souvenais plus. Elle parle extrêmement vite, et comme je parle quand je fais la *française.* Tu vois que je corrige ce mot-là; ce serait un solécisme ici de l'écrire autrement. Elle parle comme un ange, c'est ce que j'ai reconnu; elle a une robe d'indienne et un grand tablier de taffetas noir: ses cheveux noirs sont très-longs, ils sont relevés par derrière jusqu'au haut de sa tête, et bouclés comme ceux des

petits enfants ; cela lui sied fort bien. Comme je n'ai encore vu que sa parure, je ne puis te parler que de sa parure. Pour ton *idole*, je ne sais s'il s'est poudré pour moi, mais tout ce que je puis te dire, c'est qu'il est *étalé* comme il le serait à Paris. Le *bonhomme* (1) part demain pour Bruxelles ; nous voilà à trois, et personne n'en pleurera : c'est une confidence que nous nous sommes déjà faite. Es-tu content ? Eh ! vraiment, mon petit ami, je ne sais que cela, et il me semble que ce n'est déjà pas si mal, car il n'y a pas deux heures que je suis arrivée. Avoue que je suis bien jolie de t'écrire ; mais le plaisir que je goûte d'être ici, et le désir que je sais que tu as que je te parle de ces lieux me rendent un peu bavarde ; toutefois ce n'est que pour vous deux.... Au moins s'il est arrivé (2), embrasse-le bien pour moi (mais à la lettre, entends-tu ?). Je passerai demain mes heures de retraite à lui écrire et à répondre à ses lettres, qui par avance m'ont fait un plaisir plus grand que Cirey.

Voilà le petit *Trichâteau* (3), qui m'envoie

---

(1) M. le marquis *du Châtelet.*

(2) *Desmarets.*

(3) M. le marquis *du Châtelet.*

complimenter et me prier de l'aller voir, parce qu'il a la goutte. J'y vais.

Me voici de retour. Vite, vite! comme je n'entends encore rien qui m'annonce le moment du souper, je vais continuer.

Je disais donc que vos lettres m'ont fait plus de plaisir que Cirey; cependant, mon ami, je suis bien aise d'y être, mais mon cœur va devant, et encore devant; car je t'avoue tout... J'ai lu hier, avant de me coucher, les deux grandes lettres du *docteur ;* puis je ne fis que regarder le ton des tiennes, qui me parut excellent, et je me couchai là-dessus. Je les ai lues ce matin au lever de l'aurore; elles furent mes premières compagnes de voyage. Oui, mon ami, je suis sensible au chagrin, mais j'ai la même sensibilité pour la satisfaction de l'âme et du cœur. J'ai senti jusqu'au beau jour, jusqu'au plaisir d'être encore menée par de nos gens. Cette livrée, hélas! que je vois probablement pour la dernière fois, m'a un peu fait faire *hum! hum!* Enfin il me semble que je serai plus à vous autres ici qu'où j'étais, et que je vous paraîtrai plus aimable, car j'en sens déjà tout le plaisir. Bonsoir, cher ami, je t'embrasse mille fois.

LETTRE II.

Cirey, ce vendredi à minuit.

Dieu! que vais-je lui dire, et par où commencer?... Je voudrais te peindre tout ce que je vois! mon cher *Panpan*, je voudrais te rendre tout ce que j'entends! enfin je voudrais te donner le même plaisir que j'ai; mais j'ai bien peur que la pesanteur de ma grosse main ne brouille et ne gâte tout; je crois qu'il vaut mieux tout uniment te conter, non pas jour par jour, mais heure par heure.

Je t'écrivis hier jusqu'au souper; on vint m'avertir, et l'on me conduisit dans un appartement que je reconnus bientôt pour être celui de *Voltaire*. Il vint me recevoir : personne n'était encore arrivé, et pourtant je n'eus pas le temps de jeter un coup d'œil : on se mit à table; me voilà bien contente, mais je n'aurais pas encore eu assez de plaisir si je n'avais comparé ce souper-là à celui de la veille. Ce que c'est que la vie! me disais-je; hier soir dans les ténèbres et la boue, aujourd'hui dans un lieu enchanté!.... J'assaisonnai donc ce souper

de tout ce que je trouvai en moi et hors de moi; mais de quoi ne parla-t-on pas! Poésies, sciences, arts, le tout sur le ton de badinage et de gentillesse. Je voudrais pouvoir te les rendre, ces discours charmans, ces discours enchanteurs, mais cela n'est pas én moi. Le souper n'est pas abondant, mais il est recherché, propre et délicat, on y voit surtout beaucoup de vaisselle d'argent. J'avais en vis-à-vis cinq sphères et toutes les machines de physique, car c'est dans la petite galerie où l'on fait le repas *unique*. *Voltaire*, à côté de moi, aussi poli, aussi attentif qu'aimable et savant; le seigneur *châtelain* de l'autre côté: voilà ma place de tous les soirs; moyennant quoi l'oreille gauche est doucement charmée, tandis que l'autre est très-légèrement ennuyée; car il parle peu, et se retire dès que l'on est hors de table. Au dessert arrivent les parfums, on fait la conversation, qui est aussi instructive qu'agréable. On parla livres, comme tu crois; il fut question de *Rousseau*. Oh dame! c'est là que l'homme reste et que le héros s'évanouit; il serait homme à ne point pardonner à quelqu'un qui louerait *Rousseau*. Enfin on parle de poésies de tout genre. — Pour

moi dit la *dame*, je ne saurais souffrir les odes. « Ah ! fi, dit ton *idole*, qu'est-ce que » c'est qu'une ode? c'est le plus petit mérite » du monde que celui d'en faire. Galimathias, » rapsodies, et cela surtout en style marotique, » qui est la plus exécrable chose du monde. » Je ne comprends pas que d'honnêtes gens » lisent ces choses-là (1). »

Ne voilà-t-il pas bien l'homme ? Je ne sais à propos de quoi il parle des *Observations;* je lui demande s'il les fait venir, il m'assure que oui, et tout de suite les invectives arrivent contre l'auteur et contre l'ouvrage. Il m'a donné à lire une petite brochure qui a pour titre : *Préservatif contre les Observations*, qu'il prétend qu'un de ses amis a faite (2). Je la lui demanderai pour te l'envoyer par un marchand de Lunéville qui est ici ; ainsi je ne t'en dis rien. Je crois qu'il ne parle point de ces

---

(1) L'inimitié que ces deux grands poëtes conçurent l'un pour l'autre éclata à Bruxelles à l'occasion d'une pièce de vers que chacun d'eux venait de faire. *Voltaire* lut son *Épître à Uranie*, que *Rousseau* ne jugea pas digne de son suffrage ; à son tour celui-ci lut son *Ode à la Postérité*, et *Voltaire* répartit qu'elle n'irait point à son adresse.

(2) Le chevalier de *Mouhy* avait complaisamment prêté son nom.

deux hommes (1) sans que la fermentation du sang ne devienne *fièvre;* mais comme elle lui prit, nous sortîmes pour le laisser se coucher. J'ai dormi, Dieu sait, et Dieu sait aussi que les montagnes que j'ai montées et descendues m'ont mise à peu-près dans l'état où était *Sancho* quand il prétendait être moulu, pour avoir rêvé qu'il était roulé du haut en bas d'une montagne; cela m'a fait tenir dans mon lit jusqu'à midi.

J'ai eu la visite de la dame *châtelaine*, j'en suis plus contente aujourd'hui que je ne l'étais hier.

J'ai lu ce *Préservatif;* il fallait bien pouvoir dire que je l'avais lu. En envoyant savoir de mes nouvelles, *Voltaire* m'a fait remettre un beau *Newton*, relié en maroquin. Tu sauras, par parenthèse, qu'il en a fait mettre au coche de Paris, un à mon adresse et un autre pour *Saint-Lambert*, avec une lettre qu'il lui a écrite; il a ordonné tout cela à Paris, mais il craint qu'on ne se soit trompé, et qu'on n'ait

---

(1) *Rousseau* (*Jean-Baptiste*), et l'abbé *Desfontaines;* ce dernier était l'auteur des *Observations*, écrit périodique, dirigé surtout contre *Voltaire*.

adressé le paquet à Nancy au lieu de Lunéville ; il faudrait le faire demander à M. *Petit*. Revenons à mon lit, je n'en suis sortie qu'à plus de midi, et ne me suis habillée qu'en me traînant, car je ne marche qu'en criant et souffrant beaucoup ; puis, comme on ne dîne point, je me suis mise à lire *Newton* au lieu de t'écrire ; oui, mon ami, au lieu de t'écrire, quoique j'en mourusse d'envie ; mais tu sentiras qu'il fallait aussi marquer un peu d'empressement à reconnaître l'attention polie et honnête de ton *idole*, afin de pouvoir en parler le soir. A propos du soir, bonsoir. Voilà une heure qui sonne, il faut un peu reposer les jambes rompues de cette pauvre abbesse, qui s'est mise au lit en embrassant tous ses chers amis ; tels que *saint-docteur*, le *petit saint* (1) et *Panpichon*. Bonsoir donc tous mes fidèles et chers bons amis.

---

(1) *Saint-Lambert.*

Ce samedi à cinq heures du soir.

J'EN étais donc à ce désir de paraître intelligente, il a eu son effet, puisque j'ai entendu le peu que j'ai lu. Comme j'étais à lire, voilà qu'il m'arrive une visite; c'est une dame qui passe sa vie ici, parce qu'elle a une petite terre dans le voisinage (1). Elle est trait pour trait la *grosse femme courte du Paysan parvenu* (2), mais elle paraît être aimable par le caractère. Elle aime *Voltaire* à la folie, et si elle l'aime tant, m'a-t-elle dit, ce n'est que parce qu'il a le cœur bon. La pauvre femme! on la fait tenir tout le jour dans sa chambre. Depuis quatre ans qu'elle mène cette vie-là, elle a lu tout ce qu'il y a de mieux ici et elle n'en est pas plus savante. *Voltaire* badine très-bien

---

(1) Madame de *Champbonin*, cousine de *Voltaire*.

(2) *Le Paysan parvenu* est un roman de *Marivaux* assez intéressant. On regrette d'y trouver quelques peintures un peu dangereuses. *Voltaire* disait de cet auteur : « *Marivaux* est un » homme qui connaît tous les sentiers qui aboutissent au cœur » humain, mais qui n'en sait pas la grande route. »

de ses lectures et de la vie qu'on lui fait faire ; mais elle n'en est pas tout-à-fait la dupe, car elle dîne et mange fort bien. Elle ne m'ennuya pas, quoiqu'elle fût restée très-long-temps dans ma chambre ; et cela pourquoi ? c'est qu'elle me conta bien des choses de *Voltaire ;* entre autres ce que R... dit au D... de l'abbé de *Lamarre ;* ensuite elle me dit que *Voltaire*, par amitié pour elle, avait voulu marier une de ses nièces (1) avec son fils, qui n'est pas riche. Il aurait donné à sa nièce quatre-vingt mille francs, et pour douze mille de vaisselle d'argent. La demoiselle qui était amoureuse ne voulut pas de ce mariage, et l'oncle par reconnaissance ne lui a donné depuis que trente mille francs. Le public, selon cette dame, a grand tort de crier contre les éditions de ses ouvrages, car elle m'a assuré que depuis bien du temps il n'en tire rien pour lui : ce sont des présens qu'il fait aux uns et aux autres, surtout aux jeunes gens de lettres (2).

---

(1) Mademoiselle *Mignot*, qui épousa depuis M. *Denis*, commissaire au régiment de Champagne.

(2) Avis à MM. les détracteurs de cet écrivain immortel, qui ont prétendu qu'il ne multipliait ses éditions que pour en accumuler les bénéfices et ruiner ses libraires.

La dame sortie, je prenais mon écritoire quand le seigneur *châtelain* entra... Non, j'oubliais que *Voltaire* m'avait fait une petite visite pendant celle de la dame. Je le chassai, parce que ma chambre est très-froide et qu'il est fort enrhumé. — Chasser *Voltaire!* ah Dieu, tu trouves cela bien fort; eh bien! voilà pourtant comme on se familiarise avec les grands-hommes, lorsqu'on vit avec eux. Arrive donc le seigneur *châtelain* qui sans aucune pitié m'ennuya pendant deux heures et plus. Enfin *Voltaire* m'en tira une demi-heure avant souper, en m'envoyant dire: « Que puis» que je ne voulais pas qu'il restât dans ma » chambre, je prisse donc la peine de des» cendre chez-lui. » Je ne me fis pas prier, et aussitôt je descendis. Je n'avais vu son appartement qu'en passant, mais en ce moment il me le fit admirer, et voici où j'en ai réservé la description.

Sa petite aile tient si fort à la maison, que la porte est au bas du grand escalier. Il a une petite anti-chambre grande comme la main; ensuite vient sa chambre, qui est petite, basse et tapissée de velours cramoisi; une niche de même avec des franges d'or: c'est le meuble

d'hiver. Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris, dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants; des glaces, des encoignures de laque admirables; des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet; une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent; tout ce que le superflu, *chose si nécessaire*, a pu inventer : et quel argent! quel travail! Il y a jusqu'à un baguier où il y a douze bagues de pierres gravées, outre deux de diamants. De là on passe dans la petite galerie, qui n'a guère que trente ou quarante pieds de long. Entre ses fenêtres sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est cette *Vénus Farnèse*, l'autre *Hercule*. L'autre côté des fenêtres est partagé en deux armoires; l'une de livres, l'autre de machines de physique; entre les deux, un fourneau dans le mur, qui rend l'air comme celui du printemps; devant, se trouve un grand piédestal, sur lequel est un *Amour* assez grand qui lance une flèche : cela n'est pas achevé; on fait une niche sculptée à cet Amour, qui

cachera l'apparence du fourneau (1). La galerie est boisée et vernie en petit jaune. Des pendules, des tables, des bureaux, tu crois bien que rien n'y manque. Au-delà est la chambre obscure, qui n'est pas encore finie, non plus que celle où il mettra ses machines : c'est pour cela qu'elles sont encore toutes dans la galerie. Il n'y a qu'un seul sopha et point de fauteuils commodes, c'est-à-dire, que le petit nombre de ceux qui s'y trouvent sont bons, mais ce ne sont que des fauteuils garnis : l'aisance du corps n'est pas sa volupté, apparemment. Les panneaux des lambris sont des papiers des Indes fort beaux ; les paravents sont de même ; il y a des tables à écrans, des porcelaines, enfin tout est d'un goût extrêmement recherché. Il y a une porte au milieu qui donne dans le jardin ; le dehors de la porte est une grotte fort jolie. Je pense que tu seras bien aise d'avoir une idée du temple de ton *idole*, puisque tu ne saurais le voir.

Le souper ne fut point trop joli ; le vilain petit *Trichâteau* se fit traîner au bout de la

(1) Voici l'inscription qu'il y avait au bas de cet Amour :

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

table et il fallut lui parler, ce qui n'était point amusant. *Voltaire* et moi nous causâmes ensemble quelques moments ; après le souper il me parla encore de toi ; il trouve fort mauvais que tu ne fasses rien. Il dit : « Qu'il faut que ton » père te chasse, comme il l'a été lui-même » de la maison paternelle à dix heures du soir ; » et de suite il ajoute, que ce sont ses licences » de poëte (1). » Enfin il rabâche toujours sur *ton* inutilité, car il m'en a encore parlé ce matin. Il a une grande idée de *Saint-Lambert* ; il dit : « Qu'il travaillait à une tragédie qui serait » assez belle, après toutes les corrections qu'il » prétendait y faire. » A-propos je ne me souviens plus de ce que *Saint-Lambert* m'avait

(1) *Voltaire* eut à gémir plus d'une fois dans sa jeunesse de l'inflexible sévérité d'un père qui s'opposait sans cesse au penchant irrésistible qui l'entraînait dans la carrière des lettres. Un jour que notre aimable étourdi avait fait quelques jolis vers et quelques petites espiégleries, il rentra un peu tard à la maison, mais la porte ne put s'ouvrir ; le père s'en était fait donner les clefs. Que faire ? Voltaire se retire chez le portier du palais de justice, qui, n'ayant point de lit à lui donner, l'invite à passer la nuit dans une chaise à porteur qui se trouvait dans la cour. Il y entre et s'y endort aussitôt. Mais de quel tour la malice n'est-elle pas capable ? A son réveil notre jeune élève en Apollon se trouve au beau milieu d'un café, où l'avaient fait transporter deux conseillers qui l'avaient reconnu en se rendant à l'audience de grand matin.

dit de lui dire; si tu t'en souviens mande-le-moi ; et mande-lui que je lui ai écrit avec une double enveloppe à l'adresse de M. Guillerant, chez M. de *Vidampierre* : il faut qu'il ne l'ait pas reçue puisqu'il ne m'écrit plus.

Voilà ma journée d'hier. Tu sais ce que j'ai écrit au *docteur*.

Aujourd'hui, je suis descendue à onze heures pour le café, qui se prend dans la galerie. *Voltaire* était en robe-de-chambre, mais il est très-enrhumé. Nous n'avons pas été à la messe, car il n'est pas fête ici. J'ai pensé, tout en m'éveillant, à celle de ton père : je suis bien impatiente de savoir comment l'épître aura été reçue.

On a parlé de l'éternel procès pendant tout le café, qui a duré une heure et demie. *Voltaire* s'est mis à écrire, et nous sommes repassées, la dame *châtelaine* et moi, dans son appartement pour le voir, parce que je ne l'avais pas encore envisagé. Celui de *Voltaire* n'est rien en comparaison de celui-ci. Sa chambre est boisée et peinte en vernis petit jaune, avec des cordons bleu-pâle; une niche de même, encadrée de papiers des Indes charmans. Le lit est en moiré bleu; et tout est

tellement assorti que, jusqu'au panier du chien, tout est jaune et bleu : bois de fauteuils, bureau, encoignures, secrétaire. Les glaces et cadres d'argent, tout est d'un brillant admirable. Une grande porte vitrée, mais de glace-miroir, conduit à la bibliothèque, qui n'est pas encore achevée. C'est une sculpture comme une tabatière : rien n'est joli comme tout cela. Il y aura des glaces, des tableaux de *Paul Véronèse* (1), etc. D'un côté de la niche est un petit boudoir ; on est prêt à se mettre à genoux en y entrant. Le lambris est en bleu, et le plafond est peint et vernis par un élève de *Martin* (2), qu'ils ont ici depuis trois ans. Tous les petits panneaux sont remplis par des tableaux de *Wateau* (3) : ce sont les cinq Sens ; puis les deux contes de *Lafontaine*, le *Baiser pris et rendu* dont j'avais les deux estampes, et les *Oies de frère Philippe*. Ah ! quelles peintures ! Les cadres

(1) Peintre célèbre de l'école vénitienne.

(2) Peintre de l'école française qui eut beaucoup de vogue dans son temps. Son genre était les batailles.

(3) Autre peintre de l'école française, qui a surtout peint la galanterie des romans, des fêtes, des théâtres, les intrigues des bals et des coulisses.

sont dorés et en filigrane sur le lambris. On y voit trois Grâces, belles et aussi jolies que la mère des tendres Amours. Il y a une cheminée en encoignures, des encoignures de *Martin*, avec de jolies choses dessus, entre autres une écritoire d'ambre que le prince de Prusse lui a envoyée avec des vers : nous parlerons de cela ailleurs. Pour tout meuble, un grand fauteuil couvert de taffetas blanc et deux tabourets de même ; car, grâce à Dieu, je n'ai pas vu une bergère dans toute la maison. Ce divin boudoir a une sortie par sa seule fenêtre, sur une terrasse charmante et dont la vue est admirable. De l'autre côté de la niche est une garderobe divine, pavée de marbre, lambrissée en gris de lin, avec les plus jolies estampes. Enfin, jusqu'aux rideaux de mousseline qui sont aux fenêtres sont brodés avec un goût exquis. Non, il n'y a rien au monde de si joli !

Après avoir visité l'appartement, nous sommes restées dans sa chambre. Elle m'a alors raconté l'affaire de ce procès (1) depuis

(1) Avec la maison *Honsbrouck*, sur la propriété de *Trichâteau*, située sur les frontières de la Belgique, que *Voltaire* contribua à leur faire gagner.

son origine, il y a environ quatre-vingts ans, jusqu'à aujourd'hui. Cette petite conversation a duré plus d'une heure et demie, et, chose singulière! c'est qu'elle ne m'a point ennuyée; mais c'est assez naturel : elle parle si bien que l'ennui n'a pas le temps de prendre audience. Elle m'a aussi montré son bijoutier; il est plus beau que celui de madame de *Richelieu.* Je n'en reviens pas de surprise, car, quand elle était à Craon, elle n'avait pas une tabatière d'écaille; elle en a bien quinze ou vingt d'or, de pierres précieuses, de laques admirables, d'or émaillé, qui est une nouvelle mode qui doit être d'un prix excessif; autant de navettes de même espèce, plus magnifiques l'une que l'autre, des montres de jaspe, avec des diamans; des étuis, des choses immenses! des bagues de pierres rares, des breloques sans fin et de toutes espèces. Enfin, je n'en reviens pas, car ils n'ont jamais été riches (1).

La poste est arrivée, et il n'y a rien pour moi; ah que c'est triste! Je suis remontée pour t'écrire et m'y voilà à bavarder; mais c'est avec confiance, car je ne crois pas t'ennuyer. Je vou-

(1) Ne serait-il pas possible que toutes ces choses précieuses fussent le résultat de la galanterie de *Voltaire*?

drais bien être hors du bâtiment, mais il faut que tu saches comment est faite ma chambre. C'est une halle pour la hauteur et la largeur, où tous les vents se divertissent par mille fentes qui sont autour des fenêtres, et que je ferai bien étouper, si Dieu me prête vie. Cette pièce immense n'a qu'une seule fenêtre coupée en trois, comme du vieux temps, ne portant rien que six volets. Les lambris, qui sont blanchis, diminuent un peu la tristesse dont elle serait, eu égard au peu de jour et au peu de vue, car une montagne aride que je toucherais quasi de la main, la masque entièrement. Au bas de cette montagne est une petite prairie qui peut avoir cinquante pieds de large, et sur laquelle on voit serpenter une petite rivière qui fait mille détours. Rentrons, il fait vilain à la fenêtre. La tapisserie est à grands personnages à moi inconnus et assez vilains. Il y a une niche garnie d'étoffes d'habits très-riches, mais désagréables à la vue par leur assortiment. Pour la cheminée, il n'y a rien à en dire; elle est si petite que tout le sabat y passerait de front : l'on y brûle environ une *demi-corde* de bois par jour sans que l'air de la chambre en soit moins cru. Des

fauteuils du vieux temps, une commode, une table de nuit pour toute table, mais en récompense une belle toilette de découpure : voilà ma chambre, que je hais beaucoup, et avec connaissance de cause; hélas! on ne saurait avoir à-la-fois tous les biens en ce monde. J'ai un cabinet tapissé d'indienne qui n'empêche pas de voir l'air à travers les coins des murs. J'ai une très-jolie petite garderobe *sans* tapisserie, fort à jour aussi, afin d'être assortie avec tout le reste. Enfin je te dis, mon ami, rien ne me manque. *Dubois* est mieux que moi, hors qu'elle n'a de jour que sur son corridor; encore y a-t-il un escalier assez beau à monter, mais difficile parce qu'il est du vieux temps. *Au demeurant, tout ce qui n'est point l'appartement de la dame et de Voltaire est d'une saloperie à dégoûter.* Les jardins m'ont paru beaux par la fenêtre. Sauve-toi par là.

Ah çà, Monsieur *Panpan*, vous voilà orienté; ne parlons plus que des gens. Contons d'abord l'ambassade du prince de Prusse. Il a envoyé un de ses gentilshommes (1) à *Voltaire*, ex-

(1) Nous croyons que le lecteur ne nous saura pas mauvais

près pour lui demander à voir son Histoire de *Louis XIV*. Il lui a envoyé son portrait; c'est un fort beau prince, dans le goût de monseigneur

---

gré de lui mettre sous les yeux la lettre de créance du prince à son ambassadeur.

MONSIEUR,

Je viens de munir mon cher *Césarion* de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir absolument. Il n'y a que la malheureuse matérialité de mon corps qui empêche mon esprit de l'accompagner. *Césarion* a le malheur d'être né Courlandais (le baron de Keyserling, son père, est maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il est le Plutarque de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au possible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'esprit et discret en même temps. Je dirai, en le voyant partir :

> Cher vaisseau qui portes Virgile
> Sur le rivage athénien, etc.

Si j'étais envieux, je le serais du voyage que *Césarion* va faire. La seule chose qui me console, est l'idée de le voir revenir comme ce chef des Argonautes qui emporta les trésors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la *Pucelle*, le règne de *Louis XIV*, la philosophie de *Newton*, et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu jusqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette consolation. Vous, qui désirez si ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien? Une lecture agréable entre, selon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il est juste que vous assuriez de mes attentions *Vénus-Newton*. En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit : Songez que vous allez au paradis terrestre, à un endroit mille fois

le duc de *Richelieu*. Il est placé dans la chambre de *Voltaire*. A propos de cela, j'ai oublié celui de madame *Duchâtelet*, qui est au-dessus

---

plus délicieux que l'île de Calypso, que la déesse de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchanteresse de Télémaque; que vous trouverez en elle tous les agrémens de l'esprit, si préférables à ceux du corps; que cette merveille occupe son loisir par la recherche de la vérité. C'est là que vous verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection, la sagesse sans austérité, entourée des tendres amours et des ris. Vous y verrez d'un côté le sublime *Voltaire*, et de l'autre l'aimable auteur du *Mondain* : celui qui sait s'élever au-dessus de *Newton*, et qui, sans s'avilir, sait chanter *Philis*. De quelle façon, mon cher *Césarion*, pourra-t-on vous faire abandonner un séjour si plein de charmes? Que les liens d'une vieille amitié sont faibles contre tant d'appas? Je remets mes intérêts entre vos mains; c'est à vous, monsieur, de me rendre mon ami. Il est peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey; mais souvenez-vous que c'est tout mon bien, et que ce serait une injustice criante de me le ravir!.... La sagesse de *Salomon* eût été bien récompensée, si la reine de Saba eût ressemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage, ni *Salomon*, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que madame la marquise. J'ai lieu de croire que sa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse. Je me flatte que, comme vous avez la satisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous sentirez quelque indulgence pour mes faiblesses, si faiblesse y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature. J'espère que mon petit ambassadeur reviendra chargé de la Toison-d'Or, c'est-à-dire, de votre *Pucelle* et de tant d'autres pièces à moitié promises, mais encore plus impatiemment attendues!

de la glace de la cheminée de la galerie, avec tous ses attributs; des livres, un compas, un perroquet, des ponpons, de la musique, des diamans, des instrumens de mathématiques: oh! comme tout cela est charmant! Le prince envoya cette écritoire (1), qui est très-belle, avec des vers dans le cornet, écrits sans doute par celui qui avait mis l'*Iliade* dans une coque de noix, car le papier est grand comme l'ongle: ils sont à la louange de la *dame*, qui est portée au troisième ciel. Je demanderai à les copier pour te les envoyer, et les mettrai dans un microscope pour les lire. Je ne sache pas que *Voltaire* ait reçu quelque présent. On régala bien M. l'envoyé. On lui donna la

---

(1) *Voltaire* accusa la réception par ces vers:

Je suis presque ressuscité
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de soins!
Que l'usage en est difficile!
Quand on a la lance d'Achille
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ses doigts,
S'il n'avait sa force et sa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'est un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de se taire.

comédie, un feu d'artifice et une illumination vraiment magique; enfin des choses qu'il n'y a que des *fées* ou *Voltaire* qui puissent les faire dans un endroit comme celui-ci. Le prince a beaucoup écrit de vers et de lettres; on doit me les montrer. Voici ce que je dois avoir à lire ce soir : *Mérope*, l'Histoire de *Louis XIV*, que cette *bégueule* ne veut pas qu'il achève; elle la tient sous clef. Il a fallu qu'il prie bien pour qu'elle promît de me la donner. Je démêlerai ce petit tripot-là. Je dois avoir la vie de *Molière*, qu'il avait écrite pour mettre à la tête de cette belle édition. Le garde des sceaux, qu'il dit être son ennemi mortel, la fit écrire par M. *Laserre*, et la sienne est restée. Je la lirai ce soir pour m'endormir. Il m'a dit : « Que quand je serais

---

Mais le cas est très-différent;
L'écritoire est pour Émilie :
Grand prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre présent.
Le ciel tous les deux vous réserve
Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'est Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Altesse royale, Monseigneur, et *Emilie* pour me donner la force de penser et d'écrire. J'ai été assez prêt d'aller voir ce royaume qu'*Orphée* charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour *Emilie* et pour votre personne.

» bien sage, j'aurais quelqu'autre chose qui » me ferait bien plaisir. » Je ne lui demande rien : il est occupé de me chercher des livres et des amusemens avec un soin et une attention vraiment charmante. Mon Dieu! qu'il est aimable ! Enfin, il m'a aussi promis une épître sur le bonheur. Hélas ! je n'aurai pas la pleine jouissance de toutes ces choses-là, mon aimable ami, parce que je ne pourrai ni les copier ni te les envoyer. Mais si quelque chose peut adoucir tout le déplaisir que ce contretemps me cause, ce sera la fidèle exactitude que j'apporterai à te mettre au courant de tout ce qui pourra t'intéresser. Cependant il faut que tu saches qu'il n'aime pas qu'on parle de lui. Il ne faut pas que cela passe nos amis; tu sens bien de quelle conséquence il est pour moi de ne me pas brouiller avec ceux-ci; recommande-leur donc bien d'être discrets.

Il travaille effectivement à refondre son *Charles XII*. Je lui ai parlé du tort qu'il faisait à M. *de Solignac* (1), et il en a bien ri. Il ne veut pas avouer qu'il ait demandé les mémoires,

---

(1) Auteur d'une histoire de Pologne, dans laquelle il trace une partie de la vie de *Charles XII*.

non plus que la petite feuille que je t'enverrai par le marchand, qui part mardi. Je la lui ai demandée ce matin pour toi : « Ah! mon Dieu, » a-t-il dit, je n'ai que celle-là; je vais en » faire revenir d'autres; je souhaite qu'elle » l'amuse; mais vous savez que la plus belle » fille du monde.... » Oui, je sais qu'il n'a que trop de jolies choses, mais qu'il ne les envoie pas. Tu dois être bien content, il aime le *Paysan parvenu*, à la longueur près. Il dit qu'il a fait l'*Enfant prodigue* dans un accès de fièvre sans le corriger; il n'y a rien qui n'y paraisse : il le trouve charmant. Il ne conçoit pas comment on peut sourire aux *Plaideurs* (1). La *dame* lui demanda grâce pour la comtesse; ce fut bien pis. Il y a bien des momens où il est furieusement auteur : le mot n'est pas trop fort; je suis sûre qu'avant que madame de *Croupillac* (2) fût au monde, il trouvait la comtesse charmante; aujourd'hui quelle différence!

Or çà, je crois que tu dois être content de moi pour cette fois : je vais repasser tes lettres

(1) Comédie de *Racine*.
(1) Personnage de *l'Enfant Prodigue*.

pour savoir s'il y a réponse à faire. Premièrement, je ne saurais souffrir que tu écrivisses dans l'enveloppe, c'est autant de perdu, et certainement je ne saurais m'arranger de cela. D'ailleurs, c'est toujours une demi-feuille de plus que tu pourrais remplir en la pliant à l'ordinaire, et puis c'est qu'elles ne coûtent pas tant de port que les grands carrés; enfin, je n'en veux point, cela me déplaît, et je veux que tu aies cette complaisance pour moi. Je vois d'abord que madame de Vigeon dit que je ne lui ai pas écrit; j'ai donc mal écrit son adresse; j'ai mis rue du Petit-Lion, faubourg Saint-Germain. Dame! je serais bien fâchée que cette lettre fût perdue, car j'avais pris bien de la peine à l'écrire.

Tu es un vrai coquin; tu as bien senti que j'envierais les épîtres que tu envoies, et tu donnes une tournure si flatteuse à l'excuse que tu me fais de les adresser à d'autres, que je suis forcée de t'en remercier. Tu ne sais pas tout le pouvoir que tes mots et tes tournures d'amitié ont sur moi! Il faut te le dire: je m'attendais que c'était pour moi, et je n'en faisais pas mine. Comme j'écrivis ta lettre renvoyée de Cirey avant l'autre, je fus alors pi-

quée comme un chien de voir que je m'étais trompée. Il me semblait qu'une séparation comme la nôtre méritait des regrets plus authentiques. Je grommelle entre mes dents les injures que je projetais de t'écrire; je lis la seconde lettre, me voilà désarmée, et je te suis obligée de tant d'amitié si bien sentie, si bien entendue, si flatteuse et si bien dite, que mon cœur en est tout plein et qu'il regorge de reconnaissance. Va, mon ami, je suis satisfaite d'avoir le premier mouvement pour moi; parle aux autres, remplis les plus petits devoirs, tout m'est égal. Je te tiendrai encore compte de la petite violence que tu te feras pour ne pas suivre ton penchant. Je trouve les vers de la Granville charmans. Je t'avoue que je les envie sincèrement.

En relisant ta lettre je me ressouviens de ma bégueule (1), parce que tu m'en parles : je l'avais si bien oubliée, que je ne crois pas t'avoir mandé comment nous nous étions quittées. J'étais si contente que j'ai boudé sans dire un mot, jusqu'à l'arrivée de madame de *Lénoncourt;* puis j'étais si transportée de joie de

(1) Cette bégueule-ci est la dame du château de l'ennui.

partir que je ris aux anges le reste du jour et parlai tant que je pus. Le soir, en nous séparant, je l'embrassai avec la figure riante, et nous n'avons eu aucune explication. Elle me pria de lui écrire, je vais le faire et nous resterons toujours sur le même ton. Elle fit assez la mine pour que madame de *Lénoncourt* ne me donnât pas ses chevaux, parce qu'elle ne s'en va qu'à Noël; mais je lui fis si bien voir que je ne saurais comment m'en aller, qu'elle se rendit. En passant avant le jour devant sa porte je fis un grand signe de croix dessus qui fit pouffer de rire *Dubois* de façon à la réveiller, et me voilà en route.

Je ne ferai ton épître de long-temps; je suis encore étourdie du bateau; tu vois que j'ai bien des choses à lire, et comme elles sont bonnes, il ne faut pas que j'aie l'air de les négliger. Tout ce que je prétends, c'est que rien ne diminue mes lettres; contente-toi de cela, et ne t'avise pas de recommencer tes mauvais propos sur la longueur des tiennes : Je les aime mieux que tout ce que je vois et entends ici. Table là-dessus et ne me tracasse pas.

Les vers de *Saint-Lambert* sont charmans! veut-il bien que je l'embrasse, j'en meurs d'en-

vie; mais je crains que, si *Desmarets* est revenu, nous ne soyons pas trop bien ensemble : j'attends les foudres sur la moutarde après dîner.

Tu aimes aussi les rabâchages de commères : eh bien ! en voici un que madame de *Lénoncourt* nous a conté. Madame de *Modène* s'est avisée d'écrire une grande lettre à *Madame* Royale, pour lui conseiller d'aller en Toscane; disant qu'il n'y avait rien de si aisé, qu'elle n'avait qu'à se mettre dans une bonne berline, courir jour et nuit; qu'elle y serait bientôt, et cent autres ridiculités aussi fortes. *Madame* s'est fâchée, elle lui a mandé qu'elle devrait s'en retourner dans son pays, et qu'il ne convenait pas à une princesse souveraine de faire le personnage qu'elle affectait à Paris. Tu penses bien que l'autre a répliqué, et voilà qu'elles se sont écrit chacune deux ou trois lettres de harengères les plus piquantes du monde. Madame de *Lénoncourt* les a lues, car elle n'en croyait pas *Madame*. La Francinetti ne pouvait pas venir parce que Lolotte accouche. On n'a aucune nouvelle de Flandre.

Maintenant bonsoir ; je t'embrasse cent

fois. Si *Maroquin* (1) est arrivé, donne-lui ma lettre et baise-le sur l'œil gauche; si non garde la lui.

Dieu! je n'en puis plus! je suis aveugle tant je babille. Bonsoir, bonsoir, je vais souper à *la provision pour demain!* Que je t'amuse au moins, si je ne puis faire mieux pour te prouver mon amitié.

Puisqu'il faut une enveloppe à cause de la lettre de *Desmarets*, je vais t'ajouter une commission. Un domestique d'ici part mardi pour reconduire ce marchand; je voudrais bien que tu pusses lui remettre une petite bouteille d'eau jaune de la Tour, pour les petits maux qui me viennent souvent à la bouche : c'était un trésor pour moi que cette eau. En venant ici le flacon s'est renversé, j'en suis désolée; mais il ne te faudra pas la d

(1) Avant d'aller plus loin nous croyons qu'il est bon (le lecteur fasse connaissance avec *Maroquin*, l'un des prin paux personnages nommés dans cette Correspondance. C *Maroquin* est *Léopold Desmarets*, fils du célèbre musicie de ce nom, lieutenant de cavalerie au régiment d'*Heudicourt* et l'amant de Mme de *Grafigny*. *Desmarets* est trop cher à l'auteur pour ne pas le rappeler fréquemment dans le cour de ses lettres; aussi revient-il souvent sous les dénomination de *docteur*, *Cléphan*, *gros-chien* et *gros-chien blanc*.

mander pour moi, parce que je lui dois de l'argent et qu'il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Vois mon guignon : je n'ai pas eu de ces petits maux tant que j'ai eu mon eau, et voilà qu'il m'en est déjà arrivé un d'hier, qui va me désespérer. Tiens la bouteille prête, car le valet repartira le lendemain. Il te portera tout ce que je pourrai t'envoyer.

Accoutume-toi à voir mes lettres cachetées en deuil à l'avenir, parce que j'ai de la cire noire que je veux user. Cette couleur te donnera des idées gaies.

LETTRE III.

Ce mardi, à onze heures du soir.

J'ai eu envie de t'écrire, cher *Panpan*, depuis le moment de mon réveil, sans pouvoir le faire qu'à présent; mais, en te rendant compte de ma journée, tu sauras pourquoi. Il faut cependant que tu saches, en passant, que ce n'est pas ici une de mes moindres études que de rallier et mettre dans ma tête les choses que je crois de nature à t'amuser. J'en entends une si grande quantité de cette espèce, que je suis embarrassée du choix, et même encore plus du soin de ne pas les oublier. Enfin, quelque souhait que je fasse continuellement sur le plaisir que j'aurais à partager avec toi celui que j'ai toute la journée, je ne saurais néanmoins tout écrire; car, outre qu'il faudrait des volumes, c'est que je n'ai pas un moment qui ne soit employé à mon profit; ainsi, mon cher ami, tiens-moi un peu compte de celui que j'emploie à t'amuser. Ce n'est plus l'envie de bavarder, c'est l'amitié qui veut que tu participes, quoique bien maussadement, au

délices de mon esprit. J'ai aussi établi pour règle que je ne te dirai rien de ce qui regarde la géométrie et la physique; tu ne t'en soucies pas, et d'ailleurs cela serait trop difficile. J'en lis et j'en entends parler pour le moins autant que d'autres choses. Voilà mon avant-propos.

Allons donc, racontons ce que je t'ai promis, et ce qui doit te faire rire : c'est l'histoire de l'abbé de *Lamarre* (1), que *Voltaire* m'a contée hier après souper. Ce petit coquin, bien loin de profiter des bontés de *Voltaire*, est plus libertin que jamais; il ne veut être d'aucun état. Il a été long-temps à suivre le roi comme un bouffon, et se fourrait à la cour malgré les gardes, en disant : *Je veux voir mon roi.* Le roi le trouva enfin une fois en dispute avec ses gardes; il voulut savoir ce que c'était; l'abbé, qui n'est point timide, lui parla si hardiment et si bouffonnement, que le roi, qui n'aime ni les lettres ni les vers, prend les siens, lui parle, et lui donne de l'argent. *Voltaire* appelle cela être le fou du roi. Enfin, il a si bien fait son compte qu'il a été exclu, et qu'il est venu ici, dit

(1) Jeune littérateur que *Voltaire* protégeait.

Voltaire, demander à madame *du Châtelet* si elle n'avait pas besoin d'un fou. — Non, mon ami, répondit-elle, *la charge n'est pas vacante*. Voilà son style en débitant cela. Puis il nous conta dans le même goût, qu'il avait fait un voyage à Rome pour voir le pape; qu'il lui avait parlé; et qu'ayant oublié de lui baiser la mule, il était retourné de six lieues sur ses pas. Le pape, enchanté, lui donna deux médailles d'or avec quantité d'*agnus Dei*. En allant et revenant de Rome, il a passé par ici. Enfin, l'année dernière il écrivit à *Voltaire* : « Monsieur, sauf correction, j'ai la v..., » et n'ai ni ami, ni argent; me laisserez-vous » tomber en pourriture ?... » Ton *idole* le fit mettre chez un chirurgien et le fit guérir. Il a eu la modestie de ne pas dire ce qu'il lui avait donné à son dernier voyage ici. Il dit que c'est un misérable, mais qu'il a de l'esprit. Mon Dieu, comme tout cela est gâté !... oh ! on ne rira point, et moi je me tenais les côtés, à la façon dont *Voltaire* nous contait cela. Il me lut aussi hier quelques vers du *Dardanus* de *La Bruère* (1), qu'il corrige, ou au moins

---

(1) (Charles le Clerc de), d'abord chanoine, puis directeur de la maison de force de Soissons, avait du génie pour

sur lesquels il fait ses remarques. Il n'y répondra pas comme aux autres, car le drôle est ventre à terre. Le peu qu'il m'en a lu est charmant : ce sont toujours ses madrigaux tournés si galamment ! Madame *du Châtelet* l'empêcha d'en dire davantage, parce qu'elle n'aime point cette poésie. Aussitôt qu'il aura fini ses notes, il me les prêtera ; je t'enverrai alors les vers que je trouverai les plus jolis. J'en ai entendu hier, dans quinze ou vingt qu'il nous a lus, trois ou quatre bien frappans. *Voltaire* dit beaucoup de bien de lui, mais il ajoute qu'il est trop présomptueux, je m'en doutais, et toi aussi, je pense ? J'ai commencé hier l'Histoire de *Louis XIV*, mais nous en parlerons ailleurs. Un moment après que je fus levée, on me fit dire de descendre ; je descendis, et me voilà à prendre le café avec de la géométrie, de la physique et les *Dialogues* de M. *Algarotti* (1) sur le Newtonisme, à l'imi-

---

le genre lyrique, fit plusieurs opéras et donna une Histoire de *Charlemagne*. Il obtint le privilége du *Mercure* en 1744.

(1) *Algarotti*, fils d'un riche négociant de Venise, vint à vingt-quatre ans en France où il composa en italien son *Newtonianisme pour les dames*, traduit en français par *du Perron de Castera*. Il n'eut pas autant de succès que la *Pluralité des Mondes* de *Fontenelle*. *Algarotti* fut recherché par des rois et

tation des Mondes. Il les a écrits en italien, et l'abbé de *Castera* vient de les traduire, mais en vérité très-mal. Nous en avons beaucoup ri, ainsi que de l'auteur, quoiqu'il soit l'ami d'ici et qu'il y ait fait une partie de ses *Dialogues ;* mais il est si impertinent dans sa préface qu'il faut bien en rire.

Dans un dialogue, il dit que le nommé *Galilée* était le czar *Pierre-le-Grand.* Il dit encore de la physique, que les murailles d'une ville étaient bordées d'un champ. Non, on n'y tient pas, il te divertirait beaucoup, à cause du traducteur qui ne dément pas le *Camoëns* (1). Le café pris, je suis remontée; et quoique j'eusse bien envie de t'écrire, je n'ai pu cependant résister à *Louis XIV.* Je me suis imaginée que j'en trouverai le temps quand je serai lasse de lire.

Parlons-en donc de cette histoire, devant laquelle toute histoire doit se cacher : les

---

des princes. *Voltaire* qui l'avait vu à Berlin a dit : « *Algarotti* était plein d'esprit, d'affectation et d'amour-propre. » Français par l'esprit, Italien par le caractère, désagréable » en société, il était souvent exposé aux plaisanteries royales, » et les recevait comme une faveur. »

(1) Allusion à *du Perron de Castera* qui traduisit assez médiocrement la *Lusiade.*

Rollin, les *Fléchier*, les *Vertot* ne sont que des cuistres. Dieu! on la lirait à genoux tant elle est belle. Netteté, précision, réflexions courtes et pleines de sens; voilà ce qu'on y admire : en vérité, je n'ai rien vu de si beau. Il y a un abrégé de la Fronde, qui est divin; mais comme il se propose moins *Louis XIV*, que l'histoire de l'esprit de son siècle, il vous rapporte alors légèrement quelques traits qui y ont rapport, tels que le caractère de la reine de Suède, en lui faisant rendre une visite à *Ninon*; il lâche en ce moment son éloge en sept ou huit lignes. Le titre est : *Essai sur le Siècle de Louis XIV*. Je voudrais bien en faire des extraits, mais je ne sais lesquels choisir. Cette dame (1) qui est ici et moi, nous chantons pouille à madame *du Châtelet* qui tient cet ouvrage sous clef pour qu'il ne l'achève pas; il en meurt d'envie, et dit : « Que » c'est l'ouvrage dont il est le plus content. » Elle ne donne d'autre raison pour se justifier, que celle du peu de plaisir qu'il y a de faire un ouvrage qu'on ne saurait imprimer. Je l'exhorte toujours à l'écrire et à jouir avec lui-

---

(1) Toujours Mme *de Champbonin*.

même de l'immortalité qu'il lui procurera. Il me disait hier : « Que sûrement il l'achèverait ; » mais ce ne sera certainement pas tant qu'il » sera ici. » Elle lui tourne la tête avec sa géométrie ; elle n'aime que cela ; il est étonnant à quel point elle ignore l'histoire et la fable. Comme je lisais, on m'envoya dire, sur les quatre heures, de descendre ; je trouvai la *dame* qui se mettait au lit, parce qu'elle était un peu incommodée : comme elle ne pouvait travailler, elle me dit que *Voltaire* allait nous lire *Mérope*.

Ce mercredi matin.

Et moi aussi je me suis couchée, car il était une heure et demie du matin. Bonjour, mon ami, tu vois que ma première pensée est pour toi ; ainsi allons donc notre train. *Voltaire* arrive ; la fantaisie prend à la *dame* de lui faire mettre un autre habit : il est vrai que le sien n'était pas beau ; mais il était bien poudré, et avait de belles dentelles. Il dit beaucoup de bonnes raisons pour n'en rien faire, que cela le réfroidirait, et qu'il s'enrhumait de rien ;

enfin il eut la complaisance d'envoyer chercher son valet de chambre, pour avoir un habit; il ne se trouva pas là dans l'instant; il crut en être quitte; point du tout, la persécution recommença: la vivacité prend à *Voltaire*, il lui parle vivement en anglais, et sort de sa chambre; on envoie un moment après l'appeler, il fait dire qu'il a la colique, et voilà *Mérope* au diable. J'étais furieuse; la *dame* me pria de lire tout haut les dialogues de M. *Algarotti*, je lus et je ris comme le matin: enfin arriva un monsieur du voisinage; je me levai en disant que j'allais voir *Voltaire*; la *dame* me dit de tâcher de le ramener. Je le trouvai avec la dame qui est ici, qui, par parenthèse, m'a l'air d'être sa confidente; il était de fort bonne humeur, il pensa oublier qu'il avait la colique. Nous causions déjà depuis un moment, lorsque la *dame* nous envoya appeler: enfin il revint; et cet homme, qui venait de rire avec nous, reprit de l'humeur en rentrant dans la chambre, sous le prétexte de la colique; il se mit dans un coin et ne dit mot. Quelque temps après le seigneur *châtelain* sortit, les boudeurs se parlèrent en anglais; et la minute d'après *Mérope* parut

sur la scène. Voilà le premier signe d'amour que j'aie vu, car ils se conduisent avec une décence admirable; *mais elle lui rend la vie un peu dure.* Je ne te fais ce long détail que pour te mettre au fait de la façon dont ils sont ensemble.

Enfin, il lut deux actes de *Mérope :* je pleurai au premier; ce sont toujours de beaux vers et de beaux sentimens, mais les scènes filées sont manquées; il y échoue assez ordinairement. Je ne t'en dirai plus rien que je ne l'aie toute entendue. Après cette lecture, nous disputâmes sur la pièce, la *dame* et moi, jusqu'au souper : elle ne l'aime pas, et la tourne en ridicule tant qu'elle peut; ce qui ne plaisait guère au pauvre *Voltaire*, qui était comme un patient, sans oser se mêler en rien de notre dispute. C'est avec ton esprit que j'ai disputé; car elle soutenait qu'on ne pouvait être touché sans raisonner, et moi je soutenais qu'il fallait l'être par sentiment. Je ne disais que ce que je t'ai entendu dire, et que ce que tu m'as si bien appris à sentir. L'auteur avait si peur d'être encore querellé, que le peu qu'il disait était contre moi, en convenant cependant qu'il était presque impossible de faire les change-

mens qu'elle exigeait. Le souper a été comme un souper de Lunéville; on se battait les flancs pour parler, et personne ne disait mot. Après le souper, nous avons regardé la sphère, *Voltaire*, la grosse dame et moi; car la belle *nymphe* ne parlait pas, elle faisait semblant de dormir.

Voltaire est toujours charmant, et toujours aussi occupé de mon amusement. Son attention ne se fatigue point; on voit qu'il est dans l'inquiétude que je ne m'ennuie, et il a grand tort. S'ennuyer auprès de *Voltaire !*... Ah Dieu ! cela n'est pas possible; je n'ai pas même le loisir de penser qu'il y a de l'ennui au monde; aussi je me porte comme le Pont-Neuf, et suis éveillée comme une souris; serait-ce parce que je mange moins, ou parce que j'ai l'esprit remué vivement et agréablement? c'est ce que je ne puis définir, mais c'est ce qui est: ce que je dors, je le dors comme un enfant. Enfin, je sens par une expérience qui m'était presque inconnue, que l'occupation agréable fait le mobile de la vie. Pour la mieux goûter, je fais quelquefois des comparaisons de temps; la *dame*, d'abord un peu froide, s'humanise ensuite, et nous finissons par nous plaisanter.

Elle est en vérité admirable dans ses devoirs et son jugement. Je veux attendre une plus longue connaissance pour te la peindre; j'en ferai de même pour *Voltaire ;* car j'ai appris à ne pas me prévenir. C'est par exemple un plaisir pour moi de rire en dedans de leur fanatisme pour *Newton*, et d'entendre les gens qui ont le plus d'esprit, dire des bêtises dictées par la prévention. Je ne dispute pas, comme tu crois, mais j'en fais mon profit pour la connaissance de l'esprit humain, et je tâche de jouir sans m'attacher ni me prévenir pour ou contre aucun sentiment, pas même celui de l'amitié. J'ai trop bien résolu de n'aimer que vous autres, et d'user des agrémens que je trouve ailleurs. Voilà ma profession de foi, que je renouvelle tous les jours; au reste tu peux m'écrire tout à ton aise, on ne paie point de port de lettres ici. Cela n'est-il pas bien galant? je voudrais aussi qu'on les affranchît, mais.... Bonjour, mes chers amis; à ce soir.

Ce mercredi, à six heures du soir.

Je ne saurais y tenir, mon ami, il faut que je te dise qu'elle est ma désolation de n'avoir point de lettres par la poste qui vient d'arriver; elle est telle qu'elle serait si j'étais encore sur la montagne; aucune dissipation, aucuns plaisirs ne peuvent me tenir lieu de vos lettres. Ah! j'ai beau me dire qu'il n'y a pas encore huit jours que j'en ai eu à gogo du *docteur* et de toi; c'est une fable qne je me conte; je soutiendrais à tout l'univers qu'il y a plus de six mois; je compte et recompte encore, et je trouve toujours que je devrais avoir aujourd'hui la réponse à ma première lettre d'ici. Mais quel est ce vilain homme de Ligny qui ne me renvoie pas celle qu'il a dû recevoir? J'en suis outrée et désespérée; mon Dieu! si cette vilaine femme allait les ouvrir, comme elle me déchirerait!... car elle se croit aussi parfaite que nous lui trouvons de défauts (1). Encore

(1) Il paraît que Mme *de Grafigny* parle ici de cette dame de *Demange*, de qui elle a dit qu'en passant devant sa porte, elle fit un grand signe de croix dessus.

aurai-je un jour de plus à patienter, car c'est la grande poste, et je ne puis être tirée d'inquiétude que samedi. Il me semble que je me soulage en te contant tout de suite tout mon tourment. Je vous aime trop, mes pauvres amis, mais je ne voudrais pas en rabattre un soupir!...

Pendant que j'y suis, je vais te conter ma journée : d'abord, après le café, la *déesse* de ces lieux s'est mis dans la tête d'aller à la promenade en calèche; je m'en souciais peu, à cause des chevaux qui sont des enfans mal morigénés. Enfin, on m'a tant pressée que j'y ai consenti, mais ma foi! quand j'ai vu les gambades de ces messieurs, le courage m'a manqué pour monter en voiture; cependant j'y aurais été de gré ou de force sans l'humain *Voltaire* qui a dit : « Qu'il était ridicule de » forcer les gens complaisans à prendre des » plaisirs qui étaient des peines pour eux. » On l'adore à ce propos; n'est-ce pas? Je suis donc demeurée avec la dame *Dorsin* (1), qui est aussi paresseuse que moi. Nous nous sommes promenées sur nos pieds; ensuite elle m'a mené

---

(1) Cette dame *Dorsin* est sans doute la même que Mme *de Champbonin*.

voir l'appartement des bains. Ah! quel enchantement que ce lieu! l'antichambre est grande comme ton lit, la chambre de bains est entièrement de carreaux de faïence, hors le pavé qui est de marbre; il y a un cabinet de toilette de même grandeur, dont le lambris est vernissé d'un vert céladon clair, gai, divin; sculpté et doré admirablement; des meubles à proportion, un petit sopha, de petits fauteuils charmans, dont les bois sont de même façon, toujours sculptés et dorés; des encoignures; des porcelaines, des estampes, des tableaux et une toilette; enfin le plafond est peint, la chambre est riche, et pareille en tout au cabinet; on y voit des glaces et des livres amusans sur des tablettes de laque. Tout cela semble être fait pour des gens de Lilliput: non, il n'y a rien de si joli! tant ce séjour est délicieux et enchanté! Si j'avais un appartement comme celui-là, je me serais fait réveiller la nuit pour le voir: je t'en ai souhaité cent fois un pareil, à cause de ton bon goût pour les petits nids. C'est assurément une jolie bonbonnière, te dis-je, tant ces choses sont parfaites. La cheminée n'est pas plus grande

qu'un fauteuil ordinaire, mais c'est un bijou à mettre en poche.

A propos de chambre je m'apprivoise avec la mienne, depuis que j'ai remarqué qu'elle était précisément comme la tienne, mais plus grande : la porte, la fenêtre, la cheminée, la niche, l'idée de cabinet que tu as en est un véritable ; au vrai c'est la même chose : je veux que tu le saches pour m'y venir trouver. J'ai pris mon arrangement dans ton coin ; j'ai un paravent comme toi qui m'entoure et me pare le vent de la porte ; ma table est dans le coin de la cheminée ; enfin, j'y suis comme chez toi. J'ai du plaisir à penser que par ce moyen-là tu peux avoir une idée plus fixe de ma position, et qu'elle a quelque chose de commun avec la tienne ; car nous sommes précisément assis de même. Pense donc que pour l'ordinaire j'y suis depuis midi et demi, une heure, jusqu'à neuf heures du soir, seule, sans démarrer et sans m'ennuyer, à moins que quelque extraordinaire, que je te mande toujours, ne m'en tire. En remontant de notre promenade je suis restée dans la chambre de Mme. *Donsin* jusqu'à cinq heures, parce que l'on calfeutrait mes fenêtres : réparation très-néces-

saire. Elle m'a dit des choses qui te feront plaisir; elle est amie intime de Mme de *la Neuville* (1) depuis vingt ans; elle ajoute que, si on voulait faire un modèle de bonnes gens, on prendrait M. et Mme de *la Neuville;* et puis, que Mlle Durand y est tout au mieux: elle m'a montré une lettre de cette dame qui lui mande qu'elle en est enchantée. Tu te doutes bien de quelle façon j'en ai parlé; mais ce qui va t'étonner, c'est que cette dame, ayant su que j'étais ici, a écrit à Mme *Dorsin* qu'elle se réjouissait bien de me voir, parce que j'étais sa parente au quatrième degré; enfin, je te dis, des amours! Cette dame-ci dit, qu'elle ne me laissera pas en repos que je n'aille chez elle, qui n'est qu'à deux lieues d'ici; me voilà donc en parenté. Elle doit venir dans le mois prochain; en attendant, nous nous complimentons. Tu penses bien que je ferai mille amitiés à Mlle Durand quand j'irai la voir. Bonsoir; je m'en vais reprendre mon *Louis XIV*, qui ne me fera sûrement pas oublier que je n'ai point reçu de lettres.

---

(1) Dans la *Correspondance générale* de *Voltaire* on y voit plusieurs de ses lettres adressées à cette dame, lesquelles contiennent des expressions d'amitié les plus tendres.

Ce jeudi matin.

Bonjour, mon *Panpichon*; je ne me porte pas si bien aujourd'hui que je me vantais hier. Je ne sais si ce sont tes lettres non reçues qui m'ont donné des vapeurs, mais enfin j'en ai eu hier soir, quoique le souper fût fort gai. Je demandais du *fin amour*; *Voltaire*, qui l'aime aussi, mais qui n'en ose guère boire, dit : « Oui, buvons en commémoration de *Panpan!* » C'est que je lui ai dit que tu trouvais fort mauvais qu'il n'en eût pas parlé dans son *Mondain* (1) : il but à ta santé, et me promit d'en parler. Après souper il nous donna la *lanterne magique*, avec des propos à mourir de rire. Il y a fourré la coterie de M. le duc de *Richelieu*, l'histoire de l'abbé *Desfontaines* (2), et toutes sortes de contes, toujours sur le ton savoyard. Non, il n'y avait

(1) Jolie pièce en vers de *Voltaire*, qui lui attira des persécutions.

(2) L'histoire de l'abbé *Desfontaines* était celle d'un homme qui; ayant un doux penchant pour les plaisirs de Sodôme et de Gomorrhe, avait été condamné au supplice pour avoir séduit de pauvres petits ramoneurs, et qui ne fut arraché des mains du

rien de si drôle! Mais à force de tripoter le goupillon de sa lanterne, qui était rempli d'esprit de vin, il le renverse sur sa main, le feu y prend, et la voilà enflammée. Ah! dame, il fallait voir comme elle était belle! Mais ce qui n'est pas beau, c'est qu'elle est brûlée : cela troubla un peu le divertissement qu'il recontinua un moment après.

Je t'écris à toutes les heures du jour, mon bien bon ami, car il est trois heures après midi; c'est que j'ai peur de n'avoir pas le temps ce soir de te dire ce que j'ai entendu ce matin, parce que l'abbé de *Breteuil* (1) arrive, et qu'on fera assemblée pour lui. Je te dis donc que *Voltaire* est encore meilleur dans ses épîtres qu'il ne l'est dans l'épique et dans le dramatique. Il m'en a lu une ce matin sur la *modération;* elle est admirable pour la morale et pour les agrémens : elle est imprimée en feuille; et je lui ai chanté pouille de ne me l'avoir pas donnée pour te l'envoyer : il la

---

bourreau que par le zèle ardent, infatigable, et les soins généreux de *Voltaire*. Pour prix d'un tel service vous croyez que *Desfontaines* ne fut qu'ingrat? bagatelle! il colomnia son libérateur.

(1) Frère de Mme *du Châtelet*; grand-vicaire à Sens.

retravaille en ce moment. Il m'en a lu une autre sur le *plaisir*, qui est sur le métier : Elle a besoin d'être travaillée; mais elle sera belle aussi. Il a pris une tournure charmante selon moi; car il prouve le Créateur par le plaisir et la volupté. La morale est qu'il faut louer Dieu et l'aimer en jouissant. Cela est pur, mais il y a des traits de sa façon qui en empêcheront l'impression.

On vient de m'apporter à étudier un rôle pour une pièce que l'on jouera dès que je le saurai, pour divertir M. de *Breteuil*. Je viens de le parcourir, et je n'en veux point : c'est une jeune personne qui crie qu'elle veut être mariée, et qui demande s'il n'y a pas une reine à Paris. Ils se moquent de moi; je le leur reporterai ce soir. C'est cette pièce dont Coutricou fils nous parla : elle s'appelle *Boursouffle* (1). Il me paraît que ce n'est qu'une bouffonnerie; je t'en rendrai compte.

---

(1) Cette pièce vient de paraître pour la première fois dans l'édition de M. *Desoër* : il y en a une seconde sous le même nom, que *Voltaire* nommait son *Boursouffle aîné*, qui n'a point encore paru, mais qui paraîtra plus tard. Elle fait partie de la riche collection de vers et de prose inédite qu'à M. *Decroix*, collaborateur de *Beaumarchais* dans l'édition de Kehl.

Maintenant je veux un peu te parler de *Louis XIV* : j'en suis toujours plus contente. En lisant le passage du Rhin le préjugé me répugnait; mais il met cette affaire au net, et ce n'est rien. Les premières campagnes sont traitées de voyages de plaisir; car les villes se rendaient par négociation : enfin, il dit ce vrai que personne n'a dit et que tout le monde a pensé. J'ai peur que quelque partialité ne l'empêche de continuer sur le même ton; mais il lui rend justice par la suite comme au commencement, en le louant comme il méritait de l'être. Je dis toujours que je n'ai rien vu de si beau. Si *Desmarets* vient, je crois qu'il lui rendra justice comme moi. J'ai pleuré hier la mort de *Turenne*; il en parle sans prévention; il dit ses défauts et fait pleurer sa mort. Je pensais à toi en la lisant : j'aurais bien voulu que nous fussions ensemble.

Hier à souper, *Voltaire* était d'une gaieté charmante; il fit des contes qui ne sont bons que dans sa bouche. Il m'a conté des anecdotes de *Boileau*, qui ne sont nulle part : ce sont des vers impromptus; s'il veut me les dicter, je te les enverrai. Adieu, je ne sais plus rien. Je te laisse faire le commentaire du

plaisir qu'il y a à vivre avec de pareilles gens. Si fait, j'ai encore quelque chose à te dire : c'est que, ce matin, la *dame* de céans a lu un calcul géométrique d'un rêveur anglais, qui prétend démontrer que les habitans de Jupiter sont de la même taille qu'était le roi G...... dont l'Écriture parle.

Voici à peu près les raisonnemens de l'Anglais : Les yeux sont en proportion du corps ; il fait un calcul de l'étendue de la prunelle de nos yeux ; autre calcul de la quantité de lumière que nos yeux sont propres à recevoir, ayant égard à la distance du soleil à la terre ; ensuite il calcule les proportions de la distance de l'éloignement du soleil à Jupiter. Tu sens bien où il en veut venir pour connaître la grandeur des hommes dans Jupiter. Il dit qu'avec un peu d'attention on pourrait connaître de même les proportions des habitans des autres planètes. Je ne sais si cela t'amusera, mais nous nous en sommes fort divertis en admirant la folie d'un homme qui emploie tant de temps et de travail pour apprendre une chose si inutile. Mais j'ai admiré bien autre chose, quand j'ai vu que le livre était écrit en *latin*, et qu'elle le lisait en fran-

çais. Elle hésitait un moment à chaque période; je croyais que c'était pour comprendre les calculs qui y sont tout au long, mais non; c'est qu'elle traduisait facilement les termes de mathématiques, les nombres et les extravagances; rien ne l'arrêtait. Cela n'est-il pas réellement étonnant?...

A huit heures du soir.

Je l'avais bien deviné, je n'ai eu que le premier acte de la comédie. On m'est venu appeler pour aller faire cercle; je ne l'ai pas fait long-temps, car la *dame* s'est mise à sa toilette. Les propos m'ennuyaient si fort que j'ai été me mettre dans ce joli boudoir dont je t'ai parlé. Il était éclairé de dix bougies. C'était vraiment un petit ciel empyrée; il ne manquait plus que *Voltaire* pour y figurer Apollon. La première chose que j'y ai faite a été de vous y désirer, mes chers et tendres amis; après cela, d'en jouir et d'y lire ensuite les deux actes de *Mérope*. L'abbé de *Breteuil* me paraît assez aimable et très-digne d'être du cercle; mais ce que je trouve de ridicule, c'est

moi, qui me suis avisée de m'ennuyer en plein, parce que l'on ne parlait que de Paris, et que mon esprit n'était occupé que de vous. On m'a demandé ce que j'avais, à cause, apparemment, de ma belle mine; mais comme je ne pouvais la vaincre, j'ai dit que je venais t'écrire : et me voilà. Je crois, au fond, que ce sont tes lettres qui m'ennuient; car depuis l'arrivée de la poste d'hier, je suis très-sotte.. Mon dieu! comme je tiens à vous deux (1)! Embrasse-le cet autre (2), s'il est embrassable; cependant je n'aime pas à ne pas savoir où le prendre; quelque part qu'il soit, je l'aimerai toujours bien, tu le lui diras quand tu pourras.

J'ai obtenu de jouer la gouvernante de la fille qu'on voulait que je jouasse. Je crois que c'est une dame Claude; elle s'appelle dame Barbe, et sa pupille Mlle Thérèse de la Cochonière : c'est la petite *du Châtelet* qui joue ce rôle; cela est à sa place, elle n'a que douze ans. On nous promet les marionnettes; il y en a ici près de très-bonnes, qu'on a tant qu'on veut. Tous ces projets sont fort beaux et très-amusans, mais hélas! ils ne me font pas ou-

(1) *Desmarets* et *Panpan*.
(2) *Saint-Lambert*.

blier le retard de tes lettres, que j'attends avec impatience! Qu'il y a loin d'ici à samedi... Bonsoir, mon *Panpichon;* bonsoir, mon ami *gros-chien blanc;* bonsoir le *petit saint...* Je crains d'être condamnée aux dépens; car j'ai toujours peur!... A propos, regarde bien tes lettres en les ouvrant, pour voir s'il n'y a rien au cachet; j'ai quelque raison pour te recommander cela : et avertis-moi s'il y a quelque chose. On craint tant ici que l'on dise je ne sais quoi, car il n'y a assurément que de bonnes choses à dire, que je crains la curiosité!... Recommandez à ceux qui vont dans le monde la plus grande discrétion, s'il vous plaît. Il ne faut pas dire que le *frère* est ici, c'est un secret. Il n'y a que mon amitié pour vous qui ne doit l'être pour personne, parce que je veux faire des jaloux du bonheur que j'ai de vous aimer. Vivre dans ses amis c'est presque vivre dans le ciel!

térêt est plus vif que celui de *Zaïre*. Il y a dans le troisième acte une scène semblable à celle de *Saint-Lambert*, du moins pour la décoration : c'est un temple dans l'enfoncement où Mérope va égorger son propre fils, le prenant pour son assassin. Le gouverneur de ce fils, qui est arrivé là comme de cire, mais cependant avec vraisemblance, se réjouit d'avoir ce cadeau, et se tient à l'écart pour voir quelle mine fera le meurtrier en mourant : dans le moment que Mérope lève le bras, il reconnaît son pupille, et arrête les coups de la mère, qui est si aise et si fâchée en même temps, qu'elle en tombe en pâmoison. Il semble que l'intérêt ne puisse augmenter, et cependant c'est bien pis; car si l'on a pleuré au troisième acte, on s'arrache les cheveux au quatrième, et on s'égratigne le visage au cinquième, dont l'intérêt n'est presque que dans le récit d'une suivante : mais c'est le plus beau récit qui soit dans le pays des récits. Il faudra ressusciter la *le Couvreur* pour le jouer, car le poëte ne trouvera point d'actrice pour cela. La fin est, qu'on pleure de joie; c'est Mérope qui, au sortir d'une échauffourée faite dans le temple, où son fils a tué le tyran,

vient dire au peuple que c'est son fils : elle le dit si chaudement, elle est si transportée de joie et si pénétrée de crainte, qu'on ne la croit pas sur sa parole ; elle pousse alors ce pauvre vieux gouverneur, jusqu'à le faire tomber afin de le faire parler et de lui faire confirmer ce qu'elle vient de dire ; du moins je crois voir cela, et le vieux bonhomme lui répond : — Tant que vous parlerez je ne pourrai me faire entendre : elle se jette alors dans ses bras, et la pièce finit dans cet embrassement qui fendrait des pierres. C'est indigne de parler ainsi de quelque chose d'aussi beau ; mais qu'y faire ? Tu sens bien que c'est ma façon, et je t'assure que je pleurerais en te contant la chose, si je ne la tournais en bouffonnerie ; mais ce que je veux bien pleurer c'est ce pauvre *Voltaire* qui ne se portait pas bien, et qui se démenait comme un diable dans un bénitier : il nous a prié de sortir bien vite pour lui laisser le temps de s'évanouir ; tout de bon le voilà qui s'est trouvé mal, et nous invite à le laisser (1).

Si je ne t'ai rien dit du soir et du matin, c'est que ça ne vaut pas la peine d'être conté :

(1) Voici une particularité sur *Mérope* assez singulière, et qui n'est pas le seul exemple qu'on puisse citer de l'infaillibi-

cependant nous passâmes hier la soirée à voir les figures du cylindre et autres machines; ainsi que de l'or dans le microscope aux liqueurs. C'est la plus belle chose du monde; mais il est vert et point du tout jaune. Ce n'est pas en billon qu'on le voit à travers d'un verre, mais bien en feuille. Ce matin le café n'a été que ravaudage. Le frère est assez bon conteur, cependant il n'y a qu'un de ses contes qui vaille la peine d'être écrit à un homme aussi délicat que toi; le voici: . . . .

---

lité du jugement de MM. les comédiens sur les pièces qu'on soumet à leur lecture.

Voltaire ayant lu cette tragédie à l'abbé de *Voisenon*, lui demanda ce qu'il en pensait: celui-ci, dans l'enthousiasme, et touché jusqu'aux larmes, lui répondit en l'embrassant que c'était une de ses meilleures pièces, et qu'il lui en garantissait un succès éclatant. « Eh bien! lui dit *Voltaire*, les comédiens viennent de la refuser. » — Les barbares! s'écria *Voisenon*. Et aussitôt il court à leur assemblée, leur fait sentir mille beautés qui leur étaient échappées; qu'ils sont déshonorés à jamais si l'auteur obtient un ordre pour la leur faire jouer malgré eux, ou s'il la fait imprimer. Enfin, il parvient à les faire rougir de leur jugement, et les force à la révoquer. Elle fut représentée pour la première fois, le 20 février 1743. A cette représentation, l'enthousiasme du public fut si vif que le parterre demanda à grands cris à voir l'auteur. *Voltaire* fut mené de force dans la loge de la maréchale de *Villars*, où était la duchesse de *Villars*, sa belle-fille. Le parterre qui le vit était ivre: il cria à la duchesse de le baiser; et il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par là.

Le curé de Saint-Sulpice, étant avec le cardinal, lui dit qu'il avait vu son portrait chez un peintre, très-bien fait; c'est le portrait qui était bien fait, comme vous allez voir. Le cardinal lui dit: Ne lui avez vous rien demandé? — Non, monseigneur; il est trop ressemblant. Que cela soit vrai ou non, je trouve le mot excellent: il peut être vrai, parce que le curé est en plaisanterie avec la Fleur (1), sur ce qu'il demande toujours pour son hôpital.

Madame *du Châtelet* grille de voir *Desmarets*, elle vient encore de me dire de lui mander de venir et d'apporter dans sa tête le père *Euphémon* (2) et le père *Lusignan* (3); car on jouera dès qu'il aura mis pied à terre: s'il est à Lunéville dis-lui tout cela; je ne crois guère qu'il puisse venir: où diable prendra-t-il de l'argent? Enfin je voudrais pourtant bien savoir ce que vous faites, vous autres; cela me cause un tourment dans l'âme, que rien ne dissipe. Cependant je veux te faire faire hum, hum! parce que je vais te transcrire ce que *Voltaire* dit de *Léopold*. J'ai pleuré ce matin,

---

(1) Le cardinal de *Fleury*.
(2) Personnage de l'*Enfant prodigue*.
(3) Père de Zaïre, dans la pièce de ce nom.

mais bien; toutefois il ne faut pas trop tourner le robinet, tant que la poste ne sera pas arrivée; Dieu veuille ensuite que je ne pleure pas de son arrivée.

Il est question de la paix de Riswick.

« Ce fut enfin par cette paix que la France
» rendit la Lorraine qu'elle possédait depuis
» sept cents années. Le duc *Charles V*, appui
» de l'empire et vainqueur des Turcs, était
» mort; son fils *Léopold* prit à la paix de
» Riswick possession de sa souveraineté, dé-
» pouillé, à la vérité, de ses droits réels,
» car il n'était pas permis au duc d'avoir des
» remparts à sa capitale; mais on ne put lui
» ôter un droit plus beau, celui de faire du
» bien à ses sujets; droit dont jamais aucun
» prince n'a si bien usé que lui. Il est à sou-
» haiter que la dernière postérité apprenne
» qu'un des moins grands souverains de l'Eu-
» rope a été celui qui a fait le plus de bien à
» son peuple. Il trouva la Lorraine désolée et
» déserte; il la repeupla, il l'enrichit; il l'a
» conservée toujours en paix, pendant que le
» reste de l'Europe a été ravagé par la guerre.
» Il a eu la prudence d'être toujours bien avec
» la France, et d'être aimé dans l'empire, tenant

» heureusement ce juste milieu qu'un prince
» sans pouvoir n'a presque jamais pu garder en-
» tre deux grandes puissances. Il a procuré à ses
» peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient
» plus. Sa noblesse, réduite à la dernière
» misère, a été mise dans l'opulence par ses
» seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un
» gentilhomme en ruine? il la faisait rebâtir
» à ses dépens. Il payait leurs dettes; il mariait
» leurs filles; il prodiguait des présens avec
» cet art de donner qui est encore au-dessus des
» bienfaits; il mettait dans ses dons la magni-
» ficence d'un prince et la politesse d'un ami.
» Les arts, dans sa petite province, produi-
» saient une circulation nouvelle, qui fait la
» richesse des États. Sa cour était formée sur
» le modèle de celle de France. On ne croyait
» presque pas avoir changé de lieu quand on
» passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple
» de *Louis XIV*, il faisait fleurir les belles-
« lettres. Il a établi dans Lunéville une espèce
» d'université sans pédantisme, où la jeune
» noblesse d'Allemagne venait se former. On
» y apprenait de véritables sciences dans des
» écoles où la physique était démontrée aux
» yeux par des machines admirables. Il a

» cherché les talens jusque dans les boutiques » et dans les forêts pour les mettre au jour et » les encourager. Enfin, pendant tout son » règne, il ne s'est occupé que du soin de » procurer à sa nation de la tranquillité, des » richesses, des connaissances et des plaisirs. » Je quitterais demain ma souveraineté, di- » sait-il, si je ne pouvais faire du bien : aussi » a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; et j'ai vu » long-temps après sa mort ses sujets verser » des larmes en prononçant son nom. Il a » laissé en mourant son exemple à suivre aux » plus grands rois, et il n'a pas peu servi à » préparer à son fils le chemin du trône de » l'Empire. »

Es-tu content, Couci (1)? Pour moi je la suis, si je vous amuse, mes pauvres amis; mais puisque je suis toujours au milieu de vous par ma pensée, je veux y être aussi de façon que forcément vous pensiez à moi.

Quoi! encore écrire une fois aujourd'hui;

---

(1) Allusion à ce vers si touchant et si sublime de *Vendôme* dans la tragédie d'*Adélaïde Duguesclin*. On sait que cette pièce ne fut point applaudie à la première représentation, et que ce manque de succès fut dû à l'exclamation d'un plaisant du parterre, qui répondit : Coussi! coussi!

ah! cela est trop fort, car il est minuit et demi, je meurs de sommeil et d'envie de dormir; mais j'oublierais ce que je veux te mander si je le remettais à demain. Tu sauras donc qu'on a ri jusqu'à s'épanouir la rate, durant tout le souper et l'après-souper, des contes qu'ont faits *Voltaire* et *le frère*. Il y en a qui ne peuvent être bons qu'en connaissant les gens, ou que par la façon de les dire; mais en voici un qui je crois, sera bon partout : c'est de l'ambassadrice d'Espagne qui vient d'arriver à Paris.

Elle est affreusement laide, vraiment! c'est un beau singe. Cette charmante personne demanda quelle était cette grosse dame qu'elle avait rencontrée dans son carrosse avec un monsieur sur son *devant;* par toutes les circonstances qu'elle ajouta, on lui dit que c'était madame de *Modène*, et que pour la dignité de son rang elle menait quelqu'un avec elle. L'ambassadrice, qui avait déjà fait connaissance avec madame de *Brancas*, fut la trouver le lendemain, et lui dit : — Madame, vous êtes mon amie, dites-moi je vous prie, combien il faut que je mette d'hommes sur mon *devant* pour ma dignité ?

Maintenant, fais silence et écoute *Voltaire :*

il prétend qu'à force de copier ses ouvrages, son valet de chambre s'entend un peu aux vers; pour le prouver, il raconte qu'il le surprit un jour écrivant à une petite fille qu'il aimait, et qu'il avait mis tout au travers de sa lettre :

> Je me croirai haï, d'être aimé *fortement*.

En copiant, voici comme il avait écrit un vers :

> Rangés en bataillon ils mesurent leur *repas*.

Et voilà comme il les retient par cœur. On le priait de dire quelque chose des ouvrages de son maître; après s'être fait beaucoup presser, s'excusant sur ce qu'il ne voulait pas abuser de la confiance d'un si bon maître, il dit qu'il ne ne savait de la *Jeanne* que son portrait; le voici :

> Trente-deux dents brillent à fleur de tête;
> Deux grands yeux noirs d'une égale blancheur,
> Font l'ornement d'une bouche vermeille
> Qui va prenant de l'une à l'autre oreille.

Eh bien! ne pouffes-tu pas de rire comme moi? En vérité il faut que je fasse en ce moment un effort de gravité pour pouvoir continuer, car je me tiens encore les côtes; mais comme mon amitié ne veut pas que tu sois étranger au plaisir que je goûte d'être ici, je me compose,

et je continue. Voici comme il corrige les fautes de son maître ; il y avait ces deux vers :

Ah ! croyez-moi, mon fils, voyez ces cheveux blancs.
La triste expérience est le fruit des vieux . . .

Voltaire avait oublié *ans*, son valet de chambre trouva que cela ne rimait pas, et les raccommoda ainsi :

Ah ! croyez-moi , mon fils , voyez ces cheveux *bleus*.
La triste expérience est le fruit des vieux.

Enfin il y en a mille comme cela que je trouve fort plaisans, et que je regrette beaucoup de ne pouvoir te mander. On conta aussi la méprise de la reine *Anne* d'Autriche, à qui on venait de dire qu'un général avait acculé le prince *Eugène*, de façon qu'il aurait peine à s'en tirer. Le roi entra, elle courut à lui, et lui dit : — Ah ! Sire, est-il vrai qu'en Italie, le maréchal (j'ai oublié le nom) a enc... le prince *Eugène* ?... Le roi confondu, se tourna sans répondre, et la reine, qui croyait que le roi ne l'avait pas entendue, le répétait encore, lorsqu'une dame s'approcha d'elle, et lui apprit comment il fallait dire. Apprends-moi à ne plus t'aimer si tu l'oses !

Ce samedi, à six heures du soir.

Bonsoir, la poste va arriver; Dieu! je l'attends en tremblant : il y a plus d'une heure que j'en ai déjà des vapeurs. Le déjeuner a été fort gai, et je ne saurais dire de quoi. *Voltaire* nous a encore lu une Épître pour prouver que l'on peut être heureux en toutes sortes d'états et de conditions. Elle est aussi bien raisonnée et versifiée, qu'elle puisse l'être; mais si j'en savais faire, je lui prouverais bien qu'on n'est pas heureux dans toutes sortes d'états. Ses Épitres, au nombre de six, sont en Hollande pour être imprimées. Nous lui avons fait une huée horrible, parce qu'il adresse celle qu'il nous a lue aujourd'hui à *Thiriot*, sans le nommer pourtant, mais *Thiriot* le dirait assez. Il est étonnant l'amitié qu'il a pour cet homme; car c'est uniquement par reconnaissance qu'il le fait; cependant j'ose croire qu'il y a aussi de la fantaisie : il lui donne tout le profit de ses Epîtres. Ce sont des livres à imprimer qu'il a donnés à l'abbé de *Lamarre* (1).

(1) Comédie de l'*Envieux*, en trois actes, et qui n'est point connue. Elle fait encore partie des trésors qu'a M. *De-*

Il ne tire plus rien de ses éditions ; je crois te l'avoir mandé : je voudrais bien aussi qu'il me donnât sa Mérope. En farfouillant ce matin à la dérobée dans un de ses portefeuilles, j'ai vu une comédie dont je n'avais pas encore entendu parler : il corrigera la scène de Mérope qui m'a déplu ; en vérité, sa complaisance est extrême, il se laisse tout dire, il remercie, il dit : « Vous me faites plaisir, vous avez raison ;
» oui c'est bien ça, il y a bien de l'esprit dans
» cette critique!... » Et moi je dis, il n'y a donc de l'orgueil que dans les mauvais auteurs, et de la bonne vanité que dans les bons ; car il aime la louange, et convient que c'est un tribut qui lui plaît.

Mon Dieu ! la poste ne vient point ; mais crois-tu qu'elle vienne ?... En attendant je vais encore te transcrire un trait qui m'a paru bien singulier. Il est question du siége de Barcelonne, que les Allemands faisaient, aidés des Anglais, commandés par milord *Péterborough* (1).

---

croix : Voyez la lettre inédite de ce volume adressée à M. *d'Argental*, écrite à moitié par *Voltaire* et l'autre moitié par Mme *du Châtelet*.

(1) (Comte de) chevalier de la Jarretière, né en 1658, mort à Lisbonne en 1735, zélé partisan de *Guillaume d'O-*

« Tandis qu'il parlait au gouverneur à la » porte, la herse baissée entre eux, on en- » tendit des cris et des hurlemens. — Vous me

---

range ; il fut un de ceux qui le déterminèrent à passer en Angleterre. Il eut toute la confiance de ce prince et de celle de la reine *Anne*, qui l'employèrent avec succès comme homme de guerre et comme homme d'état. Milord *Péterborough* était du petit nombre de ces hommes extraordinaires que la nature se plaît à combler de toutes ses faveurs. Une taille avantageuse, une figure agréable, des manières aisées et pleines de grâces, lui assuraient partout le suffrage de ceux qu'il avait intérêt de subjuguer. Voilà des qualités qui ont bien de l'attrait pour de certaines gens; mais qu'elles sont loin de ces qualités plus précieuses encore, que possédait tout entières *Péterborough;* telles que la grandeur d'âme, la bravoure, la générosité et la bienfaisante humanité. Aussi l'a-t-on comparé à ce héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. Il était galant comme *Amadis ;* mais plus expéditif dans ses voyages; car il disait : « Qu'il était » l'homme de l'Europe qui avait vu le plus de rois et le plus » de postillons. » Quelqu'un le louait un jour de ce que rien ne l'avait jamais effrayé : « Montrez-moi, lui répondit-il, un » danger que je croie inévitable, et vous verrez que j'ai autant » de peur qu'un autre. » Des âmes telles que celle de *Péterborough* sont peu faites pour la contrainte; la liberté seule est leur elément : aussi avait-il le caractère d'un républicain et toute la franchise du parler d'un Spartiate. Il disait : « Qu'on » était bien bon de se battre pour des princes! qu'il n'y avait » que des esclaves qui combattissent pour des hommes, mais » qu'il fallait combattre pour une nation !... » On dit qu'un pauvre demandant un jour l'aumône au célèbre *Péterborough*, en l'appelant milord *Marlborough* (celui-ci passait pour aimer beaucoup l'argent), il lui donna une guinée, et lui dit : « Voilà pour te prouver que ce n'est pas là mon nom. »

» trahissez lui dit le gouverneur. Nous capi-
» tulons avec bonne foi, et voilà vos Anglais
» qui sont entrés dans la ville par les remparts;
» ils égorgent, ils violent, ils pillent.— Vous
» vous méprenez, monsieur le gouverneur, lui
» répondit milord *Péterborough*, il faut que ce
» soient les Allemands du prince d'*Armstadt*.
» Il n'y a qu'un moyen de sauver la ville, c'est
» de me laisser entrer avec mes Anglais, je
» chasserai les Allemands et je reviendrai à la
» porte achever la capitulation. Il parlait d'un
» ton de vérité et de grandeur qui, joint au
» danger pressant, persuada le gouverneur.
» On le laisse entrer, il court avec ses officiers
» chasser les troupes allemandes, il leur fait
» quitter même le butin qu'elles enlevaient;
» il trouve la duchesse de *Popoli* entre les
» mains des soldats près d'être deshonorée,
» il la rend à son mari; enfin, après avoir
» tout apaisé, il retourne à cette porte, et
» signe la capitulation. »

Ah! la voila donc arrivée cette poste, et toutes les lettres avec elle! comme je suis enchantée de les avoir!... Non, tout l'esprit de Cirey ne m'empêche pas de trouver le tien charmant, et ton cœur qui l'embellit le met

encore au-dessus de tous les autres. Vite on m'appelle pour lire *Jeanne* : au revoir ; j'en ai besoin pour dissiper quelques nuages qui sont dans ma tête.

Cette pucelle me tracasse comme si j'étais un jeune homme, ce n'était pas pour la lire, et je reviens ; mais comme on est prêt à souper je ne répondrai pas à tes lettres. Je n'ai pas manqué de t'écrire ; je suis bien étonnée que tu aies manqué de lettres !... Ne manque pas de me mander si tu les a reçues en double. Il ne faut pas les adresser à *Dubois*, cela est plus sûr à moi. Tu as bien fait de m'envoyer la clef ; je n'ai encore pu lire aucun des vers : à peine ai-je eu le temps de lire les deux lettres de Ligny, qui sont arrivées bien cachetées, avec les deux que tu m'as adressées pour ici. Je ne comprends rien à ces retards ; je crains plus pour les miennes que pour celles que je reçois, parce qu'il y a toujours du monde quand la poste arrive ; mais comme la *dame* n'écrit que la nuit, on porte alors les lettres le soir dans son cabinet, elle est toute seule, elle fait le paquet elle-même.... En tout cas, je ne puis que bien dire d'elle, car elle est admirable, et elle serait bien attrapée de nos riens.

Elle n'écrit pas ce soir, ma lettre ne court donc aucun risque, ainsi si j'avais du mal à en dire, je le dirais (1).

Je remercie tous les jours *Desmarets*, *in petto* de m'avoir si bien appris à connaître les hommes ; cela me prévient contre la prévention, et fait que je les prends comme ils sont. O hommes !... Je laisse tout passer, *je ris du ridicule et n'en suis point blessée ;* je dis cela à propos de bien des petits traits d'auteur et de fantaisie de *Voltaire*, dont je ris en dedans. Je me sers de cette connaissance pour plaire à mes amis, pour t'écrire des bribes, parce que tu aimes les riens, et pour te recommander de ne point les montrer à *Desmarets*, parce qu'il ne les aime pas : je te l'ai déjà dit cent fois ; tu me mandes encore que tu lui en as montré, si cela t'arrive désormais je te boude, et ne t'écris plus que six lignes à chaque ordinaire. Bonsoir ; il faut finir. Mais non, j'ai encore quelque chose à te mander ; nous jouons mer-

(1) Nous invitons le lecteur à prendre garde à cette circonstance : il verra plus tard, par une scène affreuse arrivée à Mme de *Grafigny*, que ses inquiétudes n'étaient que trop bien fondées. Mme *du Châtelet* avait l'indiscrète curiosité d'ouvrir ses lettres.

credi l'*Enfant prodigue* à cause du *frère ;* cela n'empêche pas que l'on ne m'ait encore demandé tout-à-l'heure, — si *Desmarets* ne viendrait donc pas ? Comme je crois que non, j'ai dit qu'il était toujours à son régiment, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il pût venir. *Enfeniou* est l'intendant de la maison, il est gros comme M. de *Lénoncour.* Hier madame *Duchâtelet* demanda encore après *Desmarets* : sur ce que son *frère* la priait de chanter, elle dit qu'elle ne chanterait qu'avec lui ; et elle ne chanta point. Et puis c'est — Pourquoi donc ne vient-il pas ? et puis de le louer, cela ne finit pas. Songe à nous mercredi et jeudi, car je crois que nous jouerons Boursouffle.

Ce dimanche à sept heures du soir.

Je profiterai de tous les moyens que j'aurai pour t'écrire, cher *Panpan,* pendant cette semaine; mais tu vas voir par la disposition de mon temps que les momens seront courts. Lundi, mardi répétition et les marionnettes ; mercredi et jeudi comédie; mercredi l'*Enfant prodigue* et jeudi *Boursouffle.* Voilà du plaisir et de l'embarras.

J'ai passé ma matinée à lire tous les vers que tu m'as envoyés; tu ne dois pas en avoir de regret, puisqu'ils ne m'ont point coûté de port. Il s'en faut bien que je sois aussi contente de l'Epître à ton père que des autres; je l'ai relue parce que tu parais l'aimer mieux : elle n'y a rien gagné. Je trouve ta réponse à *Saint-Lambert* bien plus jolie que la sienne, et celle de Paris m'enchante! Tu dois bien penser que j'ai les oreilles battues de bonnes choses, et surtout d'Epîtres : je crois donc mieux sentir que jamais tout ce qu'elles valent. Crois-moi, elle est charmante, ravissante; si tu appelles cela point de génie, que veux-tu donc, cher favori des muses! La fin m'a fait pleurer, repleurer, et encore repleurer en la lisant, en la relisant, et en la copiant : et pourquoi la copier; dis-tu? Pourquoi? pour la montrer! oui; outre que c'est la peinture de ton âme, c'est qu'elle est encore mieux versifiée que les autres. J'ai pris la liberté de changer les vers de l'abbé *Desfontaines* de cette façon:

Par cet abbé qui, dans Paris,
Ose attaquer dans ses écrits
La gloire de nos jours, le célèbre Voltaire,
Ce mortel dont le caractère

Plus aimable encor que l'esprit,
Perce dans tout ce qu'il écrit.
Taisez-vous auteurs faméliques :
Par vos ignorantes critiques
Son nom ne peut être terni ;
Le mérite au génie est trop bien réuni ;
Et sur vous l'entière victoire
Ne peut ajouter à sa gloire.
Pour moi qui crains que mon nom avili
Ne tombe bientôt dans l'oubli,
Je n'écouterai point une ardeur téméraire ;
Dans les ombres des temps qu'il reste enseveli,
Plutôt que de voir la lumière.
Je ne veux plus vous écouter ;
Allez, fuyez, trompeuses fées.
. . . .

Je te demande bien excuse mon bon ami, de barbouiller ainsi ton ouvrage ; les vers ne sont pas bons, mais ce sont des louanges, et on les aime à toutes sauces, surtout quand on dit des injures à cet abbé. Tu sens bien qu'il fallait cela pour les montrer ; car moi, qui lui lui dis que tu l'adores et que tu sais presque tous ses vers par cœur, il serait assez étonnant que tu parlasses d'un faquin, de deux grands poëtes et non de lui. Je n'ai pas été fâchée de supprimer les vers où tu parles de *Newton* et de la Tamise ; ce n'est pas que je les entende, car on me pendrait pour dire ce qu'ils

veulent dire ; mais comme j'ai eu peur qu'ils ne fissent quelque allusion à *Voltaire*, je les ai supprimés ainsi :

Et qui, prenant le plus sublime ton,
Plein du beau feu dont ton âme est saisie,
Ira bientôt de l'heureuse Austrasie,
Réparer à jamais l'affront.

Voilà, en honneur, mon ami, à quoi j'ai passé ma journée depuis midi sonnant. J'ai été quatre heures à faire ces méchans vers; on n'a qu'à s'adresser à moi si on veut en avoir à tant la toise. On m'a envoyé appeler, je n'ai pas voulu descendre, parce que je veux les montrer ce soir et que je veux finir. Je ne sais pas encore un mot de mon rôle, j'en enrage; comment vais-je faire? Il faut pourtant l'apprendre, heureusement qu'il n'est pas long, et cependant je veux t'écrire; mais, *Panpichon*, on ne court pas tant de lièvres à la fois! Je ne sais vraiment comment je m'en tirerai, car pour répondre à tes lettres, c'est une chose qui m'embarrasse et que je ne saurai faire; je crois d'ailleurs que tu ne t'en soucies guère, et que tu aimes mieux savoir les nouvelles d'ici. Fait ainsi qu'il est requis : *Amen.*

D'abord il me semble avoir vu quelque part

que l'arrangement de la vie d'ici ne vous paraît pas clair; le voici une fois pour toutes, car c'est un jour comme l'autre.

Entre dix heures et demie jusqu'à onze heures et demie, on envoie avertir tout le monde pour le café, on le prend dans la galerie de *Voltaire*; je t'ai mandé jour par jour ce qu'on y disait : cela dure jusqu'à midi, une heure, plus ou moins, selon qu'on s'est assemblé plus tôt ou plus tard. A midi sonnant, ce qu'on appelle ici les cochers vont dîner. *Ces cochers sont le seigneur châtelain, la grosse dame et son fils*, qui ne paraît jamais que pour copier des ouvrages. Nous restons une demi-heure *Voltaire*, *la dame* et moi; il nous fait ensuite une grande révérence, et nous dit de nous en aller : chacun alors retourne dans sa chambre. Vers quatre heures quelquefois on goûte et on se rassemble; je n'y vas guère bien qu'on ne me fasse appeler : cela n'est pas toujours. A neuf heures on soupe, et l'on reste ensemble jusqu'à minuit. Dieu! quel souper! c'est toujours celui de *Damoclès;* tous les plaisirs s'y trouvent réunis : mais hélas! que le temps est court!... ô mon Dieu! rien n'y manque, pas même

l'épée, qui est représentée par la rapidité du temps qui s'envole. Le seigneur *châtelain* se met à table, ne mange pas, dort, par conséquent ne dit mot, et sort avec le couvert. Etre beaucoup à soi, et avoir bonne compagnie après, voilà la vie que j'aime et qui n'est pas sans charmes. Le *frère* est très-aimable, très-gai et a beaucoup d'esprit : il part vendredi. Hier après souper, il y eut une scène charmante : *Voltaire* boudait à cause d'un verre de vin du Rhin que la *dame* l'empêcha de boire ; il ne voulait plus lire *Jeanne* qu'il nous avait promise, il était dans la haute mauvaise humeur. Le *frère* et moi à force de plaisanteries, nous vînmes à bout de le faire revenir ; la *dame*, qui boudait aussi, n'y put pas tenir, tout cela devint une scène de plaisanteries délicieuses qui dura long-temps, et qui finit par un chant de *Jeanne* qui ne valait pas mieux. Je ne l'ai plus trouvée si jolie, cependant j'ai ri à bien des endroits.

Ce matin, il nous a lu une épître sur la liberté, qui est très-belle aussi : je crois que nous n'aurons rien ce soir ; je ne sais si c'est humeur, mais on dit qu'il est malade. A propos de malade, je te dirai que je meurs de mal aux

yeux; cependant je veux encore te dire la plaisanterie que la grosse dame et moi avons imaginée. Nous faisons faire par son fils un placard pour notre comédie, que l'on affichera demain à la porte de *Voltaire* et de la dame du château. Il est dans le style des placards de Paris : on y annonce l'ouverture du théâtre; une actrice qui débute dans le rôle de madame de Croupillac, et un acteur dans l'autre pièce qui est le fils de cette dame; il vient de me le faire voir, il est en grandes lettres rouges et bleues : j'y fais mettre au bas l'affiche que nous avons faite, sur l'air de la curiosité. Tu serais bien curieux de nous voir! pauvre ami! Que je te plains d'être absent d'un séjour si divertissant!

La petite demoiselle est arrivée ce soir; on l'a envoyée chercher pour jouer Marthe : j'ai été la voir un moment; elle est grande comme Minette était quand je l'ai mise au couvent. Elle n'est pas jolie, mais elle parle comme sa mère avec tout l'esprit possible : *elle apprend le latin*, elle aime à lire, elle ne démentira pas son sang. Elle a appris Marthe dans la chaise de poste, en venant de Joinville ici : il n'y a que quatre lieues.

Je me suis fort amusée ce matin au café : après l'épître lue on causait beaucoup de Paris; je faisais des questions sur toutes les personnes dont ma bégueule avait prôné le mérite; il s'est trouvé que c'étaient tous des sots et des ennuyeux. Je m'en doutais déjà, mais cela m'a divertie; enfin la *dame* m'a dit : — Mais où prenez-vous tous ces gens-là? on les fuit eux et les maisons d'où ils approchent. Ah! je parie que c'est madame de *Stainville* qui vous en a parlé? Sur cela le *frère* s'est mis à la contrefaire, c'était à mourir de rire. *Voltaire* nous interrompait toujours par des vers du Misantrope; mais à la fin il nous a chassés. Il ne veut pas qu'on dise qu'un homme est ennuyeux, à moins qu'il n'ait critiqué ses ouvrages. Fantaisie d'auteur à part, cela est pourtant très-beau. Oh! pour le coup je n'y vois plus! *Panpan*, prends pitié de ton amie! Il faut pourtant que je te dise encore que ce matin j'ai tant tournaillé la *dame* qu'elle s'est expliquée sur *Saint-Lambert*; elle veut bien qu'il vienne pourvu qu'il sache rester dans sa chambre, et mener la vie d'ici : je l'en ai bien assurée, ce qui fait maintenant qu'elle meurt d'envie qu'ils arrivent eux deux, *Desmarets* et lui. Elle n'aime

pas les visites, loin de là, elle les craint. La solitude est ce qu'elle désire (1).

Le mot que ton père a dit a bien réveillé l'envie que j'aurais de t'y voir : je veux montrer tes vers d'abord, et veux ensuite que ce soit *Voltaire* qui arrange cela. J'ai déjà prévenu la grosse dame; sans faire semblant de rien, je la fis entrer hier dans ma chambre en remontant, parce qu'elle couche à côté de moi. Elle m'aime beaucoup; je lui parle de mes amis, et elle a du plaisir à m'écouter; cela fait que je la laisse entrer quelquefois dans ma chambre pendant le jour, mais guère, car je veux employer mon temps. J'ai fini *Louis XIV* hier; il est aussi impatientant de le laisser

---

(1) Mme *du Châtelet*, qui aimait et qui savait par cœur les meilleurs vers, ne pouvait souffrir les médiocres. Elle en faisait elle-même d'agréables. Le lecteur peut juger du goût qu'elle avait pour les vers et la retraite, par cette inscription qu'elle fit pour les jardins de Cirey :

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux;
Un ami dans la solitude,
Voilà mon sort, il est heureux.

On sait que dans sa jeunesse elle se plaisait à orner son esprit par la lecture des ouvrages des plus grands poëtes, tant anciens que modernes. *Horace* et *Virgile* ne lui étaient pas moins familiers que *Milton*, le *Tasse* et l'*Arioste*.

là qu'un roman qui n'est point achevé. Grâce à toi, je n'ai pas eu encore une pause d'aujourd'hui, et je ne sais même si je saurai finir; allons donc, bonsoir, mon ami. Ah! j'ai besoin de te dire que je t'aime!

A minuit.

QUAND je t'ai quitté tantôt, tu crois peut-être que c'était pour reposer mes yeux, point du tout : j'ai un acharnement après toi aujourd'hui qui m'a fait relire tes lettres, et marquer les endroits auxquels il y a des réponses à faire. Je les ferai quand je t'aurai dit que ton épître vient d'être lue par la belle *dame*, parce-que *Voltaire* venait de lire un chant de *Jeanne* et qu'il était fatigué. Jusqu'au vers que j'ai ajouté, il n'avait loué qu'un endroit, mais rempli d'une surprise agréable, il a dit : « Ah! » je ne m'attendais pas à cela! ah! je veux lui » envoyer le portrait de l'abbé *Desfontaines*. » (C'est une estampe maligne.) Et tout de suite voilà qu'il se met à farfouiller dans ses papiers pour la trouver; mais comme il faisait du bruit,

la *dame* l'a grondé pour se faire écouter; la lecture faite, il l'a louée, et a répété plusieurs vers, entr'autres celui des rubis liquides, que je crois qu'il trouve trop bon. Il a dit, pour toute critique, « que tu allongeais trop tes » pensées, que l'automne est masculin; que » tes vers sont doux et lians; qu'il y a de » l'imagination, et que cela est senti. » La naissance de Vénus ne lui plaît pas trop, de même que les jeux et les ris qui sont trop répétés. Il a conclu par dire qu'il t'aimait de tout son cœur, que je te dise mille choses tendres pour lui; mais avec tout cela, je crois qu'il aime encore mieux *Desmarets* que toi, car il ne cesse d'en parler. Je suis encore plus contente des louanges de la *dame* que des siennes, et plus encore de celles du *frère*, qui trouve ton épître charmante. Je voulais que *Voltaire* en dît davantage, je ne sais pourquoi il m'a déplu; tu peux en juger, car je te conte toutes ses paroles. La *dame* n'en a guère dit davantage; cependant il me semble qu'elle les a dites d'un meilleur ton, et je suis tentée de croire qu'il en est de cela comme des odes. Enfin tu auras une estampe de l'abbé; je ne sais ce que c'est : elle est dans le coffre-

fort ; je la verrai demain. Là, voyons tes lettres, car elles me poignardent.

Je ne sais ce que c'est que le duc de *Caumont*, tu as cru m'en avoir parlé; parle-m'en donc, j'en amuserai la *dame*. Tes vers du chien pour *Gourouski*(1) sont charmans; j'embrasse le chien : je ne devine point du tout pourquoi Sainte-Barbe est sa fête.

Tu me dis bien froidement que tu espères que mes meubles ne seront pas vendus; mais vraiment il ne le faut pas : je n'entends rien à tes petites restrictions de jésuite, cela me paraît du dernier misérable. Je ne manquerai pas d'écrire au professeur, car tu serais bien homme à me faire pieusement une sottise.

Tu trouves charmante la plaisanterie de *Desmarets* sur les lambeaux de ses ouvrages? ce n'est pas cela qui m'a divertie, mais la description de ta chambre : les fleurs que Minerve a tissues sont un peu ternes, ce me semble. Toute l'honorable compagnie de ce soir est persuadée que tu as au moins des Gobelins. A l'article des glaces, la *dame* s'est écriée : —Ah dame! *Panpan* a des glaces! Je

(1) Officier de la maison du roi *Stanislas*.

mourais d'envie de leur en donner la mesure; les cristaux sur les buffets, ce n'est peut-être pas vrai, et la nourrice, mettant ton couvert sous le nom de la propreté, m'a fait éclater de rire en lisant. J'ai tenu mon quant-à-moi sur toutes les questions qu'on m'a faites. — Il est donc riche? — Oui, on lui laisse la liberté de faire bonne chère, on prend peu garde aux frais. — Après le vin de Champagne, on conduit mal le compas. — Ils en ont en abondance, mais ils sont sobres. — Des piles de carreaux (car j'ai ôté les coussins qui n'appartiennent qu'au carrosse), c'est bien voluptueux! — Eh, hé! quand on en a beaucoup, autant vaut-il s'en servir. Au vrai, presque tout cela a été dit, il n'y a que les coussins dont on n'ait pas parlé. Elle n'a pas tort d'avoir relevé le compas après le repas, et surtout disant que le jour vous trouve encore à table, cela m'avait déjà choquée.

Ne t'inquiète pas de Lubert, tu le verras quand il sera triste. Tu sembles étonné de trouver de l'esprit dans tes lettres; elles en sont toutes farcies, mon *Panpichon!* elles sont charmantes; enfin je les trouve telles, qu'en veux-tu dire? Je ne me sens pas d'aise de la

mine de ton père; je souhaite d'être bon prophète, jusqu'au bout.... Le déshabillé à la romaine est fort bon ; c'est un sac à bonnes plaisanteries que ce *Desmarets*; mais en vérité, il n'y a rien qui ressemble moins à tous les ridicules qu'on lui donne, que les cheveux retroussés; car, du reste, elle est plus négligée que moi, c'est beaucoup dire, et plus mal tenue; mais depuis que son *frère* est ici, qu'elle ne travaille plus tant, elle s'ajuste un peu mieux.

L'histoire du chancelier me paraît bien forte de part et d'autre. Oh! pour le coup, si j'avais eu de l'eau dans la bouche, je l'aurais lancée sur vous jusqu'à Lunéville.

Oui, je t'ai donné mon *Newton*, et je te le redonne.

Ah! mon dieu, non, je ne songe plus à la petite comédie du monde; vrai, mes idées sont trop rompues; et avec la liberté que j'ai d'être dans ma chambre, je n'ai le temps de rien : il faut que je rende compte tous les jours de ce que j'ai lu, et que je retourne mes louanges en cent façons; et puis ne faut-il pas que je t'écrive ? cela boit et mange tout mon temps.

La Centurie n'est, je crois, pas trop bonne; je ne les entends ni ne m'y connais. Les deux épigrammes sont très-bonnes et très-vraies, et très-bien faites; grand merci, mon *petit saint;* car c'est de vous sûrement, j'en suis sûre : je connais votre point. Je vous écrirai, mon petit ange, quand quelque chose que je sais bien sera arrivé; en attendant vous voyez bien que ce n'est pas pour le crasseux tout seul que j'écris tant de bavardages. Que je vous dise dans ses lettres que je vous aime de tout mon cœur, ou sous votre adresse, il n'en est ni plus ni moins vrai; ainsi soyez encore un peu indulgent jusqu'à ce que je sache quelque chose que je veux savoir, si mieux n'aimez venir ici, où on vous désire fort et vite. Ah ma foi! bonsoir, mon *Panpichon*, je n'en puis plus, mais cela me pesait; je n'en recevrai plus quatre à la fois, et me voilà au courant. Chantez, chantez, petits oiseaux, vous voilà dégagés des serres de l'oiseleur. Chantez!

Ce lundi après souper.

Ajoute à ta clef, *Nicomède* pour *Voltaire*, et *Dorothée* pour sa bergère, car je crains pour ici, et moyennant cela je vous dirai bien des choses que je ne peux vous dire sans cet expédient (1).

Nous ne jouons plus la comédie, parce que le *frère* craint qu'on n'en cause dans le monde; comme il part vendredi, nous pourrions bien la jouer ce jour-là même. Sur ce, bonsoir. A propos de bonsoir, je vais me coucher. Encore un mot, si par hasard *Adhémard* (2) venait, je veux absolument que tu m'envoies la robe que j'ai demandée, je n'ai que faire des formalités pitoyables que tu m'allégueras; tu as la clef, il n'y a qu'à la donner au professeur qui ira la prendre, et cette robe de moins, le marchand de vin n'en sera pas moins payé. Il faut avouer que tu as des misères dans l'esprit à n'y

(1) Cette précaution, quelque adroite qu'elle puisse être, ne garantira pas l'auteur d'une aventure tragique qui va lui arriver plus loin.

(2) *Saint-Lambert.*

pas tenir; ce n'est assurément rien faire contre l'honneur; enfin, je veux que cela soit, et ne me raisonne pas. Je parie que *gros chien blanc* est de mon avis? si cela ôtait la valeur du prix que je dois, cela serait bon; mais cela n'étant pas, c'est une pitié à faire vomir. Tu ne croirais pas, mon cher ami, que les vapeurs puissent venir me trouver dans ce palais enchanté? Eh bien! rien n'est plus vrai; j'en ai été accablée. J'avais commencé à lire cette dissertation sur le feu de madame *du Châtelet*, dont M. *du Châtelet* nous parla à Lunéville; c'est d'une netteté, d'une précision et d'un raisonnement admirable; j'en demande bien pardon à M. de *Voltaire*, mais c'est bien au-dessus de lui: j'avais donc commencé cette lecture ayant déja des vapeurs, mais malgré le plaisir que j'avais, elles ont tellement augmenté qu'il a fallu que je me jettasse sur mon lit, où, malgré la potion à l'opium (de Mithridate), j'ai été plus de trois heures sans qu'elles se passent; ensuite je suis allée dans l'appartement des bains, où *Voltaire* a lu les deux chants de sa *Jeanne*, qui ont achevé de dissiper mon mal. Il aurait fallu qu'elles fussent bien tenaces pour y tenir, et surtout au sou-

per, dont je sors. On a fait du punch; tu te lèches les doigts! attends je vais t'en verser. Madame *du Châtelet* a chanté de sa voix divine : on a beaucoup ri sans savoir pourquoi, on a chanté des canons; enfin le souper a été à peu près comme ceux que nous avons tant faits ensemble, où la gaîté ne sait ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait, et rit sur la pointe d'une aiguille : malgré cela je ne suis pas encore tout-à-fait bien, je ne sais d'où viennent ces vapeurs, car ce n'est sûrement pas de la tête? Ah! mon ami, pourquoi sommes-nous nés sensibles? Pourquoi?...

J'ai reçu ta lettre samedi, où je crois n'avoir rien à répondre, parce qu'il n'y a que de l'amitié, et assurément la réponse est toujours faite, puisque tu ne saurais m'aimer plus que je ne t'aime; elle m'a cependant fait le même plaisir que les autres. Le retour du domestique qui a été à Lunéville ne m'en a pas tant fait, parce que tu ne lui as rien donné pour moi : j'attendais son retour avec une impatience extrême, et j'ai vu à ta lettre que je n'aurais rien. Tu me mandes que l'on t'a apporté un paquet, et tu ne me parles point de la bouteille que je t'ai demandée; pourquoi

cette négligence ? Tu vas me donner de fausses excuses et j'y vais répondre d'avance. Tu diras : On ne m'a pas dit qui avait apporté cela, et je n'ai revu personne ; mais il me semble que j'avais pris la précaution de te mander que je t'envoyais un paquet par un domestique qui me rapporterait la bouteille ; il fallait donc faire en sorte qu'on lui dît quand il viendrait chez vous, qu'il ne manquât pas de te venir parler ; d'ailleurs ne t'ai-je pas dit que c'était Mathias le marchand que ce domestique reconduisait à Lunéville ? il fallait donc envoyer chez lui savoir si cet homme restait un an à Lunéville, ou s'il partait le lendemain. Enfin, j'ai le plaisir de voir que j'ai toujours plus d'attentions pour mes amis qu'ils n'en ont pour moi, mais cela ne guérit pas ma bouche. Je suis un peu fâchée, je te l'avoue, parce que c'est une chose irréparable. Voyons si tu feras mieux cette commission ; je te prie de porter toi-même cette lettre à M. Charmiou, mon avocat, et de la lui faire lire devant toi pour le mettre bien au fait de l'affaire que tu connais mieux que moi, mais que je lui détaille cependant de mon mieux. Si tu ne me fais celle-ci, va-t-en au diable.

LETTRE V.

Cirey, ce mardi à huit heures du soir.

Je sors des marionnettes qui m'ont beaucoup divertie ; elles sont très-bonnes : on a joué la pièce où la femme de Polichinelle croit faire mourir son mari, en chantant *fagnana! fagnana!* Je me suis souvenu de toi, j'ai cru te voir chanter au milieu de ma chambre, j'ai soupiré et quasi pleuré. O mon ami ! les larmes sont venues jusqu'au bord du robinet. Mon Dieu que je suis sotte! je fourre mes amis partout. C'était un plaisir ravissant d'entendre *Voltaire* dire sérieusement que la pièce est très-bonne ; il est vrai qu'elle l'est autant qu'elle peut l'être pour de tels gens. Cela est fou de rire de pareilles fadaises, n'est-ce pas ; mon cher *Panpan?* Eh bien ! j'ai ri. Le théâtre est fort joli, mais la salle est petite. Un théâtre et une salle de marionnettes, oh c'est drôle ! mais qu'y a-t-il d'étonnant ? *Voltaire* est aussi aimable enfant que sage philosophe. Le fond de la salle n'est qu'une loge peinte, garnie comme un sopha, et le bord sur lequel on s'appuie est

garni aussi. Les décorations sont en colonnade avec des pots d'orangers entre les colonnes ; tu veux tout savoir, tu sais tout. Non, j'oubliais encore quelque chose ; il faut que tu saches que je meurs d'envie d'y retourner.

Ce matin nous devions entendre lire une épître, mais la belle *dame* était encore si bien montée sur le ton de la plaisanterie depuis hier, qu'elle a commencé à en faire de suite beaucoup à M. de *Voltaire ;* lui qui tenait son épître à la main, l'a parodiée sur-le-champ contre elle, on ne peut pas mieux ; cela l'a animée, de sorte qu'elle en a tant et tant fait qu'enfin il ne l'a point lue. Ah ! que je voudrais te voir moquer comme cela, tu ferais beau bruit. *Voltaire* a ri long-temps, cependant à la fin cela lui a un peu déplu ; pour moi j'étais honteuse de rire ; mais il y avait tant d'esprit dans tout cela, que chaque mot passait et brillait comme l'éclair, et tout cela était débité si vivement et si joliment qu'*Héraclite* lui-même en aurait ri. Bref, nous n'avons pas eu l'épître ; la *dame* est montée à cheval avec son *frère*, je suis revenue dans ma chambre avec la grosse dame, qui s'est mise aussi sur le ton de la plaisanterie avec

moi : nous nous sommes chanté pouille; elle est restée, et je n'ai point lu.

Je vais répondre à un article de ta lettre que j'avais oublié hier, c'est aux vers du chien. Vous avez tous le diable au corps, vous autres, de faire des vers; encore si vous variiez vos sujets, mais non, vous êtes comme madame *Deshouillères*; vous en revenez toujours à vos moutons. Quoi! toujours des quatre saisons! Y a-t-il rien de plus monotone? Au nom de Dieu! changez de thèse, car on peut faire son thème en cent façons; mais il est vrai qu'il ne saurait être également bien. Je ne suis pas étonnée de ce que tu me mandes, que *Nicomède* n'a pas trouvé ton épître trop bonne, ce n'est pas là son goût; et je t'en ai déjà dit la raison, c'est qu'il n'en sait pas faire. Je me souviens de lui avoir entendu dire, il y a très-peu de temps, que ces jolis couplets sur les *Délicieuses rives*, et ceux, *Sommeil prends ce qui t'est dû*, ne valaient rien; quoique M. de *Voltaire* ne les trouve pas trop bons non plus, je ne les en aime pas moins; j'ai beaucoup de confiance en son goût, mais j'ai un certain préjugé pour le mien, qui fait que je n'y cède pas toujours.

Pour revenir à *Nicomède*, te souvient-il d'une lettre en vers qu'on lui écrivit, et qu'il nous prôna tant, quoiqu'elle fût au-dessous du médiocre? En vérité il y a des gens à qui il ne faut rien montrer que les choses où ils peuvent faire mieux; alors un raffinement d'amour-propre leur fait approuver tout.

Je le plains, ce pauvre *Nicomède*, puisque sa *Dorothée* et lui ne peuvent s'accorder. Ah! mon ami, quel est donc le bonheur que goûtent les mortels sur la terre? hélas! je le vois bien, il n'y en a pas; nous sommes toujours trompés par l'apparence. Nous les croyons les plus heureux du monde, quand nous ne les voyons que rarement, et depuis que tu es plus faufilé avec eux, tu vois que c'est comme dans l'empire de la lune. O bonheur! tu n'es point le partage de l'humanité. Cela m'a fait faire de furieuses réflexions: l'enfer est partout, parce que nous le portons en nous, ai-je dit; ainsi, il n'y a que deux partis à prendre, celui de renoncer au genre humain ou de se munir d'une indulgence qui apaise les noirs orages, avant même qu'ils ne s'élèvent; en un mot, de se faire tout-à-fait brebis, et de se laisser croquer en gros et en détail; cela est dur,

mais après tous les détails que tu me fais des querelles continuelles qu'ont des gens que nous croyions des anges, et d'après ce que tu dis qu'il y a autant de faute d'un côté que de l'autre, et que dès que l'un est de bonne humeur, l'autre est d'une humeur toute contraire, il faut, dis-je, que l'un des deux se moutonne; ce doit être le plus faible : moutonnons-nous donc, mon pauvre ami, toi de ton côté et moi du mien, si nous voulons vivre et ne point être croqués.

Ce mercredi à huit heures du soir.

Panpan ! mon cher *Panpan* , aujourd'hui comme hier; je sors des marionnettes qui m'ont fait mourir de rire. On a joué l'*Enfant prodigue;* Voltaire disait : « Qu'il en était jaloux : » le crois-tu? Je trouve qu'il y a bien de l'esprit à *Voltaire* de rire de cela et de le trouver bon. J'étais auprès de lui aujourd'hui; que cette place est délicieuse! Nous en avons raisonné un peu philosophiquement, et nous nous sommes prouvé qu'il était très-raisonnable d'en rire. Il faut avouer que tout devient

bon avec les gens aimables : j'ai reçu ta lettre avant d'y aller, elle n'a pas peu réveillé le bonheur que je goûte d'être ici ; je le sens et je m'y livre : avant d'y répondre, je te dirai ma journée : après le café, on a lu un chant de *Jeanne*, c'est le dernier de ceux que tu as entendus, ainsi je ne t'en dirai rien (1). Hier soir il lut une épître, mais la belle *dame* la critiqua fort agréablement pour l'esprit, parce qu'ils en mettent beaucoup dans leurs disputes, et fort instructivement pour les choses. Pour moi, j'en ai profité autant qu'il est en moi, car non-seulement j'écoutais, non ce qu'ils disaient, mais ce qu'ils voulaient dire. Si nous avions eu autant d'esprit dans les disputes que nous avons eues, nous serions plus savans ; mais je ne t'en aimerais pas davantage. Cependant je m'apprends pour t'atterrer, si jamais nous sommes à portée d'achever celles qui sont commencées. Je commence par te dire que je t'aime. Adieu.

---

(1) Il faut donc que *Voltaire* ait déjà lu plusieurs chants de sa *Jeanne*, soit à la cour de *Stanislas*, ou dans quelques sociétés de Lunéville, puisque celui-ci est *le dernier de ceux que Panpan a entendus*. En ce cas, il ne serait pas étonnant qu'il y eût *mille copies d'un chant de la Jeanne qui court*.

Ce jeudi matin.

Je n'ai pu t'écrire que cela hier soir, parce qu'on vint m'appeler pour entendre *Jeanne*. Comme tu m'en demandes des nouvelles, et que je n'ai rien à te refuser, je vais t'en donner tout de suite. Nous en eûmes deux chants nouveaux : dans l'un, c'est l'histoire de cette *Dorothée*, que *Dunois* sauve de l'inquisition. M. de la *Trimouille* lui avait fait un enfant, et un oncle évêque, qui voulait avoir ses bonnes grâces, découvre tout le mystère et la livre au Saint-Office; on allait la brûler, sans Dunois et son âne qui arrivent et la tirent d'affaire : ce chant est selon moi le moindre de tous. L'autre va reprendre *Agnès*, qui s'était sauvée du camp des Anglais pendant la mêlée; il la fait rencontrer par le page à qui *Jeanne* avait peint des fleurs de lis au derrière. Le page en devient amoureux, il la conduit au fond d'un bourg, dans un cabaret où un aumônier la viole; elle aimait le page; le page surprend l'aumônier, le tue, et obtient d'Agnès par la douceur, ce que l'autre avait obtenu par la

force : voilà une femme bien heureuse ! Un parti anglais vient la reprendre : chemin faisant, ils en rencontrent un de Français. Pendant qu'ils se battent, le cheval d'Agnès l'enlève jusqu'à la porte d'un couvent très-éloigné ; cette pauvre Agnès fait alors de beaux raisonnemens pénitentiaux ; elle frappe, sœur *Besogne* vient ouvrir, et demande à Agnès comment elle a pu arriver jusque dans ce désert ; Agnès répond : Dieu, mon bon ange et surtout mon cheval m'ont apportée en ce lieu pour faire pénitence. On la reçoit fort bien ; sœur Besogne couche avec elle, et sœur Besogne était un jeune bachelier qui était dans le couvent pour le service de madame l'abbesse. Cette abbesse pour lors absente donne le temps à Agnès d'être bien divertie. Le chant finit par ces vers parodiés :

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

Ce chant est un des mieux détaillés qu'il y ait ; il est très-joli : il n'en reste plus qu'un que nous aurons ce soir.

Après le souper, *Voltaire* relut son *Mondain* et la défense du *Mondain* ; je m'en dédis, elle ne vaut pas mieux que le reste, mais

elle est aussi bonne. Je ne sais si je t'ai mandé comment ce *Mondain* avait couru le monde, c'est qu'il l'avait donné à l'évêque de Luçon (1); on l'a trouvé à sa mort et on l'a répandu aussitôt : c'est pour cela que *Voltaire* a été en Hollande; il n'osait plus rester ici. Le garde des sceaux voulait le faire arrêter, et voilà les bruits imparfaits qui sont venus jusqu'à nous, qu'il y avait un chant de *Jeanne* imprimé. C'était le *Mondain* qui l'a été réellement malgré lui, ou du moins malgré madame *du Châtelet* qui le retient sur tout, avec toutes raisons imaginables : cependant il ne fait pas toujours tout ce qu'elle veut; mais enfin elle lui sauve beaucoup de folies. Je te recommande toujours que tout ce que je te dis soit entre nous comme un secret à moi. Il est vrai qu'il est plus fanatique que les fanatiques qu'il hait; mais c'est son faible, tous les grands hommes en ont, et il est malheureux pour lui que le sien soit si dangereux : s'il n'était retenu, il se ferait bien des mauvais partis.

Tu te réjouis de savoir quelque chose de *Dardanus?* Eh bien! afflige-toi : *Voltaire* l'a

---

(1) L'abbé de *Bussi* (depuis évêque de).

renvoyé par la dernière poste sans me le montrer; j'en suis furieuse. Je lui ai joliment chanté pouille hier à souper; il a oublié net que je l'eusse demandé, et cela est bien vrai, car il est d'une distraction que rien n'égale, et je n'en suis point étonnée. Bref, je ne verrai point cet opéra ; j'étais bien plus curieuse des notes que de l'opéra même.

Tu ne seras pas fâché, je crois, mon cher ami, de savoir que nos aimables Français plaisent jusque dans les climats glacés, et que l'amour est de tout pays. Le secrétaire de M. *Clairaut* (1), l'un des voyageurs aux pôles, a fait l'amour à une Lapone, il lui a promis le mariage, et est parti sans tenir sa parole. La demoiselle vient d'arriver à Paris avec une sœur à elle, pour poursuivre son amant infi-

(1) *Clairaut* naquit à Paris d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les élémens d'*Euclide*. Génie aussi étonnant que *Pascal* pour les sciences abstraites, il lut, en 1726, n'étant âgé que de douze ans et huit mois, un mémoire à l'académie des sciences sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à dix-huit ans, avant l'âge prescrit par ses réglemens. Il vint à Cirey, comme tant d'autres savans, pour parler sciences avec Mme *du Châtelet*. Mais cette dame aimait à s'enfermer avec lui *pour résoudre des problèmes*, ce qui contrariait infiniment *Voltaire*.

dèle ; elles sont débarquées chez M. *Clairaut*, qui les héberge, quoique très-médiocrement riche. L'épouseur ne veut point épouser, et la demoiselle ne veut point s'en retourner. Enfin M. *Clairaut* qui mande cela à *Voltaire*, lui marque qu'il lui a fait donner une petite pension, et va tâcher de la faire entrer dans quelque couvent pour la consoler. Tout Paris va chez lui pour voir ces Lapones. Ah! mon dieu, comment peut-on être Lapon!

Tu n'es pas le seul qui ait fait des couplets contre soi-même. Un ami de M. *Dussé* allant le voir, le trouva écrivant; il lui demanda ce qu'il faisait; ce sont des vers satiriques, dit-il, que je fais contre un homme que j'ai beaucoup aimé avant de le connaître, et que je ne peux plus souffrir. Son ami étonné lui fit un beau sermon sur l'inconvénient de faire des vers satyriques; M. *Dussé* le laissa dire et ne lui répondit qu'en lui montrant cette chanson :

Dussé dont l'humeur farouche
Fait tout l'esprit,
Croit qu'un mot sorti de sa bouche
Vaut un écrit.
Son esprit est sauvage et faux :
Vivent les sots !

De vers, de musique et de prose
Grand directeur,
Parlez-lui de toute autre chose,
N'ayez pas peur;
Il ne vous dira pas deux mots :
Vivent les sots!

Suivant sa noirceur profonde,
Il n'aime rien;
Il méprise tout le monde,
Qui lui rend bien.
Son esprit est sauvage et faux :
Vivent les sots!

Ces vers ne sont ni bons ni réguliers, et cependant il me semble qu'ils peignent bien un homme d'esprit, et le font croire aimable dans son humeur même.

Voilà tout ce que j'ai pu te ramasser; venons maintenant à ta lettre. Tu es en peine de la seconde que je t'ai écrite d'ici, et moi aussi; car, si elle n'était que retardée, tu l'aurais reçue avec la troisième : je serais bien fâchée qu'elle fût perdue, et cela pour mille raisons. Je la ferai demander à Vassy, parce que sûrement elle n'est point restée dans cette maison. Puisque nous parlons de poste, je veux que tu saches l'heure et le moment où je reçois tes lettres, et cela pourquoi? parce que j'ai du plaisir à penser que tu reçois les miennes, et que je veux que

tu aies le même plaisir. Le samedi, le lundi et le mercredi, toujours entre six et sept heures du soir, tu peux être sûr que je te lis, à moins que la poste ne nous fasse de ses tours.

Que je vous suis obligée, mes chers amis, de partager si attentivement le bonheur que je goûte ici; vous le triplez, ce bonheur, en le partageant : ah! répétez bien cette phrase, mes pauvres amis, car je ne saurais mieux vous dire ce que je sens, et j'aime mieux vous amuser que de me répéter. Puisque tu veux de la physique, tu en auras dans l'occasion, je ne sais rien par cœur à présent; si fait, je t'aime, c'est ce que je ne saurais oublier.

Ce jeudi soir.

Non, les dialogues de M. *Algarotti* ne peuvent être comparés aux Mondes que comme une lampe au soleil. C'est l'explication des systèmes de Newton que M. *Algarotti* a faite ici en italien; ce n'est pas la faute de madame *du Châtelet* s'ils ne sont pas bons.

J'ai eu tort, je l'avoue, de ne t'avoir pas transcrit en entier l'endroit où *Voltaire* parle

de *Ninon*, mais tu l'as deviné, il est rendu; il en parle encore dans un autre endroit, à propos du roi de Pologne dont elle faisait la seule société. Quand j'aurai un peu plus de temps, je te manderai le beau de l'Histoire. Depuis que le *frère* est ici on est plus souvent rassemblé, et je n'ai presque point de temps: il part demain. Je suis enchantée de ce que tu me mandes de *Nicomède*, il n'aime pas le style du cardinal *de Retz* (1), dont tu fais tes délices:

---

(1) (*Paul de Gondi*, cardinal de) naquit à Montmirail en Brie, en 1614, d'une illustre famille originaire de Florence. Il eut pour précepteur le vertueux *Vincent de Paule*. Coadjuteur de Paris, chef des Frondeurs, auteur des Barricades et ennemi déclaré de *Mazarin*, ministre sous la minorité de *Louis XIV*, cet homme extraordinaire se rendit fameux par ses écarts et par son retour à la vertu. Il a écrit beaucoup; cependant, de tous ses ouvrages, ses *Mémoires* sont ce qu'il y a de plus agréable à lire. Il y parlait de ses galanteries; qui devaient être curieuses; mais des religieuses, auxquelles il prêta son manuscrit, rayèrent officieusement ses faiblesses, ou plutôt ses conquêtes. Il mourut en *Atticus* après avoir vécu en *Catilina*. Le cardinal de *Retz* disait à ses principaux domestiques: « Vous êtes deux ou trois à qui je n'ai pu me » dérober; mais j'ai si bien établi ma réputation, et par » vous-mêmes, qu'il vous serait impossible de me nuire » quand vous le voudriez. » Il ne mentait pas; son historien rapporte qu'il s'était battu avec un de ses écuyers, qui l'avait accablé de coups, sans qu'une aventure si humiliante pour un homme de ce caractère et de ce rang ait pu lui abattre le cœur ou faire aucun tort à sa gloire.

tant mieux, c'est une preuve que j'ai eu raison dans le jugement que j'ai porté sur son goût. Ils se querellent donc toujours, ces deux amans! Ah! mon Dieu, qui sera assez hardi pour leur dire qu'ils devraient être heureux; mais ils ne veulent pas qu'on entre dans leurs affaires, ils croient qu'on n'en voit rien. Eh bien! laisse-les faire, contente-toi d'être l'encadrement, entends-tu, bailli?... Hélas! tendres amans, aimez-vous, mais ne vous querellez pas. Dans la conversation que tu me rends, il me semble entendre tout le vétillage que tu m'as tant reproché. Va, les hommes sont partout les mêmes; quelques nuances dans l'esprit les distinguent, mais dès que le cœur parle, c'est partout le même langage.

Tu veux savoir le nom de la grosse dame, elle s'appelle madame *Champbonin*. Son mari est lieutenant dans le régiment de Beauffremont; c'est un gros bouvier bégue; pour elle, elle est la meilleure femme du monde. Nous nous harpaillons tout le jour, en vérité je la trouve charmante; mais tu l'aimeras bien davantage quand tu sauras que tu lui dois cette lettre. Madame *du Châtelet* a fait partir la poste aujourd'hui contre l'ordinaire,

et sans m'en prévenir, parce qu'elle n'y a pas pensé; cette bonne dame envoie son laquais porter ma lettre et cela pour te faire plaisir.

Tu demandes l'épître sur la *Modération*, tu seras servi à souhait; *Voltaire* n'en a qu'un exemplaire d'imprimé, mais on la copie actuellement pour toi; tu en auras même plus d'une; comme le paquet sera trop gros, je l'adresserai à M. *Solignac*, et je lui écrirai que ce sont des papiers que j'avais oublié de te laisser pour mes affaires, afin qu'il n'y mette pas le nez.

Nous aurons M. de *Maupertuis* pour étrennes; si nos amis viennent, je voudrais que ce fût dans ce temps, parce qu'on est plus ensemble quand il y a des étrangers, et que l'on jouera probablement la comédie. Si *Adhémar* veut apprendre Gusman on jouera *Alzire* (1); on lui en fait la proposition.

---

(1) *Voltaire* adressa à Mlle *Gaussin*, jouant dans *Alzire*, ces jolis vers, que le lecteur lira sans doute avec plaisir :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Bonsoir, mon cher *Panpan*, je t'embrasse un million de fois, ainsi que tous mes chers amis ; aimez-moi toujours bien, car je vis en vous.

A propos, finis donc d'étaler les qualités de M. *du Châtelet* sur tes lettres, le nom n'est pas même nécessaire; tout simplement à Cirey, par Vassy, en Champagne. On a lu au café la dernière épître qui est sur l'envie. *Rousseau* (J.-B.) y est accommodé de toutes pièces ; la *dame* a dit qu'il y en avait trop, il a répondu : « Que s'il était mort, il le ferait déterrer pour » le pendre. »

J'oubliais une commission que je te prie de faire exactement, c'est de transcrire ou d'arracher les feuilles d'une préface des *Lettres juives* (1), où il est question de M. de *Voltaire*. C'est dans un volume que tu m'as une fois prêté, où l'auteur dit que M. de *Voltaire* est son ami. Envoie cela le plutôt que tu pourras, mais sur une feuille que je puisse montrer. Je viens de faire un souper délicieux, je t'en

(1) *Boyer*, marquis *d'Argens*, auteur des *Lettres juives*, *chinoises* et *cabalistiques*. Il passa vingt-cinq années de sa vie auprès de *Frédéric*, et vint mourir en France, sa patrie, en 1771.

rendrai compte demain ; il est deux heures, bonsoir. Et toi, le dieu des pavots, verse tes parfums bienfaisans sur celle qui vient se jeter dans tes bras !

LETTRE VI.

Mon Dieu ! comme tu as pris garde à la petite douceur que je t'ai dite sur tes lettres ; crois-moi, mon ami, les miennes en seraient toutes pleines, si je ne comptais te dire combien je t'aime en t'écrivant tout ce qui peut t'amuser. N'admires-tu pas comme je t'écris pour t'épargner les ports de lettres ?

Puisque le *petit saint* vient là, il va danser. Ecoutez, mon cher ami, je suis si sûre de vous, et je crois, comme je le disais tout-à-l'heure à *Panpan*, vous marquer mon amitié bien mieux en vous amusant qu'en vous disant des douceurs que je ne me suis pas mise en peine de vous écrire, parce que j'ai toujours dit à *Panpan* de vous lire tout ce qui peut vous divertir. Sautez donc, mon *petit saint*, devant celui qui vous montre cette lettre. Je vous ai assez ennuyés, mes chers amis, il faut bien maintenant que je tâche de vous en dédommager pendant que je trouve hors de moi de quoi le faire ; c'est si vrai que si je n'y mettais que de mon cru, je serais toujours la même.

Allez, allez, mon *petit saint*, il n'y a que la crainte de paraître un âne qui vous empêche de venir; venez en toute assurance, les ânes sont fort bien reçus ici, j'en suis un bon garant, car on ne leur parle jamais que de leurs âneries. C'est beaucoup que la *dame* vous souhaite, d'autant qu'elle craint les visites; mais dès que je lui eus assuré que vous sauriez lire et rester dans votre chambre, elle n'a plus fait que vous désirer : elle veut avoir le temps de travailler; mais le soir elle est charmante (1).

---

(1) On ne se douterait guère, d'après les conditions sévères que met ici Mme *du Châtelet* à recevoir *Saint-Lambert*, qu'elle rechercherait un jour, avec une avidité insatiable, toutes les occasions où elle pourrait avoir avec lui de fréquens et de secrets entretiens; et que *Voltaire* rencontrerait dans ce même *Saint-Lambert* un rival dangereux qui plus d'une fois troublerait son bonheur et son repos. Nous croyons devoir rapporter en ce moment une anecdote aussi singulière que piquante, qui arriva à l'auteur de *Zaïre* peu de temps après la mort de son *Émilie*. On sait que cette dame mourut le 10 septembre 1749 des suites d'une couche. La cause de cette mort fut attribuée à l'imprudence de *Saint-Lambert*. — Un jour donc que M. *du Châtelet* examinait le baguier de cette dame, en présence de *Voltaire*, que celui-ci avait autant d'intérêt que lui à parcourir, sa main s'arrêta sur une bague dont le chaton fixa plus particulièrement ses regards : *Voltaire* devint alors plus attentif; la curiosité de celui-là s'accroît, l'inquiétude de celui-ci augmente : un sentiment secret les agite tous deux. Chacun en particulier se flatte d'y retrouver son image, comme un présent qu'ils ont fait autrefois à

J'ai fait un complot qui réussira si vous venez, c'est de jouer les *Ménechmes* (1) : repassez votre rôle ; et vous, *docteur*, repassez le vôtre aussi. C'est un régal à leur faire ; ils ne le sauront que le jour que nous jouerons : j'ai tout ce qu'il faut d'acteurs et d'actrices. Si vous apprenez Gusman, vous ferez grand plaisir pour *Alzire*. J'ai mandé à *Panpan* le temps où je voudrais que vous vinssiez pour votre plaisir. Voyez, ajustez-vous avec le *docteur;* je ne vous demande rien, et je vous souhaite vivement. Je ne sais pourquoi je n'ai pas entendu la Centurie, elle est effectivement bien claire; c'est que je suis une grosse bête, et vous un

---

cette femme si tendrement regrettée. Mus par un désir si naturel et si flatteur, ils se disputent obstinément cette dépouille si chère. Cependant, durant ce petit débat, le hasard fait que la bague s'ouvre sous leurs doigts; l'embarras augmente : *Voltaire* ne s'approche qu'en tremblant. Le portrait paraît enfin : quelle surprise!... Hélas! ce n'est plus le sien, c'est celui de *Saint-Lambert*. En homme d'esprit il sut se tirer sur-le-champ d'une conjoncture aussi délicate. « Ah! croyez-moi, dit-il à M. *du Châtelet*, ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre. » Puis faisant une réflexion à part lui : « Oh! voilà bien les femmes!... Après tout, j'en avais chassé le duc de *Richelieu*, *Saint-Lambert* m'en a chassé, c'est ainsi qu'un clou chasse l'autre. » Pardon, mesdames, mais en deux mots voilà votre histoire à toutes.

(1) Comédie de *Régnard*.

charmant *petit saint*, qui faites de votre joli esprit tout ce que vous voulez, et de votre cœur tout ce que vous devez.

Je te répondrai sur tes vers, puisque tu le veux, cher *Panpan*, mais ce ne peut être ce soir, car ma lettre a déjà été interrompue pour une répétition qui a été si mal, que bref nous ne jouerons pas. Enfin, il est tard, on va souper, et je veux répondre à tes lettres; mais il faut du temps pour examiner tes vers.

Prenez donc garde, butor, comme vous parlez de *Dorothée!* un peu plus de tournure, s'il vous plaît, prenez exemple sur la façon dont je vous en parle; cela ne saurait être trop éloigné de la curiosité : si votre lettre s'était perdue, ce serait un beau mystère! Quand vous voudrez en parler, songez que cela se passe sous vos yeux. Mes amis, mes amis! soyez circonspects.

J'ai fait comme le *saint*, j'ai sauté de joie quand on m'a dit que tu avais quelque lueur d'espérance de venir ici; mais j'avais déjà senti tes raisons, et d'ailleurs le ton de la *dame* t'abasourdirait; il est à mille lieues du tien, et même à deux mille de celui de la duchesse (1).

(1) Mme de *Richelieu*.

Elle est très-froide et un peu sèche ; tu ne saurais quelle contenance tenir, et toutes les prévenances de ton aimable *idole* ne te remettraient pas. Il est bien rare qu'elle soit comme je te l'ai dépeinte d'abord au commencement de mes lettres, et encore tout cela n'est-il pas du ton familier, qu'elle ne prend jamais. Je ne te dis rien sur le regret de ne te pas voir ; tu me connais et tu sais si je t'aime.

Je ne réponds rien à l'article de mes affaires, que des oui, tu as raison ; tu es un *panpichon* charmant, aimable, officieux, que j'aime de tout mon cœur.

J'ai donc fait de la prose sans le savoir : je suis toute désolée de la diminution de sa belle mine, et des propos de ta mère. Mande-moi bien tout, que je m'afflige ou que je me réjouisse avec toi. Je ne trouve pas déjà le marché de Lolotte si bon, car si le roi mourait.... Je vais la complimenter.

Bonsoir, mon ami, je ne saurais te dire ce que c'est que *Boursouffle ;* c'est une farce qui n'a ni cul ni tête, qui est cependant bien écrite, mais hors de nature par le ridicule d'un campagnard. Va-t-en au diable, je ne finirais pas si je voulais tout te dire ; et j'ai des lettres

sans fin à écrire; que je n'écrirai point si je cailletais plus long-temps avec toi. Cailleter! oh! c'est une douce chose; mais voilà le souper qui sonne et je ne veux pas veiller, parce que je ne me porte pas trop bien. Je t'embrasse, ami chéri; et *gros chien* où est-il? qu'il en ait aussi sa part, ce pauvre ami!

A propos, on appelle ici la grosse dame *gros chat;* chacun a ses animaux, comme tu vois. Attends, encore un mot; je ne t'ai pas dit que j'ai ri de ta belle bêtise sur M. Charmiou : oh! je te reconnais bien, tu n'y vois qu'à deux fois. Bonsoir, butor!

J'avais plié ma lettre avant souper, mais je me ravise, il faut tâter un peu de tout. Comme j'ai dit que j'écrirai à la Grandville, c'est pourquoi il n'y a rien à craindre; ainsi je veux encore te dire plus clairement que tu prennes garde aux réponses que tu me fais. Tu sais bien que je ne te parle de *Niçomède*, que comme si je te faisais réponse; tu dois donc faire comme si tu m'en disais des nouvelles, et ne me point répéter des faits qui sont clairs comme le jour. C'est une chose terrible que le fanatisme de cet homme sur l'abbé *Desfontaines* et *Rousseau*. Je sors d'une conversa-

tion terrible là-dessus, où nous avons essayé de le persuader de les mépriser. O faiblesse humaine! il n'a ni rime ni raison quand il en parle. C'est lui qui fait faire les estampes, et qui fait les vers qui sont au bas : je ne fais pas semblant de le savoir, mais il tournaille autour de moi pour me le faire entendre, et n'ose pourtant le dire tout-à-fait. Quelle faiblesse! et quel ridicule cela va lui donner! Réellement le cœur m'en saigne, car je l'aime, oui je l'aime; et il a tant de bonnes qualités que c'est une pitié de lui voir des faiblesses si misérables. La belle *dame* m'a fait voir à souper une lettre qu'il écrit à M. de *Maupertuis*, pour l'engager à faire donner quelque chose à ces Lapones dont je t'ai parlé. Il y a des vers charmans pour engager aussi tous ces MM. de l'Académie à donner (1). La belle

---

(1) Comme cette lettre est courte, nous croyons faire plaisir au lecteur en la remettant sous ses yeux.

Cirey, ce 20 décembre 1738.

Sir Isaac,

Mme la marquise *du Châtelet*, et moi indigne, nous sommes si attachés à tout ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si

dame envoie cinquante livres; quant à lui, il n'a pas voulu que l'on sût ce qu'il envoyait, mais j'ai vu que c'était tout au moins cent livres. Voilà l'homme dans ses actions géné-

---

éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre Lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie; mais nous n'osons exiger de contribution de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de M. *Clairaut* auront touchés? M[me] *du Châtelet*, qui n'est pas riche, donne déjà 50 liv.; moi qui suis bien moins bon philosophe qu'elle et pas si riche, mais qui n'ai pas de grande maison à gouverner, je prends la liberté de donner 100 liv. Voilà donc 50 écus qu'on vous apporte : que quelqu'un de vous tienne la bourse, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte est digne d'être à la suite de vos observations; et la morale des Français leur fera autant d'honneur dans le Nord que leur physique.

Le Nord est fécond en infortunes amoureuses depuis l'aventure de *Calisto*. Si Jupiter avait eu mille écus, je suis persuadé que *Calisto* n'eût point été changée en ourse.

Pour encourager les âmes dévotes à réparer les torts de l'amour, je serais d'avis qu'on quêtât à peu près en cette façon :

La voyageuse académie
Recommande à l'humanité
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout son malheur,
De ses feux embrasa son cœur
Parmi les glaces de Bothnie.

reuses. N'est-ce pas beau ? Je l'ai fait pleurer hier, mais pleurer à chaudes larmes, en lui contant ce que *Léopold* avait fait pour la *M*.... Il n'entend jamais parler d'une belle action sans attendrissement ; cela ne mérite-t-il pas qu'on lui souhaite avec tout l'intérêt possible, moins de faiblesse dans l'esprit. Sa maladie n'est autre chose que des vapeurs ; il est tout comme *Desmarets* était : tant qu'il est dissipé il se porte bien ; dès qu'on le contrarie

---

Certain Français la séduisit :
Cette erreur est trop ordinaire ;
Et c'est la seule que l'on fit
En allant au cercle polaire.
Français, montrez-vous aujourd'hui
Aussi généreux qu'infidelles :
S'il est doux de tromper les belles,
Il est doux d'être leur appui.
Que les Lapons sur leur rivage
Puissent dire dans tous les temps :
Tous les Français sont bienfesans ;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela est trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu, je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très-humbles serviteurs et admirateurs du vôtre.

Mme *du Châtelet*, seule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous supplie d'écrire toujours *français* par un *a*, car l'académie *françoise* l'écrit par un *o*.

il est malade. Notre conversation de ce soir l'a mis dans un état horrible : ne crois pas que ce soit ma faute, c'est la belle *dame* qui m'a fait signe. Il ne veut pas convenir qu'il a des vapeurs ; il s'en prend à ses indigestions ; enfin il est positivement comme *Desmarets*. Il faut bien le lui dire, afin qu'à son arrivée, s'il vient, il lui donne de la confiance en *Bagard* (1) : j'ai déjà commencé. Je lui ai écrit pour M. *Trichateau*, qui tombe du mal caduc ; il m'a fait une prompte réponse et m'a envoyé une consultation que *Voltaire* et la *dame* admirent : peut-être le fera-t-on venir. J'ai déjà dit que *Desmarets* était tout comme lui ; il grille de le voir pour parler glaires : c'est aussi sa marotte. Il a aussi la barre dans le ventre ; enfin, que te dirai-je ? rien n'y manque. Il demande souvent s'il aime à faire de la musique ; je crois qu'il voudrait en tâter. Bonsoir ; j'avais dit que je ne veillerais pas, et pourtant m'y voilà ; mais s'arrête-t-on jamais dans la carrière des plaisirs ! mon plus grand plaisir est

---

(1) Médecin renommé de Lunéville, dont les grandes connaissances dans son art lui méritèrent l'amitié et la confiance de *Stanislas*, qui le nomma son premier médecin.

celui de t'écrire. Je me porte un peu mieux ce soir.

Garde-toi bien de parler des estampes, tu penses bien qu'il ne les avoue pas, mais on ne manquera pas de les avouer : prends garde à ce que tu me répondras là-dessus. Tâche d'avoir un peu de finesse dans tes tournures. A bon entendeur, salut !

LETTRE VII.

Cirey, ce lundi soir.

Je viens d'expédier le soin de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Voici le commentaire, mon cher ami, c'est que j'avais cinq ou six lettres à écrire; j'ai commencé par les expédier, parce que voilà plusieurs ordinaires que tu me joues le tour de m'empêcher de les écrire. Je vais parler à toi sans inquiétude, tant que terre me portera.

Tu es surpris de ne pas trouver de dimanche dans ma date; c'est que, comme je te l'ai déjà marqué, l'on ne court pas deux lièvres à la fois. Tu ne t'attends pas que j'aie joué hier la comédie, cela est pourtant vrai. Je vis avant-hier que *Voltaire* désirait fort de voir jouer sa bouffonnerie; je m'aperçus également que la belle *dame* avait grande envie de voir jouer sa fille, que l'on renvoyait aujourd'hui; je vis aussi qu'en me donnant un peu de peine la pièce irait : je fis alors venir les enfans hier

matin; je les recordai tant, je me démenai tant à la répétition que nous fîmes après leur dîner, qu'enfin nous avons joué. Le seigneur *châtelain* débitait son rôle sur un pupître, et la pièce a été passablement représentée. J'ai eu beaucoup de louange pour mon chétif rôle; et cela a mis *Voltaire* en goût de m'en faire jouer de meilleurs : on parle de *Mérope*, peut-être en viendrons-nous à bout; nous verrons. Tu penses bien que cela a pris ma journée tout entière. Après la comédie, nous dansâmes sur le théâtre, et je dansai : tout cela est bien gai.

Voici le reste de la journée : après souper, à propos de bottes, la belle *dame* me demanda si j'avais eu des enfans; et bref, voilà que de questions en questions, me défendant toujours, on m'a fait conter l'histoire de ma vie qu'ils ignoraient totalement. Ah! quel bon cœur! la belle *dame* riait pour s'empêcher de pleurer; mais *Voltaire*, l'humain *Voltaire* fondait en larmes, car il n'a pas honte de paraître sensible : je faisais comme la belle *dame* moi, je voulais me taire; mais il n'y avait pas moyen; on me pressait toujours de continuer : madame *Dorsin* faisait aussi comme *Voltaire*; enfin, ils ont été si touchés, que mes efforts ont

été inutiles, j'ai pleuré aussi Sais-tu ce qui les a le plus frappés? c'est le trait de *Villeneuve* que je n'ai pas nommé, et dont je n'ai parlé que par hasard, à cause qu'il se récriait à tout moment: « Comment! aucun ami ne vous était bon à rien? » Je n'ai presque rien circonstancié, car je souffrais de la peine que je leur faisais, et des efforts que je faisais moi-même pour ne point brailler. Leurs réflexions sur mon sort ont duré jusqu'à plus de deux heures. La grosse dame qui se couche ordinairement à onze heures, est restée; elle s'en est allée un peu après que j'ai eu fini de conter: je l'ai retrouvée en remontant qui m'attendait, parce qu'elle avait pensé que si je me couchais le cœur gros, je ne dormirais pas. Elle m'a parlé comme la bonté parlerait en personne; elle m'a consolée, elle m'a dissipée, et enfin elle ne m'a quittée qu'à trois heures passées. Je parie que tu pleures de joie, mon cher ami, de me voir avec des cœurs si compâtissans! Cette bonne dame ne savait que me dire pour me caresser. Elle souhaitait vingt mille livres de rente à son fils pour me le donner demain. Elle m'offre d'aller demeurer avec elle, si je ne vais pas à Paris; enfin ce sont des amitiés

uniques. Je n'ai pas dormi de cette belle histoire, ni le pauvre *Voltaire* non plus ; il m'a paru ce matin presqu'aussi touché qu'il l'était hier. Ah ! quelle âme !... La belle *dame* dit moins, mais en mesurant ce qu'elle dit, elle a aussi son caractère : on en est bien content. Cette scène m'a bien renouvelé le bonheur qu'il y a d'être avec des gens qui pensent, car je le sens avec attendrissement (1) ; j'ai été trop remuée par leurs réflexions pour que je ne m'en sente pas aujourd'hui.... Je suis toute brouillée, et peut-être ne te parlerai-je pas encore de tes vers ; tu me le pardonneras, mon ami, n'est-ce pas ? cependant, si je puis, je le ferai. La poste me mettra peut-être de bonne humeur, c'est toujours là ma boussole : en attendant, je vais te conter ce que je sais.

(1) Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir faire connaître ici le secret et les peines domestiques de l'auteur : tout ce que l'on sait à cet égard, c'est qu'elle fut mariée ou plutôt sacrifiée à François Huguet *de Grafigny*, chambellan du duc de Lorraine, de qui elle eut à souffrir pendant long-temps les emportemens, les brutalités, et avec qui elle courut plusieurs fois risque de la vie. Cependant après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut enfin séparée juridiquement. Cet époux, indigne d'elle, finit ses jours dans une prison où l'avaient fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. Elle en avait eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur père.

M. *Algarotti*, fâché, outré de la traduction du *Castera*, a voulu faire arrêter les exemplaires; il faut te dire que cette traduction est pleine de notes contre l'auteur, cela fait bien du bruit dans la république des lettres, d'autant que la traduction est faite sous les yeux de M. de *Fontenelle*, qui est toujours opposé à M. *Algarotti*. Enfin le *Castera* a été si furieux des plaintes de son auteur, qu'il veut se battre avec lui; notez qu'il n'est plus abbé, et qu'on croit qu'ils se battront : c'est M. de *Maupertuis* qui mande tout ces détails. Il vient toujours au commencement de janvier. Ce matin, *Voltaire* nous a lu ce qu'il appelle le grand *Boursouffle;* c'est une pièce en trois actes, écrite d'un naturel charmant. Il l'aurait donnée, si *Lachaussée* n'avait pas fait le *Préjugé :* il y a dans celle de *Voltaire* pour épisode, une femme méprisée de son mari qu'elle adore; je la jouerai. Ah! que je la jouerai bien! Justement voilà la poste qui arrive, et dans cinq lettres, celle de *Desmarets* n'y est pas; pourtant je ne laisse pas d'y répondre, c'est-à-dire à ce que tu me mandes. Je trouve le marché qu'on lui propose préférable à tout autre, d'abord par les raisons que tu me dis, et par

une de plus que je lui ai mandée. Je sais bien qu'il s'accommode de tout, mais il lui en coûterait trop de plier sous M. de *Beauvau* (1), dont la morgue est montée au plus haut point. Il vaut mieux gouverner un sot que d'être gouverné par un homme d'esprit impérieux : du moins ne saurais-je m'imaginer que *Desmarets* puisse être heureux dans ce régiment, où il ne pourrait prétendre à la majorité; et s'il fait le marché de celui de *Dudicourt*, c'est un pas qu'il faut qu'il se ménage. Tu peux toujours lui dire cela, car je ne lui écris pas; tu ne le lui diras pas, si tu veux, je t'en laisse le maître : d'ailleurs, peut-être que mon avis ne lui importe guère; je lui ai souvent entendu dire que peut-être ce ne serait rien; mais je voudrais bien pouvoir dire, *de mes propres yeux vu*. Je n'ai pas ri, mon ami, parce que je ne ris pas aujourd'hui.

Je te remercie, mon cher *Panpan*, des nouvelles de ta santé, j'aime ta confiance; c'est de l'amitié tout cela, et de la vraie. Tu ne serais pas le premier qui aurait guéri un mal de poi-

---

(1) (Marc de) gouverneur de *François Ier*, fils de *Léopold*, dernier duc de Lorraine.

savoir si bien en provisions; mais plus d'enveloppe donc, ni plus de lieutenant-général. Je suis bien fâchée que ma lettre soit toujours égarée; j'espère que c'est le postillon d'ici qui l'a perdue dans la boue, comme cela lui est, dit-on, déjà arrivé, parce que je ne l'avais pas mise dans le paquet de la *dame;* il vient d'en perdre une de M. *du Châtelet* qui l'a fort fâché. Bonsoir, mes chers amis, je vous aime tous à la folie.

LETTRE VIII.

Cirey, ce mardi soir.

Bonsoir, mon ami; je ne t'écrirai guère, car voilà la grosse dame qui écrit vis-à-vis de moi; elle m'aime tant qu'elle vient écrire dans ma chambre, et cela ne me gêne pas, parce qu'elle est stylée à ne point gêner. Je m'en vais te dire ce que je sais, depuis hier : d'abord le souper fut tout géographique. Ce matin, *Voltaire* nous a achevé son *Boursouffle*, qui est, en vérité, très-joli. Il l'a montré à la *Quinault* il y a dix ans; il croit que c'est de là que *Lachanssée* a tiré son *Préjugé à la mode* (1). Il est vrai que la scène du mari et de la femme s'y trouve, hors qu'elle est plus courte, c'est la

(1) Mlle *Quinault*, actrice aimable et spirituelle, croyant apercevoir dans une parade de société le sujet d'une pièce intéressante, engagea *Voltaire* à s'en emparer. Sur son refus elle le proposa à *Lachaussée*, qui saisit cette idée et en fit le *Préjugé à la mode*. C'est un mari qui craint de se montrer amoureux de sa femme, chose assez singulière ; mais la situation intéressante de ces deux époux, et la catastrophe fortunée qui les réunit, produit un effet des plus touchans.

même chose. La *dame* écrit les rôles; on a bien de la peine à les remplir. En les distribuant, *Voltaire* s'est écrié : « Ah! faisons venir notre pauvre petit *Panpan*, que nous le voyions! » —De tout mon cœur, a dit la belle *dame;* mandez-lui, madame, de venir. J'ai dit à *Voltaire* : Mais vous le connaissez, vous savez comme il est timide; jamais il ne parlera devant cette belle *dame*. — « Attendez, dit-il, » nous le mettrons à son aise; le premier jour » nous la lui ferons voir par le trou de la serrure; le second nous le tiendrons dans le cabinet, il l'entendra parler; le troisième il » entrera dans la chambre, et parlera derrière » le paravent; allez, allez! nous l'aimerons » tant, que nous l'apprivoiserons. » La belle *dame* a dit : —Mais quelle folie! je serai charmé de le voir, et j'espère qu'il ne me craindra pas. Vois, mon ami, si cela te donne du courage. J'ai dit que si tu venais, il fallait qu'on jouât *César* : *Voltaire* en est enchanté, car il avoue que c'est sa pièce favorite. Répons-moi assez positivement pour que je ne traîne pas la réponse comme avec *Desmarets*. Si tu viens, cher ami, il te faut un habit, parce que tu n'oserais mettre ta belle *Urne*, elle est d'été, et

ton habit de drap est trop vilain. Ah ! combien de choses nous aurions à nous dire !

Je vais donc, puisque tu le veux, critiquer tes vers et les louer. Le début de l'épître à *Saint-Lambert* est très-bien ; mais je t'arrête tout court à un style qui me choque. Il n'est parbleu pas vrai que l'hiver soit le printemps des villes, tu pourrais tout au plus donner la préférence aux plaisirs que l'on prend dans les villes pendant l'hiver à ceux du printemps que l'on goûte à la campagne ; mais encore ne persuaderas-tu pas. C'est une expression qui s'entend, diras-tu ; et moi je dis que non, et qu'elle est absurde. La peinture des plaisirs campagnards, quoique jolie, est manquée ; on ne sait pourquoi tu les fais courir de cuisine en cuisine ; il semble que tu veuilles désigner un chasseur : il fallait donc dire qu'en chasseurs, ils se chauffent à la cuisine, parce qu'ils trouvent ce feu-là plus près qu'un autre, ou qu'ils n'osent entrer dans une chambre, bâtis comme ils sont. Je trouve beaucoup trop bas, *fourrant avec cent rogatons ;* pourquoi changeraient-ils de moutons, de bergères et de fougère ? Ces trois vers sont jolis en eux-mêmes, mais on n'entend pas pourquoi tous ces chan-

gemens. Il me semble aussi que pour traiter cela du ton comique, le commencement de l'épître est trop galant; ces deux styles jurent, surtout le premier. *Les nôtres*, etc. sont trop loin de plaisir; il faut relire pour l'entendre, et je ne sais si un nominatif travesti en chasseur et en paysan peut encore servir à une aussi longue tirade; mais, quoi qu'il en soit, pour l'entendre, il faut la relire ou l'avoir dans la tête. Je n'aime pas *Cabriole*, et je dirai comme toi, *c'est par sentiment;* toute la tirade est charmante!... Voilà, mon cher ami, ce que je puis te dire : ne prends pas mes remarques en guignon, je te dis ce que je pense, et en vérité c'est bien peu de chose pour des vers si jolis. *Panpan!* l'ami de mon cœur, connaît trop bien son amie, pour qu'il lui arrive de douter de la sincérité de ce qu'elle lui marque (1).

---

(1) Ce *Panpan*, qui fait de si jolis vers et qui paraît si aimable, naquit à Lunéville de parens qui le destinèrent d'abord à la magistrature. Chacun a sa vocation, comme on sait; ce n'était point là la sienne : les études sérieuses n'étaient pas faites pour lui. Mais effleurer toutes les parties de la littérature, c'était satisfaire un goût pour lequel il était né. Cependant comme cela ne le menait point à un état, on imagina de lui en faire un en l'attachant au roi de Pologne

Ce jeudi soir.

Je ne t'écrivis pas hier, mon ami, parce que j'eus d'autres occupations, dont je ne puis te rendre compte; elles étaient bien agréables:

Stanislas, en qualité de lecteur de ce prince, avec un traitement de deux mille écus. Lorsqu'on en parla au roi : « Que ferai-je d'un lecteur? dit *Stanislas*; ah! bon! ce sera comme le confesseur de mon gendre. » Ce gendre était *Louis XV*, qui n'allait guère à confesse comme vous voyez. M. *Devaux*, d'un caractère fort doux, d'une humeur toujours égale, doué de beaucoup d'esprit et de facilité, mais peut-être encore plus de timidité et de paresse, avait été élevé avec Mme *de Grafigny*, et tous deux étaient du même âge. Qui ne sait qu'un véritable ami d'enfance est une autre moitié de soi-même, avec lequel on s'entretient le plus qu'on peut, car aux plaisirs du moment, il semble qu'il s'y mêle toujours un souvenir du passé qui nous charme : aussi M. *Devaux* s'entretint-il avec sa chère *Francine* jusqu'au dernier moment qui devait le ravir pour toujours à son amie. C'est ce qui explique le tutoiement dont l'auteur se sert constamment dans ses lettres à son cher *Panpichon*, qui serait d'un mauvais ton, si un sentiment aussi pur que celui de l'amitié ne le justifiait entièrement. *Panpan* reçut ce sobriquet dès son enfance, et ses amis le trouvèrent apparemment si joli qu'ils le lui conservèrent jusqu'à sa mort. L'aimable auteur du *Mondain*, dans ses lettres à M. *Devaux*, répète si agréablement ce surnom de *Panpan*, qu'il paraît aussi l'avoir beaucoup aimé. Une liaison qui fera toujours le plus grand honneur à

c'étaient des lectures, entr'autres une traduction anglaise de la belle *dame*, qui est admirable. La préface du traducteur, qui ne lui a coûté qu'une demi-heure, est une chose surprenante. Notre sexe devrait lui élever des autels. C'étaient de belles crasseuses que les *Athénaïs* et ces autres bégueules si renommées! Ah! quelle femme!... que je suis petite!...

M. *Devaux* est celle qu'il eut avec la célèbre Marquise de *Boufflers*. Près de cinquante années, passées dans la plus étroite amitié, la plus intime confiance, n'ont pas vu entre eux un jour de mécontentement, pas une minute d'ennui. Nous n'avons de cet homme modeste, qui suivit le précepte du sage en cachant sa vie aussi-bien que ses écrits, que les *Engagemens indiscrets*, comédie en un acte et en prose. Le spirituel abbé *Porquet*, qui fut le précepteur de l'aimable chevalier de *Boufflers*, puis l'aumônier *de Stanislas*, fit ces vers sur *Panpan* :

Tous les malheurs des gens heureux,
J'en conviens, assiégent ta vie ;
Cependant souffre qu'on t'envie,
Et plains-toi, puisque tu le veux.
Le ciel te prodigua tous les défauts qu'on aime ;
Tu n'as que les vertus qu'on pardonne aisément ;
Ta gaîté, tes bons mots, tes ridicules même,
Nous charment presque également.
Bel esprit à la cour, et commère à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait occuper autrui de son oisiveté,
Minauder, discuter, composer vers ou prose,
Et, nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose ?
Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant ;
D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe :
A tout l'esprit d'un philosophe
Ne joins plus le cœur d'un enfant.

Si ma diminution s'étendait sur le corps, je passerais, je crois, par le trou d'une serrure. J'ai lu aussi le discours de *Voltaire* sur le feu, il n'est pas digne de l'autre.... Il est bien vrai que quand les femmes se mêlent d'écrire, elles surpassent les hommes : quelle prodigieuse différence! mais combien de siècles faut-il pour faire une femme comme celle-là? et comment a-t-elle fait ce discours? la nuit, parce qu'elle se cachait de *Voltaire*. Elle ne dormait qu'une heure; accablée de sommeil elle se mettait les mains dans de l'eau à la glace, se promenait en se battant les bras, et puis écrivait les raisonnemens les plus abstraits avec un style à se faire lire pour lui-même : elle a passé huit nuits de suite de cette façon. Hier *Voltaire* eut la fièvre le soir, cela nous affligea tous : il est assez bien aujourd'hui. Espérons que le dieu d'Epidaure conservera les jours du fils d'Apollon.

J'ai reçu hier ta lettre qui ne me chagrine pas tant que toi, car j'espère que cette lettre de dimanche n'est pas perdue; mais la perdue me chagrine toujours.... Pour la préférence, je ne la donne pas comme *Saint-Lambert* à l'épître de ton père, mais je la trouve belle et

les autres jolies. Je n'ai garde de montrer la sienne; je ne démens pas ainsi l'éloge que je fais de mes amis : je sais ce qu'il faut montrer. J'ai reçu aussi hier une de ses lettres; est-ce hier où l'autre poste?... oui, tant il y a qu'il me paraît être de très-méchante humeur. Ce n'est plus le style vif de l'amitié, j'en suis bien aise, car je ne savais qu'y répondre. Ne te lasse pas, mon ami, de m'écrire des riens, des riens, soit; ils m'amusent toujours, et il me semble que je suis à cailleter avec toi, quand je les lis. Crois-tu que je ne sois pas enchantée de savoir que vous n'êtes pas ensemble, sans vous souvenir de moi, sans en parler, et sans m'aimer? Hélas! où prendrai-je donc le plaisir d'être aimée, que je sens si bien, et qui peut seul faire le bien de mon cœur?... O mes pauvres amis! je vous le répète, et vous le répéterai toute ma vie, rien ne me dédommage de votre société; ce n'est pas parce que je ne suis qu'une sotte ici, car si je ne le sentais, je n'en saurais rien, et je me gâterais même par tout ce qu'on me dit d'obligeant; mais c'est que le prix de vos cœurs est trop bien gravé dans le mien pour que je ne regrette pas à tout moment le temps que je passe loin de vous. Demandez plutôt à

la grosse dame comme je pleure dès que je parle de mes amis !... Ah ! cher *Panpan!* elle te connaît comme moi, à tes défauts près que je ne lui dis pas : elle est enchantée de ce que tu l'aimes. Tu devrais bien lui faire un beau petit quatrain que je lui montrerais. Elle est tous les jours plus empressée pour moi : quoi ! elle accommode mon feu; j'en suis honteuse. Enfin, si j'étais malade, je crois qu'elle me rendrait les plus petits services; et puis, elle a de l'esprit, elle évite d'être embarrassante, on parle de tout avec elle, et l'on ne craint rien; mais c'est qu'elle n'a appris que le bon de la philosophie. Au vrai, il y a peu de femmes comme elle, du moins n'en ai-je point vu. Sincèrement je suis confondue de toutes ses attentions et de ses façons d'agir, car ce ne sont point des complimens. Que te dirai-je ? nous nous harpaillons toujours; elle me fait mettre à genoux parce qu'elle est plus forte que moi, et jamais la plaisanterie ne va plus loin que l'on ne veut (1).

A propos d'attention, j'en ai découvert aujourd'hui une jolie de *Voltaire*, dont Mlle *Du-*

(1) Cette dame, d'un si bon naturel et d'un commerce si agréable, était la confidente et l'amie intime de *Voltaire*. Voici

bois m'avait tenu le cas secret : son valet de chambre demande très-souvent si je n'ai besoin de rien de chez lui : il a ordonné à tous ses gens de me servir comme lui-même, aussi je ne savais pourquoi ses deux laquais me servaient si bien, car je ne suis servie que par eux. Il a ordonné jusques à sa ménagère de s'informer si elle ne pourrait pas m'être utile. Voilà, mon cher ami, jusqu'où vont toutes les prévenances et les soins de ton *idole*, juge donc si l'on peut trop l'aimer !... Cependant comme il ne met jamais de bornes à tout ce qu'il fait de bien, il serait possible qu'il y eut encore une infinité de jolies petites choses que je ne susse pas, mais desquelles je ne lui tiendrai pas moins bon compte. Tout ceci me mène naturellement à te dire comment il est servi : *son valet de chambre ne quitte point sa chaise à table ; et ses laquais lui remettent ce qui lui est nécessaire, comme les pages*

---

des vers qu'il lui adressa dans le temps qu'il était, pour le château de Cirey, ce que *Perrault* avait été pour le Louvre :

C'est l'architecte d'Émilie
Qui ce petit mot vous écrit :
Je me sers de sa plume, et non de son génie ;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

aux gentilshommes du Roi; mais tout cela est fait sans aucun air de faste : tant il est vrai que les bons esprits savent en toute occasion conserver la dignité qui leur convient, sans avoir le ridicule d'y mettre jamais de l'affectation. Il a une façon plaisante d'ordonner qui tient aux bonnes grâces de ses manières : il ajoute toujours en riant : « et qu'on ait bien soin de Madame! » Enfin, j'ai songé à minuit que tu entendais la messe bien froidement, et que moi j'étais bien à mon aise. Je crois que c'est dans la lettre perdue que je te mandais, qu'en ouvrant la porte de la chambre de *Voltaire*, on voyait dire la messe; c'est de là qu'on l'entend. Il nous a conté qu'il était cette nuit dans son lit à réciter les litanies de la Sainte-Vierge, par pénitence, « parce que, disait-il, quoiqu'il ne » soit pas le Saint-Esprit, il aime mieux avoir » affaire avec elle. » Enfin on l'a entouré d'un paravent, à cause du froid de la porte, et nous avons entendu l'office divin.

Bonsoir, mon *Panpichon*, je ne saurais plus te dire que des amitiés, et jamais je n'en puis dire autant que j'en pense!

Vois encore ce vilain avocat, je t'en prie; je veux bien qu'il ne me fasse point de réponse,

mais fais-lui lire ma lettre, et mande-moi comment va mon affaire. Ah! le sot homme! vous verrez qu'il sera peut-être aussi embarrassé cette fois-ci que l'autre ; qu'importe, il faut que tu lui parles. Adieu.

« Les lois sont à la société ce que la vie est
» au corps humain. Ceux qui connaissent l'ana-
» tomie savent que les os, les nerfs, la peau
» et les autres parties du corps, qui affectent
» le plus nos sens, et qui nous paraissent les
» plus considérables, ne sont pas ce qui con-
» serve notre vie, mais qu'elle dépend de li-
» néamens déliés dont le vulgaire ne soup-
» çonne pas même l'existence. De même ceux
» qui étudient l'anatomie de l'esprit humain,
» s'il est permis de s'exprimer ainsi, et qui,
» dans cette recherche, n'ont aucun égard
» aux préjugés de l'éducation, savent que ce
» n'est pas le bon naturel, la pitié, ni les au-
» tres qualités aimables qui rendent les hom-
» mes sociables, mais les vices qui échauffent
» la bile des prédicateurs ; c'est ce que j'ai tâché
» de développer dans l'ouvrage suivant.

» Ce livre essuya bien des contradictions
» quand il parut ; quelques-uns se méprenant
» aux desseins de l'auteur, en voulant l'em-

» poisonner, écrivirent que c'était la satire de
» la vertu et l'éloge du vice. Cette calomnie
» m'a fait prendre le parti d'instruire le public
» des vues que je me suis proposées en l'écri-
» vant. .

» Mon principal but a été de faire voir com-
» bien l'innocence et les vertus du prétendu
» âge d'or sont incompatibles avec les ri-
» chesses et la puissance d'un grand état, et
» de montrer l'inconséquence de ceux qui,
» jouissant avec un plaisir extrême des com-
» modités de la vie, et de tous les avantages
» dont on ne peut jouir que dans un état puis-
» sant, ne cessent cependant de déclamer
» contre les inconvéniens qui en sont insépa-
» rables.

» J'ai voulu montrer aussi dans ce que j'ai
» dit des différentes professions, combien
» les ingrédiens qui composent une société
» puissante, sont pour la plupart méprisables
» et vils, et faire voir l'habileté des législa-
» teurs qui ont construit une machine si ad-
» mirable de matériaux si abjects, et qui
» ont trouvé le moyen de faire servir au bon-
» heur de la société les vices de ses différens
» membres.

» Enfin ayant fait voir les inconvéniens » auxquels serait nécessairement exposée une » nation dans laquelle les vices seraient in- » connus, et dont tous les particuliers seraient » pleins d'honnêteté, d'innocence, et de » toutes sortes de vertus; je démontre que si » les hommes cessaient d'être ce qu'on appelle » vicieux, si l'on pouvait guérir la nature hu- » maine de tous ses défauts et de toutes ses » faiblesses, aucun des grands empires, ou des » sociétés polies et florissantes dont les his- » toires nous parlent, et que nous voyons de » nos jours, n'auraient pu subsister. »

Voilà quelques traits de la préface de l'auteur. Après avoir parlé du vol, il dit :

« Ainsi, quoiqu'il soit vrai que celui qui » vole le trésor d'un avare, fait un bien aussi » réel à la société, en mettant dans le com- » merce un argent qui était mort, qu'un » évêque qui donne l'aumône; cependant le » repos et la justice de cette même société » exigent que le premier soit pendu. »

Il dit ailleurs :

« Tout se lie l'un à l'autre, tout a des res- » sorts infinis, le peuple n'aperçoit qu'un « chaînon de cette grande chaîne qui entoure

» le tout; mais ceux qui considèrent les choses
» avec une vue moins bornée, voient le bien
» sortir des racines du mal aussi naturellement
» que les poulets viennent des œufs. »

Voilà tout ce que j'ai eu le temps de te transcrire, mon cher ami, mais c'est le secret des secrets; j'aurais bien voulu te transcrire aussi la préface du traducteur, mais il n'y a pas eu moyen; elle est effectivement admirable. J'ai entendu dire hier en *chorus* «que *les Lettres persanes* étaient puériles : c'est du fretin, c'est un piètre livre. » Dis cela au *docteur*, je t'en prie. Je ne saurais encore savoir pourquoi, mais je tâcherai de démêler cela un peu plus tard.

La paix règne en ces lieux depuis plusieurs jours! Tu vois si je suis hardie pour t'amuser.

LETTRE IX.

Cirey, ce vendredi soir.

Je t'écris pour t'écrire, mon cher *Panpan*, car je n'ai rien à te mander que la maladie de ton *idole*, qui n'est point sorti de son lit depuis hier. Il a eu la fièvre jusqu'à ce soir qu'elle l'a quitté. Il a eu cet après-midi une faiblesse très-considérable et qui a beaucoup alarmé tout le monde. Je ne vais dans sa chambre que quand on me fait appeler. Il est fort abattu, mais toujours aussi poli, toujours de bonne humeur dès qu'il peut parler, disant des bons mots sur ce qu'il entend dire aux autres, et au demeurant se conduisant fort mal. Il écoute les avis et les prières qu'on lui fait; il remercie. Il dit: « Qu'on est bien bon de s'intéresser à lui, « qu'il sera obéissant, » et n'en fait qu'à sa tête. J'en sors; il est assez bien ce soir. Quand il est en état d'écouter, la belle *dame* lit; elle a lu le commencement d'un roman que l'on a envoyé à *Voltaire* l'ordinaire dernier: il est de *Moncrif*: il a pour titre *les Deux*

Ames ; il est pitoyable. C'est un mauvais réchauffé *des Mille et une Nuits*, de ce derviche qui faisait passer son âme dans les corps vides d'âme. C'est un amant et une maîtresse qui sortent de leurs corps, et qui se donnent rendez-vous dans l'étoile du matin ; et là leurs âmes s'entretiennent en se transportant l'une dans l'autre, voilà le plus sensé du livre : il n'y a pas eu moyen de l'achever. On a lu *le Temple de Gnide*, qui a été trouvé bien mauvais (1).

Je suis après *Newton*, dont j'ai bien de la peine à me tirer : si ce n'était pour l'honneur, j'aimerais autant ne pas le lire. Comme il m'ennuyait tantôt, j'ai rassemblé les *fétus* que j'avais préparés à Demange ; si j'y peux mettre la dernière main, je te les enverrai : ma rancune dure encore et j'ai du plaisir à peindre (2). A propos, tu m'as recommandé de

---

(1) Les *Lettres persanes* et le *Temple de Gnide*, par le président *Montesquieu*. *Voltaire* n'a pas toujours été si sévère sur les ouvrages de cet auteur célèbre ; il a été plus juste en parlant de l'*Esprit des lois*, lorsqu'il a dit : « Le genre humain avait » perdu ses titres ; *Montesquieu* les a retrouvés et les lui a » rendus. » Mme *du Deffand* disait que le *Temple de Gnide* était l'apocalypse de la galanterie.

(2) Ce que l'auteur a de plaisir à peindre est le portrait de *Bélinde*, qu'on va lire deux lettres plus loin.

n'en rien dire ici, je te suis bien obligée de l'avis; je me l'étais déjà donné, et j'en dis toutes sortes de bien; mais je ne saurais dire qu'elle est amusante, parce que l'on me rirait au nez. Je ne te suis pas moins obligée de ton attention, mon ami, c'est de l'amitié, et toutes les marques m'en sont chères.

Samedi au soir.

Bonsoir, mon ami, ton *idole* se porte bien aujourd'hui; le café s'est pris chez lui, comme à l'ordinaire, mais on n'a parlé que de maladie. J'ai passé mon après-dîner à ravauder ce portrait, et je ne saurais en venir à bout; j'aime mieux t'écrire que de le finir: tu l'auras une autre fois, et tu le trouveras bien mauvais. Tiens-toi pour prévenu que ce ne sera plus par *Solignac* que tu recevras ce que je pourrai t'envoyer. *Voltaire* m'a donné ce matin l'estampe pour toi, et la belle *dame* a dit qu'il fallait la garder pour l'époque où M. *du Châtelet* irait à Lunéville; ce sera dans sept à huit jours qu'il te portera tout.

Çà, *Panpan*, venons à tes lettres que je viens de recevoir. Le récit de vos soupers et de vos amitiés m'arrache toujours des larmes! ah! il n'y a Cirey qui tienne, mes chers amis ont toujours les mêmes droits sur mon cœur; je les regrette et les aime tous les jours davantage; eux seuls règnent tout entiers sur mon âme; mais aussi mon âme ne vit qu'en eux. Hélas! chers trésors de ma vie! si vous parlez de moi, en vérité, cela vous est bien rendu : mets-toi dans la tête que ton nom et celui de *Desmarets* sont aussi familiers ici que le mien. Au souper et au café, il est toujours question de vous deux. La *dame* parle de *Panpan* comme de quelqu'un qu'elle connaît depuis vingt ans, et de *Desmarets* comme de quelqu'un qu'elle voudrait bien voir. Elle me recommande toujours de ne lui pas dire qu'elle l'avait oublié. Je ne sais si *Voltaire* l'a bien devinée ou moi, mais il n'oublie pas un jour d'en faire l'éloge. Je te prie de remarquer la finesse de cette phrase. Enfin, je ne sais comment annoncer qu'il ne viendra pas de sitôt; sa lettre a jeté un furieux brouillard dans ma tête; il ne se passera pas sans pluie. Dieu veuille qu'*Orion* n'amène pas les noirs orages!

Ne joins-donc pas à l'idée de ne le plus voir celle de le savoir si aimable : il me semble que tu l'aimes trop!... Vous faites bien de boire à ma santé avec du *fin amour*. La veille que *Voltaire* tomba malade, il en fit autant à la tienne en répétant ton vers.

Embrasse de bon cœur *Desmarets* pour moi, et l'autre aussi : je ne sais pourquoi tu t'imagines que je n'ai pas trouvé ses vers jolis, je n'ai, je crois, critiqué que le sujet. *Saint-Lambert* et toi, vous parlez tant de l'automne, de la pluie et du beau temps, que de monde et de cahos j'avais la tête troublée. Il me semble effectivement que vous en parlez beaucoup trop : cependant, cela n'empêche pas que ses vers ne soient très-jolis.

Je suis bien aise que *Dorothée* s'apprivoise avec toi au point de manger dans la même cuiller avec son *Nicomède* : je me réjouis de leur union, et je souhaite qu'elle dure. Mais à propos des réflexions que tu fais après les miennes sur les bouderies, tu ne m'as rien dit de mon *chien* depuis un siècle. Je ne voudrais pas, mon ami, que tu eusses un seul chagrin et que tu ne susses à qui le dire; pour les plaisirs, on les sent bien tout seul,

reprends donc ta confiance, et mets-moi l'âme en repos là-dessus.

La chanson que je t'ai envoyée est de M. *Dussé* fils, et l'épître qu'on a trouvée si belle, et qui ne l'est guère, est du père qui a quatre-vingts ans, et qui en écrit tant qu'on veut. C'est un rabâchage de morale de vieilles gens. Il est juste que la vieillesse jouisse de ses priviléges.

Je ne crois pas que tu aies jamais la *Défense du Mondain*, il craint trop le sort du Mondain même.

La préface que je t'ai demandée est pour montrer à la belle *dame* ce qu'il y a sur *Voltaire ;* parce qu'elle craint toujours la démangeaison qu'il a de répondre à tous ces grimauds qui parlent de lui; et, comme il se cache souvent d'elle, elle aime alors à être instruite de tout pour deviner à peu près ce qu'il fait et l'en empêcher.

En vérité, j'admire le *saint* des *saints*, l'ami des amis; il sent tout, et sa délicatesse est divine. Le *docteur* doit être bien content d'avoir de tels amis. Les impertinences d'un faquin deviennent chères quand elles sont cause que l'on découvre de pareilles délica-

tesses dans le cœur des gens que l'on aime. Baise-le sur l'œil, ce beau *petit saint*, pour l'amour de moi, et fais-en autant au *docteur*, c'est-à-dire, baise-le sur ce front qui renferme tant de bon sens.

En pensant à vous autres la veille de Noël (car à quelle heure n'y pensé-je pas!) je n'avais pas mis *Desmarets* entre vous deux. Je ne suis pas assez de ses amis pour le placer aussi bien. O! misères des misères, ne serai-je jamais qu'une sotte! Enfin, cher *Panpan*, le récit de votre soirée me fait grand plaisir; pourquoi n'y suis-je pas? Et puis, voilà les larmes!... Charme divin de l'amitié, que tu es cher à mon cœur!...

Tu me fais enrager avec ton *Boursouffle*; je ne sais que t'en dire. C'est un gentilhomme campagnard, qui jure par *Henri IV* et par la culasse de son mousqueton. Il a une petite fille fort provinciale qui veut être mariée, qui n'a aucune idée ni du monde ni des bienséances, et qui, au demeurant, est fort plaisante. Un intrigant a fait le mariage du comte de Boursoufle avec elle. Le comte de Boursoufle est un homme du bel air ridicule : il a un frère cadet qui n'a rien; l'intrigant tire de

celui-ci un billet de vingt mille francs sur la dot de la fille, et le présente au lieu de son frère. Le marquis arrive et on le prend pour un fripon, parce qu'on a dit au père qu'il voulait enlever sa fille. Il le fait lier et mettre en la prison de son château, qui est l'écurie : le commissaire appelé le reconnaît, on le délie, mais le contrat est signé avec le frère : voilà tout. Il appelle *Boursouffle l'aîné*, celle que nous jouerons au premier jour ; elle n'a guère d'autre mérite que d'être bien écrite, et la scène dont je t'ai parlé : je t'en ferai le plan une autre fois.

Je suis bien aise que tu aimes ma grosse dame. Hélas! elle a du chagrin depuis deux jours. Je la console du mieux que je peux. Ses affaires ne sont pas très-bonnes, et il lui arrive souvent des malheurs. Elle a encore une attention pour moi dont je ne t'ai pas parlé ; c'est qu'elle me fournit le meilleur tabac du monde, et cela en visitant ma tabatière, soir et matin, et en me grondant quand elle n'est pas toute pleine.

Bonsoir, ami chéri! Voilà encore du papier ; mais, chose étrange à ma bavarderie, c'est que je n'ai plus rien à dire, car je me

tiens dispensée des protestations d'amitié; tu sais trop bien si je t'aime. Embrasse et serre bien le grand frère pour moi, je l'aime bien et veux qu'il m'aime tant que je l'aimerai; je suis sûre du terme.

Bonsoir, *gros-chien*, ne sois pas trop noir, et aime bien tes amis. Je t'assure que tu m'aimeras bien, car je suis bien aise de tes bien-aises, et très-fâchée de tes fâcheries, et tout cela quand tu serais seul au monde.

A propos, *Panpichon!* sais-tu que les réponses que tu fais à mes lettres me font autant de plaisir que l'ennui que j'éprouve quelquefois à te les écrire?

Si fait, si fait, j'ai encore quelque chose à te dire; voilà une lettre que tu feras tenir à Débenne; je ne veux pas qu'il sache où je suis, car, s'il était obligé d'aller à Chaumont, il serait bien homme à venir ici, qui en est tout près. Je lui demande de me remettre les 100 livres qui me reviennent sur Greux : quand tu les tiendras, nous verrons ce que nous en ferons.

LETTRE X.

Ce lundi soir.

Je ne t'écrivis pas hier, mon ami, par une raison qui ne te plaira pas, c'est que j'eus la colique presque toute la journée; cependant je ne laissai pas de descendre pour souper ; elle augmenta ; je l'ai eue toute la nuit, et il ne tiendrait qu'à moi de dire que je l'ai encore ; mais ce n'est plus rien. C'est le froid qui me l'a donnée ; je n'en ai jamais tant souffert; et, à la ressemblance près, de ma chambre à la tienne, je la hais bien. J'ai fait calfeutrer les fenêtres; malgré cela, la veille de Noël, je fus obligée de passer la journée chez la grosse dame; le vent éteignait presque les bougies. Je suis entourée d'un paravent, il n'y fait presque rien; il n'y a ni grand fauteuil, ni carreau, ni ni bergère. Oh! pour le coup, je vois bien qu'on ne saurait rassembler tous les plaisirs, car mon corps est bien mal à son aise; et le pis, c'est qu'il y est plus long-temps que mon esprit n'a de plaisir, et il faut aimer autant

que moi à être seule pour ne pas m'ennuyer. Par exemple, aujourd'hui, il est sept heures, eh bien! je n'ai vu encore personne, que la grosse dame, encore n'est-ce qu'un moment. On a bien envoyé savoir de mes nouvelles, mais les portes n'étaient pas ouvertes au vulgaire pendant le café : cela ne me fait rien du tout, je trouve encore le temps trop court, mais je voudrais être à mon aise. Ce n'est pourtant pas faute de bois ni de feu, car tu croirais voir l'incendie de Troie, mais ma chambre est inéchauffable. A propos de cela, je veux te faire juge de la dépense de cette maison par un seul échantillon, on y brûle tous les jours six cordes de bois; et il y a trente-deux feux dans la maison. O Ilion! O ma chambre!

Je n'ai pas grand' chose à te mander d'intéressant, seulement une belle petite action de ton *idole*. Il y a huit jours qu'une servante de cuisine cassa un pot de terre sur la tête d'un laquais de *Voltaire*, il en a été au lit jusqu'à hier; on a chassé la servante et on lui a retenu un gros écu que l'on a donné au laquais. Hier au café, le valet de chambre de ton *idole*, dit que le laquais avait rendu l'écu

à la servante : — « Qu'on le fasse venir, dit-il, » pourquoi as-tu rendu cet écu ? — Eh, eh ! » monsieur (car c'est un nigaud), c'est que je » suis quasi guéri et que cette fille a été fâchée » de m'avoir battu. — Céran (c'est le nom du » valet de chambre), qu'on donne un écu à » ce drôle là pour celui qu'il a rendu, et qu'on » lui en donne un autre pour lui apprendre » ce que méritent les bonnes actions; va, va ! » mon ami, tu es bien heureux de savoir bien » faire, fais toujours bien. » Cela n'est-il pas joli ?... Le souper se passa à pleurer : la *belle dame* nous conta une histoire lamentable qui nous fit tous pleurer ; on en ferait un beau roman. *Voltaire* fit celle du roi d'Angleterre se sauvant des fureurs de *Cromwel*, qui nous fit aussi pleurer, et puis nous rîmes d'avoir pleuré.

J'ai enfin achevé *Newton*, je suis bien aise de savoir que *Voltaire* sait aussi bien rêver qu'un autre ; mais je le persécute pour ne plus rêver. Nous disputons souvent pour cela, il ne demande pas mieux, car il me dit encore hier : « Ma foi ! laissez là *Newton*, ce sont » des rêveries, vivent les vers ! (1) » Il aime

(1) L'auteur de *Zaïre* disait : « Que les beaux vers sont la » musique de l'âme ! »

à en faire avec passion, et la belle *dame* le persécute toujours pour n'en plus faire. La grosse dame et moi, nous la contrarions tant que nous pouvons : c'est affreux d'empêcher *Voltaire* de faire des vers !

Puisque je n'ai rien à te dire, je vais te parler de Lise. Croirais-tu que quand *Dubois* la mène avec elle dans la chambre des femmes, elle est couchée avec un chat sur le même lit ; on a eu un peu de peine à l'y accoutumer, mais enfin elle aime encore mieux le lit qu'elle ne hait le chat. Elle est chaude, elle nous désole : elle s'échappe à tout moment pour galopper à la basse-cour après les chiens de chasse, ce qu'elle ne faisait pas avant d'avoir eu des chiens. O temps ! ô mœurs ! Je meurs de peur qu'elle ne soit couverte par ces mâtins.... Puisque je suis entrée en détail sur mes commensaux, il faut que je te dise ce qui t'étonnera beaucoup, c'est que mademoiselle *Dubois* me quitte ; jamais elle n'a été si insolente ni de si mauvaise humeur que depuis que nous avons été à Demange. A Commerci, cela allait encore ; enfin, elle m'a tant mis le marché à la main, jusqu'à me dire que j'étais ingrate pour les peines qu'elle avait eues à mon

service, que je me suis doutée de quelque chose. Il y a quelques jours qu'elle oublia une feuille de papier sur ma table et une lettre de la Perci : je mis la lettre dans ma poche, et je lui demandai qui avait mis cette feuille de papier là ; elle me soutint avec fureur que ce n'était pas elle ; je tirai la lettre de ma poche et je la lui montrai, elle voulut se jeter dessus pour me l'arracher : cela me donna envie de la voir, ce que je n'aurais certainement pas fait sans cela. La Perci lui mandait des choses ambiguës que je devinai, mais qu'elle ne voulut pas m'avouer. Enfin hier, à propos de bottes, elle me dit froidement que sa mère et la Perci voulaient la faire entrer chez la Grandville ; je lui dis que je le voulais bien, et que j'y contribuerais même. Voilà le dénouement de tant d'impertinences qu'elle m'a faites.

Je ne t'ai pas mandé, mon cher ami, tous les chagrins qu'elle m'a donnés ; car y a-t-il rien de plus désespérant que d'être en maison tierce, et d'avoir un diable à qui, au vrai, on n'ose parler ? Mais je te mandais tant de fadaises, que j'ai cru devoir te supprimer celles-là. Elle a été jusqu'à me répondre : *Je ne le ferai pas*, sur des choses que je lui deman-

dais. Basta! je suis honteuse de te mander tant de misères; mais avec qui parlerai-je de ces riens, si ce n'est avec mon *panpan!*

Tiens, voilà le chariot de Phébus que je t'ai enfin renoué, cela n'est guère bon, il est trop long et il n'y en a pas la moitié. Il n'y a pas un mot d'invention. Comment y mettre le plaisir qu'elle a à vider sa chaise percée elle-même, et à être une heure à frotter le bassin? Comment y mettre qu'elle se fâche sérieusement, si en travaillant on laisse tomber un atome de fil, et qu'elle passe sa vie à les ramasser, et cent autres ridicules uniques? J'ai rendu mot pour mot ce qu'elle dit de la Grosbert, qu'elle traite à présent comme *Toussaint.* C'est de son mari qu'elle dit qu'il se pâme de rire quand il lui annonce une méchante nouvelle : elle le contrefait, et en dit un million de choses à imprimer, tant elles sont originales.

Voilà la poste arrivée, et pas une lettre! Ah! d'où vient, mon cher ami, que je n'en ai point? J'en suis bien attristée, j'espère que la prochaine sera double : je ne conçois pas ces retards-là. Bonsoir, mon ami, je suis toujours chagrine, quand je ne reçois rien de ma chère

société. Je sais bien que ce n'est pas ta faute; car tu es le meilleur et le plus exact *Panpichon* du monde. Hélas! ne sais-je pas que tu m'aimes bien et mes bons amis aussi? Je les embrasse tous cent mille fois. O! souvenez-vous, je vous en prie, que ce n'est que par votre amitié que je tiens à la vie!

Je vais prendre du thé et lire les *Facardins*, pour me distraire de ma triste humeur et de ma colique qui gromelle encore. Adieu. Si tu ne savais pas combien je t'aime, tu ne saurais jamais rien.

PORTRAIT DE BÉLINDE.

« *Bélinde* (1) est femme de qualité, et le but unique de toutes ses actions est de prouver qu'elle est femme de qualité.

L'envie, l'ambition, la vanité, seraient ses passions dominantes, s'il était décent à une femme de son rang d'être émue fortement. Ces grands mobiles, de ce qu'on appelle vul-

---

(1) Ce portrait de *Bélinde* est celui de Mme *de Stainville*, de qui Mme de *Grafigny* eut tant à se plaindre pendant son séjour à Démange.

gairement *gens de condition* sont réduits pour *Bélinde* à des mouvemens superficiels, successifs et momentanés, qui, se renouvelant sans cesse l'un par l'autre, composent un cercle de ses sentimens, dont le chagrin est de sentir. L'envie excite l'ambition, l'ambition forme des projets sans bornes que la vanité détruit par considération des démarches nécessaires pour réussir; tout aboutit au noir chagrin qui l'agite tant, que le mépris vient enfin lui procurer le repos.

Bélinde a des ennemis qui prétendent que le chagrin et le mépris se réunissent pour la rendre injuste, ingrate et satirique. Il vous est aisé de vous justifier, *Bélinde*, parlez, ou bien laissez-moi dire, je sais toutes vos raisons; vous me les avez dites mille et mille fois. Du fond de votre alcove, vous faites, dit-on, des projets extravagans, qui ne vont pas à moins qu'à marier votre fils à une princesse du sang; mais il n'y a qu'à jeter les yeux sur votre généalogie pour en voir la convenance. Vous ne voudriez pas une fille de cent mille livres de rente? Est-ce trop de trois cent mille pour l'entretien d'une femme qui aurait l'honneur d'être votre bru? vous avez voulu être du-

chesse, qu'a-t-on à vous reprocher? ne convenez-vous pas que c'était une folie, puisque ç'eût été descendre? S'il y a quelque vanité dans ces projets, n'en faites-vous pas par gradation, jusqu'à celui d'engraisser des poulets comme la plus petite campagnarde? Oui, dit-on; mais tous ces projets ne vous coûtent que la façon, et ne faisant aucun pas pour les faire réussir, vous vous déchaînez contre les gens qui auraient pu vous servir, comme si vous les eussiez employés et qu'ils vous eussent manqué. Nous avons un fait pour répondre à cela, *Bélinde;* vous avez été à Versailles, une fois exprès, pour parler au ministre, vous ne l'avez point vu: est-on maîtresse de son temps à la cour? D'ailleurs, des femmes d'une certaine façon sont-elles faites pour courir après la fortune, comme ces guimbardes de princesses qui sollicitent à toute heure et attrapent tout? Le peu de sens des dispensateurs des grâces n'est-il pas prouvé? peut-on trop les haïr, et en dire trop de mal? Il n'est pas plus difficile, *Bélinde*, de vous justifier sur l'ingratitude que sur l'injustice. Gardez-vous bien, dit-on, de rendre service à *Bélinde*, elle ne manquera pas de vous accuser de fri-

ponnerie, de vous soupçonner même de noirceur, et de vous accabler de ridicule : voici le fait, il n'y a qu'à juger. Vous priez une personne de se charger de vos affaires, l'empressement avec lequel elle s'y livre vous fait croire que c'est elle qui s'en est emparée malgré vous, il n'y a en cela qu'une faute de mémoire : elle se trompe dans un calcul considérable, c'est à son désavantage, il est vrai; mais qu'importe, c'est toujours une tromperie, et tout le monde sait que la tromperie et la friponnerie sont sœurs. Or, qui peut friponner, ne peut-il pas, sous main, aller dire aux marchands d'augmenter leurs mémoires, et qu'on les leur passera sans autre intérêt que de ruiner, pour se divertir, une maison dont on est chargé? il ne faut qu'un peu de jugement pour voir l'analogie de toutes ces choses. Quant au ridicule, un homme qui passe sa journée à déterrer tout ce qui peut vous affliger, et qui vient vous le dire tous les soirs en se pâmant de rire, ne se le donne-t-il pas lui-même?

Pour votre satire, *Bélinde*, elle est si compensée par des approbations, qu'il faut être de mauvaise humeur pour n'en pas voir l'égalité.

Si vous condamnez *Lise* pour avoir un amant, n'approuvez-vous pas *Cidalise* qui couche avec son frère ? Si *Cléon* vous est odieux pour avoir donné un soufflet à son laquais, n'approuvez-vous pas *Ferragus* qui a tué son cocher ? Est-il rien de si agréable que la variété de vos sentimens ? A quoi peut-on comparer celle de votre conversation ? Quelle surprenante interruption ! quelles singulières disparates ! quelle abondance de contradictions ! quelle prodigieuse volubilité ! quelle continuité intrépide de paroles ! quelle immense complication de faux rassemblés dans une histoire ! Comment accorder toutes ces choses avec l'uniformité de votre caractère, avec la modestie, la timidité de votre maintien, l'indolence de votre esprit et l'intensité de votre cœur ? Ah ! de quel prix est une haute naissance, elle seule peut allier tant de contrastes !

Bélinde déroge en un point ; elle est officieuse à certains égards sans ostentation, mais aussi sans humanité et sans amitié ; les noms *d'ami* et *d'amie* lui sont cependant familiers. *Glycère*, son amie intime, est morte depuis huit jours ; *Bélinde* sait et raconte les moindres particularités de sa vie ; celles de son mari,

de ses frères, de ses sœurs, de ses cousins et cousines, aucune circonstance de leur histoire ne lui est échappée ; leur maison, leurs meubles, tout est dépeint : les noms des valets et des chiens n'y sont pas même oubliés, tout est intéressant dans l'amitié : elle revient enfin à la mort de cette chère amie, elle n'a pas eu le temps de la voir pendant une maladie de trois mois ; elle a appris sa mort inopinément par la voix publique : on n'a pris nulle précaution pour la lui apprendre ; on ne l'a point ménagée ; eh bien ! elle en est touchée comme elle l'a été de sa maladie.

La table de *Bélinde* est très-bien servie ; elle serait contente si une femme de qualité pouvait ne pas être dédaigneuse, et satisferait même son appétit, s'il y avait une façon de manger distinguée de celle des roturiers. Le premier des inconvéniens est aisé à lever, en dédaignant tout et en querellant ses gens, on se remet à sa place ; mais la nature a rendu le second insurmontable : la honte qu'en ressent *Bélinde* se manifeste par son silence ; son visage en est altéré, et son embarras se communique à ses convives, jusqu'à leur faire perdre contenance : mais que *Bélinde* se dédommage

bien de cette petite humiliation le reste de la journée ! Couchée nonchalamment sur vingt carreaux de duvet, l'univers est soumis à sa critique, ou plutôt à ses conseils : elle apprend aux puissances de la terre à gouverner leur empire ; elle approfondit le caractère des ministres, leur prescrit des règles de politique : elle prend un égal intérêt à toutes les têtes couronnées, et aplanit ainsi toutes les difficultés qui les divisent : son vaste génie ne se borne pas à ces grands objets, les sociétés lui paraissent mal assorties, elle les décompose pour en former d'autres ; ses soins s'étendent jusqu'aux particuliers. *Damon* est mal servi, elle réforme son domestique, et lui donne des valets uniques par leurs talens. *Céphise* est magnifique, mais sans goût ; elle amasse avec un détail infini tous les bouts inutiles de toiles des Indes, et lui compose un meuble de chiffons, à la vérité, mais de très-bon goût. *Lucile* aime ses enfans comme une bourgeoise, *Bélinde* lui apprend qu'il faut les habiller magnifiquement et les haïr. Elle apprend à *Araminthe* qu'il est ridicule d'avoir un beau teint à cinquante ans, parce qu'on doit commencer à brunir à quarante ; à *Emilie*, qu'elle est

malade de mauvaise grâce, et qu'il y a de la décence à l'être d'une certaine façon. *Alidor* vraisemblablement a conçu tels et tels projets, écoutez *Bélinde*, *Alidor*, et n'allez pas plus loin; elle vous a démontré que vous aviez tort. *Périandre* n'est qu'un homme d'esprit; il y a à parier qu'il a telles ou telles pensées. Eh bien, *Périandre*, qu'avez-vous à répondre? *Bélinde* vient de vous réfuter. Rien, sinon que je n'ai jamais pensé cela; qu'importe, c'est pour quand vous le penserez. Jusqu'où ne s'étendent pas ses soins généreux! Le peuple, placé si loin d'elle, en ressentirait sûrement les effets, s'il pouvait entendre avec quelle économie elle lui prescrit des règles de misère; combien il augmenterait son travail et diminuerait son salaire, afin de se rendre plus agréable et moins maussade! Avec un si grand jugement, *Bélinde* est la plus malheureuse femme du monde: elle est du premier rang, mais elle n'est point titrée; elle est riche, mais elle n'a pas un million à mettre en magot; elle est jolie, mais d'autres femmes plaisent plus qu'elle. Son mari la laisse maîtresse de son bien, de sa dépense, même de sa conduite, mais il suit rarement ses avis.

Son fils est bien né, mais il aime le bal et la comédie; ses domestiques ne l'aiment point, malgré le soin qu'elle prend sans relâche de les instruire; tant d'inconvéniens attachés aux plaisirs les lui font détester. Les spectacles sont représentés par des gens de rien : on s'expose, au bal de l'opéra, à être assise à côté d'une blanchisseuse; à ceux de la cour, à rougir de voir les femmes de qualité perdre l'air de dignité en dansant. Les livres sont écrits par des hommes de toute espèce; il est vrai que les docteurs de l'église sont des auteurs en dignité, mais on ne saurait toujours les lire. La magnificence des habits vous met au pair de la financière; le jeu à celui des laquais; la mollesse à celui des philosophes voluptueux, qui sont des gens exécrables. La propreté serait un plaisir parfait, si toujours quelqu'atome ne courait sous l'aspect de poussière; enfin, pour goûter quelque plaisir, il faudrait sortir de la noble et indolente décence, il faut donc s'ennuyer. *O Bélinde!* que vous êtes malheureuse! Pourquoi êtes-vous née? »

P.S. Rends-moi donc raison des Méditations sur le Carême, et lis le portrait au *docteur* pour voir s'il le reconnaîtra.

LETTRE XI.

Cirey, ce premier janvier 1739.

J'ai été un peu malade ces jours passés, mon cher ami; mais ne soyez pas en peine de moi, on a des soins dont je suis confuse. J'ai reçu la lettre que je vous mandais n'avoir pas reçue; vous m'y parlez d'un chant de *Jeanne*, que vous trouvez *charmant;* je ne me souviens plus de ce que c'est: je vous prie de me renvoyer la feuille de la lettre où je vous en parle.... Il me faut cette lettre; ne faites aucuns commentaires là-dessus, ils seraient inutiles (1); je n'ai rien à répondre à tout le commencement de cette trop longue lettre. Vous voulez savoir les arrangemens que je prends pour le mois de mars, vous vous

(1) Il n'est pas inutile de faire observer au lecteur le changement subit de ton qu'il a dû remarquer dès le début de cette lettre, et dont la cause s'expliquera plus tard. Cette transition est si sensible et peint si bien la situation de Mme *de Grafigny*, ainsi que l'état dont elle sort, qu'on semble voir un jalon planté qui indique la position délicate où elle se trouve dès à présent. Nous le prions de se souvenir de la date de cette lettre.

imaginez peut-être que je resterai ici jusque-là, vous vous êtes trompé; je n'y ai jamais pensé; j'y suis trop bien : plus j'y resterai, et plus j'en trouverai le changement sensible. Je croyais, comme vous, qu'il me revenait beaucoup plus sur M. *Toussaint* qu'il n'y a; cela ne va pas à plus de trois cents livres, après en avoir tiré cent vingt-cinq que je mande à M. *Théré* de vous faire tenir pour payer la rente de son mineur. Vous voyez que trois cents livres ne pourraient tout au plus que me conduire à Paris; et avec quoi se meubler et vivre jusqu'au temps où mes rentes reviendront? cela est clair; ainsi donc je fais chercher à Saint-Dizier, s'il n'y a pas un couvent où je puisse me retirer. Pourquoi Saint-Dizier, dites-vous? Premièrement, c'est que quand on prend une retraite, on ne saurait trop la prendre; ainsi je veux être dans un endroit où je n'aie de commerce qu'avec mes amis; secondement, c'est pour une raison tirée de celle-là, que je veux être dans un endroit où la poste soit régulière, puisque je n'ai d'autre bonheur, d'autres biens dans ce monde, que vos lettres; et du moins me sera-t-il consolant de penser que je verrai un de mes amis une heure tous

les ans ; car je ne puis croire qu'il passe là sans me venir voir. Ne saisissez pas, je vous prie, cet arrangement comme celui de la Montagne ; je vous assure que, loin de m'affliger, je le désire comme un lieu de repos ; je sens que j'ai de quoi m'occuper, soit à lire, à méditer sur le monde, ou à vous écrire ; enfin, peut-être ne le ferais-je pas si je pouvais faire mieux, mais puisque telle est ma destinée, il faut la remplir ; passons.

Il me semble que nous étions trop bien convenus que vous ne parleriez jamais de quoi que ce puisse être, d'ici, pour me faire seulement la question que vous me faites sur *Dardanus*. Il faut donc que je vous le répète encore, je n'excepte rien ; au nom de Dieu, taisez-vous.... Je vous l'avais demandé si expressément, que je croyais qu'il n'y avait plus rien à vous dire. En vérité, je suis étonnée des choses dont vous parlez avec le *petit-saint*, et encore plus de la façon crue dont vous me les écrivez.... Je vous en supplie, mesurez un peu mieux vos termes ; je vous le passe, parce que vous veniez de faire des contes avec lui, et que vous croyiez encore y être, mais cela est pitoyable ... Je ne comprends pas pourquoi le *docteur* doit

aller passer quelques jours à Nanci, à cause du nouvel an. Ah! si fait, je n'y pensais pas; c'est que j'ai la tête un peu brouillée de vapeurs. Vous avez beau me gronder d'en avoir ici, je sais bien que cela est ridicule, mais qu'y faire? quand elles viennent, il faut les prendre : les soins et les attentions de M. *de Voltaire* donneraient réellement envie d'être malade pour faire valoir son bon cœur; cela serait délicat; mais comment marquer toute la reconnaissance que j'ai dans le mien? il en est plein, mais les expressions me manquent. Ton idole, ah! ton idole est le meilleur des hommes.

Adieu, mon cher *Panpan*, ma lettre n'est pas amusante; mais, à moins que je ne vous fasse le conte du *Belier* et des *Facardins* (1),

(1) Par le comte *Hamilton*, de l'ancienne maison de ce nom en Écosse, né en Irlande. Il passa en France avec sa famille, qui avait suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, *Hamilton* le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de *Grammont* connut sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Il lui fit assidument sa cour, et lui promit de l'épouser; mais, soit inconstance, soit pour quelque autre raison, il partit de Londres sans remplir sa promesse. *Hamilton*, sensible à cet affront, court sur ses pas, résolu à lui proposer de se battre s'il refuse de remplir ses engagemens. Il atteint le comte de *Grammont* à

je ne puis vous rien dire autre chose, car je n'ai lu que cela.

Je n'ai pas reçu de lettre hier; je l'aurai peut-être samedi, cela revient au même, puisque j'en aurai probablement deux. Ne croyez pas, mon ami, que je vous aime moins pour être malade ; nulle situation ne change celle de mon cœur, adieu tous mes chers amis. Embrassez le *docteur* pour moi. Pauvre docteur!...

---

quelques milles de Londres. Après les premiers complimens il lui demanda froidement s'il n'avait rien oublié dans cette capitale. — « Oui, dit le comte, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et il retourna à Londres pour faire ce mariage. Le nouvel époux emmena sa femme en France. *Hamilton* passait souvent la mer pour la voir. Il se fixa enfin dans ce pays, où il mourut en 1720. Il avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante, un jugement sûr, et beaucoup de goût. On a de lui plusieurs ouvrages : ce qu'on remarque plus particulièrement, c'est son *Épître au comte de Grammont*, mêlée de prose et de vers, et les *Mémoires du comte de Grammont*. Le conte du *Bélier* est très-amusant, mérite que n'ont point les *Quatre Facardins*.

LETTRE XII.

Cirey, ce samedi, 3 janvier.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que tout me tourne à mal, mon cher *Panpan;* je me porte toujours aussi tristement, et voilà deux ordinaires que je n'ai point de nouvelles de mes chers amis. J'ai reçu ce soir une lettre de madame de Grandville du 29; elle ne me parle d'aucun de vous : du moins, jusqu'à ce jour-là, je pense que vous êtes sans accident, mais ce n'est pas assez pour me tranquilliser. Ecrivez-moi, *Panpan*, ne fût-ce qu'un mot qui m'apprenne que vous et mes chers amis êtes en bonne santé, et que vous ne cessez de m'aimer. Mes vilaines vapeurs me rendent une créature fort ennuyeuse; aussi je ne sors de ma chambre que pour souper, encore ne descendrais-je pas, si je ne craignais de faire du dérangement dans la maison. Je lis autant que je puis, mais je ne puis guère écrire; c'est afin que vous ne soyez pas en peine de moi que je vous écris ces quatre mots, et que vous sachiez que je vous aime plus que ma vie.

LETTRE XIII.

Cirey, ce lundi, 5 janvier.

Je viens de recevoir votre lettre du jeudi, mais celle du lundi avant est restée en chemin; je ne sais si c'est dans la boue ou dans la poussière : quelque part qu'elle soit, je n'en suis pas moins affligée. Si vous vous souveniez de ce que vous me mandiez, vous me feriez plaisir de me le redire. Vous m'annonciez apparemment l'arrivée de M. de *Mirepoix*, car vous me dites, dans celle-ci qu'il n'est pas encore marié. Je ne saurais assez vous dire, mon cher ami, combien je suis sensible à la paix dont vous jouissez; vous êtes bien raisonnable, et je vous en aimerais davantage, s'il y avait quelque chose à ajouter à mon amitié; mais vous verriez bien qu'elle est au comble si je pouvais vous ouvrir mon cœur. Je réponds à votre grande lettre par articles, mais passant celui où vous me faites des exhortations pour venir vous voir; nous verrons : d'autres temps, d'autres soins.

Je suis bien aise que vous vous amusiez de projets ensemble, mes pauvres amis; cependant je vous conseille à vous particulièrement d'arrêter les vôtres, qui, selon moi, ne peuvent jamais avoir d'exécution. Les raisons seraient trop longues à vous détailler; aussi, je me contente de vous donner mon avis tout sec. Ce n'est pas manque de bonne volonté, au moins, si je ne vous rends pas raison de ma façon de penser, mais c'est que par surcroit de mauvaise santé, il m'est venu une petite fluxion sur un œil, qui ne me permet pas de longues applications. Ne soyez pas en peine de moi pour cela. La dame que vous aimez tant a la bonté de venir dans ma chambre, et je fais des nœuds (1); ainsi je suis encore plus occupée que si je lisais moi-même. Je sens, comme je le dois, toute l'obligation que j'ai au *docteur* de vouloir bien parler quelquefois de moi. Quand il n'aura rien de mieux à faire, et qu'il voudra bien m'écrire, il me fera grand plaisir. Quoi qu'il en soit, je penserai toujours de même pour lui.

---

(1) On sait qu'au moyen de nœuds ou *quipos*, la tendre Zilia, dans les *Lettres d'une Péruvienne*, s'entretient avec son infidèle *Aza*.

Vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il y a dans la lettre que vous m'avez envoyée, je veux vous faire mourir de curiosité, en vous disant que c'est la plus singulière chose du monde; que c'est une nouvelle connaissance du monde que j'acquiers, et dont je ne crois pas avoir besoin; car si je ne le connaissais pas, je serais bien brute. Je vois cependant qu'on apprend tous les jours, et même des choses les moins attendues, les moins croyables et les plus singulièrement arrangées. Oh! que la philosophie serait divine, si elle était bonne à quelque chose. Bref, cette lettre m'a fort amusée.

Pouvez-vous douter, cher *Panpan*, que la santé de M. votre père ne m'intéresse bien sensiblement? Je veux que vous m'en disiez un mot dans toutes vos lettres, et que vous lui en disiez mille de ma part les plus tendres et les plus intéressés à tout ce qui le touche; et je veux que vous baisiez bien la bonne maman pour moi.

Je suis bien aise que mes fétus vous aient amusé un moment; je voudrais savoir ce qu'en pense le *docteur*. Je vous demande pardon à vous autres, mais je me défie de votre pré-

vention pour moi; au lieu que son jugement ne se laisse pas séduire par son cœur.... Je n'en ai point de copie, et vous feriez fort bien de vous moquer de ce badinage qui n'est bon à rien. Je voudrais bien voir celui qu'il vous a promis. Je suis bien fâchée que le *petit saint* ait parlé au médecin : on ne saurait donc se taire? Vous ferez bien de m'envoyer cette satire dont vous me parlez, et de me dire qui vous l'a donnée.

Il me semble que mademoiselle *Dubois* reprend un peu d'attachement pour moi, nous verrons; c'est un atome que cette petite affaire : si je ne la trouvais là, je ne vous en parlerais pas, je l'avais oubliée. Je ne me souviens que de mes amis; c'est que mon cœur ne peut les oublier.

Le Roux me fera plaisir de m'écrire, je l'aime toujours beaucoup. Il n'y a que mes vapeurs que je déteste.

Vous avez raison, *Panpan!* votre paresse est bien jolie de vous permettre de m'écrire : ah! qu'elle soit toujours aussi bonne, qu'elle me mande bien ce que vous faites, mes chers amis, c'est l'unique désir de mon cœur. Hélas! votre amitié fait le charme de ma vie; il y a

long-temps que je vous le dis, et ne puis encore le répéter assez, parce que je ne sais rien de si vrai ni de si agréable. Mais, mon cher *Panpan !* si la paresse devenait plus grande, quelqu'un ne pourrait-il vous prêter quelquefois sa main? Elle est bonne, elle est forte, et ne se fatiguerait pas sitôt que la vôtre.

Je n'écrirai pas de sitôt à M. Cormiel, je crains trop de parler d'affaires, cela me renouvelle tous les malheurs de ma vie, et je crois qu'il faut éviter du moins les crises violentes. Vous en savez assez pour le conduire dans le courant : il m'est impossible à présent d'entamer cette vilaine matière. Faites-lui simplement un compliment de bonne année de ma part.

Adieu, mon cher ami; je ne sais comment j'ai pu tirer tout cela de mon œil, aussi me fait-il bien mal. Bonsoir. Je vous embrasse tous du plus tendre de mon cœur.

De Lapimpie. . . . .

Je viens de couper un petit bout de ma lettre, parce que je ne veux pas que vous y voyiez ce que j'avais mis. Cependant je me ravise, mais ce n'est que pour vous dire que je ne crois pas que

M. *de Lapimpie* (1) vous soit jamais utile, et ce sera votre faute. Souvenez-vous de ce que vous dîtes un jour : je prévois ce qui en arrivera. Il n'est pas encore temps de lui en parler, mais ne vous en prenez qu'à vous ; vous savez tout ce que je vous avais dit. J'ai écrit dix fois à François pour moi et pour les affaires de M. *du Châtelet*, sans en avoir de réponse : j'en suis outrée et honteuse. Faites, je vous prie, que le Roux lui écrive de me faire une réponse telle qu'elle puisse être. N'y en avait-il pas une à la dernière lettre que j'ai écrite à M. Charmiou, dans celle qui est perdue ? j'en suis en peine ! Il n'y a que l'amitié de mes amis qui me console.

---

(2) *Pierre-Joseph Solignac de la Pimpie* de Montpellier, vint de bonne heure à Paris, et se fit connaître à la cour, qui lui donna une mission honorable pour la Pologne. Le roi *Stanislas*, charmé de son esprit et de ses manières agréables, se l'attacha moins comme son secrétaire que comme son ami. Lorsque ce roi vint prendre possession de la Lorraine il le fit secrétaire de la province, et il devint secrétaire perpétuel de l'académie de Nancy. Il mourut dans cette ville en 1773. On a de lui une *Histoire de Pologne*, l'*Éloge historique de Stanislas*, les *Amours d'Horace*, etc.

LETTRE XIV.

Cirey, ce jeudi, 8 janvier.

J'ai reçu hier, mon cher ami, votre lettre du 3 janvier; c'est toujours un ordinaire de retard, et toujours une de perdue: celle-ci a été décachetée et très-mal recachetée. On dit que cela arrive très-communément dans les postes, quand on y voit souvent la même écriture et la même forme de lettres. Je le croirais volontiers, car celle que je reçus hier de la Clairon n'a point été ouverte, ni les autres qui me viennent de Lunéville. Ceux qui s'amusent à nous lire perdent bien leur temps: qu'importe, cela est désagréable.

Je suis bien fâchée, mon ami, de toute la mauvaise humeur avec laquelle vous me parlez, et j'ai bien du regret de l'avoir augmentée par la lettre que vous avez reçue dans ce temps-là, où je vous parlais de mes arrangemens qui, sans doute, vous déplaisent. Mon cher *Panpan!* à qui parlerai-je de mes peines?... Hélas! il faut bien que vous m'écoutiez, puisque

vous seul cherchez à les adoucir par votre amitié compatissante. C'est un pesant fardeau que celui de mon amitié, n'est-ce pas, mon tendre ami? Ah! je vous en ai accablé déjà bien des fois, et vous m'avez bien la mine de le porter seul à l'avenir; en aurez-vous bien le courage? Je vous avoue que plus j'approche du dénouement de mes affaires, plus j'en suis accablée; jugez-en vous-même : je maigris et mes yeux sont hors d'état de me dissiper. Je crois que vous n'auriez plus qu'une folle pour amie, sans cette charitable dame qui lit quatre ou cinq heures tous les jours auprès de moi. Je vous écris les yeux moitié fermés et moitié ouverts, et avec bien de la peine. Nous lisons *don Calmet* (1), qui nous fait plus de plaisir que *Jacques Massé* (2) : c'est une chose sur-

(1) *Calmet*, savant distingué dans les langues orientales, fut nommé abbé de Saint-Léopold de Nancy, et ensuite de Sénones. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Il a laissé beaucoup d'ouvrages qui tous sont fort estimés. On distingue particulièrement son *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*. Mais ce qui intéresse le plus la curiosité des érudits, ce sont *les dissertations et les préfaces* de ce Commentaire, réimprimées séparément. C'est la partie la plus agréable et la plus recherchée de son travail.

(2) Auteur d'un Voyage autour du monde, ouvrage aussi peu connu que le nom de l'auteur.

prenante que la beauté de ce livre; mais je n'ai pas d'assez bons yeux pour écrire des inutilités. Voici ce que je crois plus nécessaire : je vous avais prié plusieurs fois de demander à Joly la recette de la potion contre les vapeurs, envoyez-la-moi donc; j'en ai usé une grosse bouteille, et j'en ai plus besoin que jamais; j'en ferai faire dans quelque ville ici près.

Il me faut encore une autre recette, je l'avais prévu : il est arrivé que mademoiselle *Dubois* a laissé mâtiner Lise. Il faut envoyer chercher Étienne, et lui demander comment on peut la faire avorter, dans quel temps, et si cela ne la fera pas mourir; jamais je n'y ai été si attachée, et je sais bien pourquoi; elle le dirait bien elle-même, si elle pouvait parler. Vous croyez bien que mademoiselle *Dubois* m'a chanté pouille; cela va de suite.

Bien loin de chanter pouille à ces pauvres amis de ce qu'ils se divertissent à mes dépens, je leur en sais bon gré. J'ai ri et pleuré à cet article de votre lettre : je voudrais bien faire des argumens aussi impertinens toute ma vie, et vous voir tous en rire. Ah! riez, mes chers amis, riez; je voudrais bien toujours vous faire

rire. Adieu, cher *Panpan!* je suis bien fâchée de vous affliger en vous contant tous mes maux, mais je ne saurais m'en abstenir; il me semble que cela me soulage, et ma confiance en votre amitié est sans bornes.

J'oubliais une inquiétude qui peut tenir son coin dans mes affaires. Fanchon me mande que de gré ou de force on veut faire aller *Madame* royale en Italie. Croyez-vous que nos pensions en iront mieux? J'en ai tant, que j'oubliais celle-là. Cher ami, je t'embrasse comme je t'aime.

LETTRE XV.

Cirey, ce samedi, 10 janvier.

Je ne sais, mon ami, si vous m'écrivez ou si vous ne m'écrivez pas, je n'ai point encore de lettres aujourd'hui; moyennant quoi en voilà trois en retard : le ciel en soit loué! Je ne vous écrirais pas, si je ne craignais que vous ne fussiez trop en peine de ma santé; ainsi, il vaut mieux vous dire que je n'ai que des vapeurs, que de vous laisser croire que c'est quelque chose de pis. Il est vrai qu'elles sont violentes et presque continuelles. Joignez à cela le mal de mes yeux, et vous verrez que je suis une jolie demoiselle! J'écoute lire tant que je puis : quand cette bonne dame ne peut lire, *Dubois* me psalmodie *les Mille et un Jours*. Mes yeux commencent cependant à mieux aller, mais je n'ose m'appliquer. Je connais de plus en plus la bonté du cœur de votre *idole*.... Quand je serais sa sœur, il ne serait pas plus touché de me voir souffrir.... Je le vois très-peu, mais il envoie à tout moment savoir de

mes nouvelles. Je comptais recevoir aujourd'hui, au plus tard, la lettre que je vous ai écrite et que je vous ai redemandée. J'espère que vous n'aurez point fait de difficulté pour me la renvoyer, car vous me feriez un chagrin sensible; ainsi, je l'attends, quand il plaira à la poste de me la rendre.

Dieu! rends-nous la lumière et combats contre nous.

Ne m'envoyez pas la satire que je vous avais demandée dans mon avant-dernière lettre, je n'en veux point. Madame de *Laneuville* doit arriver ici le 18 de ce mois, peut-être irai-je chez elle : on dit qu'elle a envie de me voir. Peut-être le changement d'air me fera-t-il du bien.... Ne m'écrivez pas que je ne vous le mande; adieu, mon cher *Panpan*, embrassez tous nos chers amis pour moi; vous êtes tous bien présens à mon cœur, mais, mon Dieu! je ne vous vois pas!... *Desmarets* m'a mandé qu'il partait le 20 pour Paris, n'oubliez pas de le faire souvenir du dépôt qu'il doit vous laisser. Hélas! vous souvient-il des testamens que nous faisions tous l'avant-veille de mon départ? Que le temps est court, mais qu'il est long, si on le mesure d'après les différentes façons de penser!

LETTRE XVI.

Cirey, ce lundi, 12 janvier 1739.

Je viens de recevoir deux de vos lettres, mon cher ami, dont l'une est du 23 décembre, vous voyez que c'est l'ancienne perdue, et l'autre de jeudi dernier, 8 janvier. Il faut qu'il y ait des gens à la poste bien curieux de sentimens d'amitié, car ces deux lettres ont été ouvertes. A la bonne heure, je suis bien contente que tout le monde sache que j'ai des amis. Je ne vous avertis de cette petite *décacheture*, mon cher *Panpan*, que pour qu'il ne vous arrive plus de me parler ouvertement des petits secrets qui sont inséparables d'une amitié comme la nôtre. Nous sommes si bien au fait de nos affaires, que nous nous entendrons toujours bien. Je ne vous répondrai pas à la vieille lettre, où il n'y a d'intéressant que la maladie de M. votre père; et comme l'autre m'apprend qu'il se porte bien, j'en suis contente. Il s'en faut bien que je le sois que vous ayez manqué

de recevoir une de mes lettres (1) : elle était bien intéressante celle-là, et son retard me fait bien de la peine. Il faut donc vous le redire, je vous faisais une courte réponse à une des vôtres, où vous me mandiez : *Le chant de Jeanne est charmant*, voilà votre phrase; or, comme elle me paraît équivoque, je veux absolument que vous me renvoyiez la feuille de ma lettre où est *le chant de Jeanne;* je vous mandais aussi d'effacer dans cette feuille des secrets à nous, s'il s'y en trouvait, et je vous le recommande encore plus, à cause de cette nouvelle inquisition dans les postes. Ne faites cependant que le moins de ratures que vous pourrez. C'est un vrai guignon pour moi que cette lettre ait été perdue ou retardée, car j'avais mis dans ma fantaisie de ravoir cette feuille, et je suis extrêmement fâchée du retard que ce dérangement y apporte. Je vous répondais aussi aux questions que vous faisiez sur mon arrangement. Premièrement, que je n'avais jamais compté être ici jusqu'au mois de mars, comme il semblait que vous le crussiez dans cette lettre, à laquelle je vous ré-

(1) Celle du 1er janvier.

pondais; et voici donc ce que je compte faire, que je vous répète, puisque cette lettre est perdue. J'espérais que les décomptes de François iraient beaucoup plus haut, et vous jugez bien que trois cents livres ne me meneraient pas à Paris : il faut donc y renoncer. La bonne dame se charge de me trouver un réduit dans un couvent à Saint-Dizier : je vous mandais les raisons qui m'engageaient à choisir cette ville; la première était que, dès qu'il me faut une retraite, je ne puis la prendre trop isolée, et la seconde était à cause des postes qui y sont régulières; et comme je n'aurai jamais de bonheur que le commerce de mes amis, c'est le fonds de mon établissement. D'ailleurs, comme c'est la route de Paris, j'espérais y voir, une heure par an, un de mes amis; je sais que je n'en sentirai que plus vivement la séparation; mais je suis si convaincue que le malheur me suivrait en paradis, si j'y allais, que je me livre de bonne grâce à mon sort, et ne me plains que du peu. Croyez-en ma parole, le monde entier se renverserait plutôt, que la constance de mon étoile à me persécuter! Voilà, mon ami, ce que j'exécuterai dans peu. J'irai peut-être avant voir une ancienne amie que j'ai dans

ce voisinage; c'est madame de *Chatenay*, qui était mademoiselle de Rachecourt, quand elle était fille d'honneur. Je lui ai écrit pour savoir comment j'irais jusqu'à elle.

Mon cher *Panpan!* vous ne serez plus étonné des vapeurs continuelles que j'ai, quand vous verrez ce qui m'occupe. Elles se sont cependant un peu apaisées hier, mais aujourd'hui j'en ai eu encore un grand accès. Mes yeux vont mieux, mon ami, car j'ai un peu lu de mon chef aujourd'hui; je viens d'écrire à madame Rouot. Je sens mieux que jamais combien je suis obligée aux gens qui m'aiment. *Dubois* a la fièvre depuis hier: c'est encore un petit malaise.

Je repasse votre lettre, mon cher *Panpan*, et je vois que vous me dites que vous brûlez celles que je vous écris. Mon Dieu! vous me faites trembler. Que je serais fâchée que celle que je vous demande fût du nombre!... cherchez-la bien, mon ami; je ne saurais vous en donner la date, car je ne la sais pas; mais il n'y a que l'impossible qui puisse me consoler de ne point l'avoir.

Vous vous plaignez de n'avoir pas lu le griffonnage de la fin d'une de mes lettres, le

voici : vous m'aviez parlé, il a long-temps, de M. de *la Pimpie*, et j'avais toujours oublié de vous en parler; je vous mandais que je croyais qu'il ne vous rendrait jamais aucun service, et cela fondé sur un discours que vous avez tenu une fois; tout se sait, mon ami, et c'est votre pure faute; mais il faut vous détacher des bons offices que vous attendiez de lui. C'était même à propos de lui que je vous mandais que mon amitié était au comble, parce que vous savez que je gronde mes amis quand ils font mal, et que je ne vous ai grondé ni aimé moins d'un moment. Ah! voilà ce qui s'appelle du rabâchage; mais aussi pourquoi me parlez-vous de vieilles rengaines? en vérité cela est pitoyable, d'autant que je suis fondée en raison démontrée pour vous dire cela.

Je ne sais que répondre à toutes vos amitiés, mes chers amis; ah! si vous pouviez voir mes yeux, vous jugeriez bien mieux jusqu'à quel point j'y suis sensible, que par tout ce que je puis vous dire dans ma lettre. O mes amis! n'oubliez jamais que vous êtes le souffle de ma vie; que je n'y tiens que par vous, et que tous mes malheurs s'évanouissent quand

je songe au bonheur d'être aimée par de si bons amis. Hélas! vous avez votre petit coin de part, mon cher *Panpan*, comme le seul qui me connaisse ou qui veuille me connaître. Je me flatte que c'est cette connaissance qui vous attache à moi, et j'y trouve une félicité qui m'a été refusée partout où je l'ai cherchée; aussi j'y renonce et ne veux être connue que de vous, mon ami; mais connaissez-moi toujours bien, car quand je serais au bout du monde, vous sauriez toujours mes plus secrètes pensées. Penser à vous fait tout le bien de mon cœur.

Mon Dieu! que je suis bête; je relis cet endroit de ma lettre et j'en ai pitié : je me garde bien de parler ici, je n'arrange pas même mes phrases, et j'ai pourtant de l'amour-propre; mais ces terribles vapeurs m'abrutissent. Ah! mon Dieu, que j'ai bien pensé au chagrin que vous auriez de me voir ces tremblemens qui vous faisaient tant de peine; en vérité cela est insoutenable. Sachez, mon cher ami, qu'il y a aujourd'hui quinze jours qu'elles m'ont prise; je n'ai pas cessé depuis ce temps d'entendre la cloche des pendus; vous souvient-il de cette folie? La bonne

dame me gronde, mais c'est très-doucement, car elle entre bien dans mes maux, aussi bien que votre bonne et adorable idole, dont je ne puis trop me louer (1).

M. de *Maupertuis* est arrivé d'aujourd'hui, je ne l'ai pas encore vu ; je le verrai à souper : je descends presque tous les soirs : quelquefois j'ai bien de la peine à tenir le temps de la table ; je me trouve mal, cela fait du train par tous les soins qu'on a de moi ; on me traîne dans ma chambre, on me jette au lit, et voila ma vie ; elle m'est plus insupportable à cause de l'ennui que je donne, que par le mal que j'en souffre, je ne sais rien de pis que d'avoir une gênante comme moi dans une maison. Si je n'avais pas des lunettes, vous n'auriez pas tous ces riens de moi.

Bonsoir, mon cher *Panpan ;* bonsoir, mes chers amis ; je vous embrasse tous cent mille

---

(1) Le lecteur a dû remarquer que, depuis la lettre du 1er janvier, Mme *de Grafigny* a du noir dans l'âme, qu'elle est malade et qu'il n'y a que l'humain *Voltaire* qui prenne sincèrement part à ses souffrances. Quant à *Dorothée*, elle est trop bégueule pour s'arrêter aux chagrins d'une femme malheureuse. D'ailleurs il arrive bien rarement que les auteurs d'un mal s'apitoyent jamais sur les maux qu'ils font.

fois, *Desmarets* a tort de se plaindre; je n'ai jamais manqué à lui faire réponse, et il n'en a fait à aucune de mes lettres; c'est apparemment par distraction.

LETTRE XVII.

Cirey, ce jeudi, 15 janvier.

J'ai reçu hier une de vos lettres toujours décachetées, mon cher ami ; c'est celle de samedi 10 janvier ; celle du lundi, 5 janvier, est en arrière comme vous le voyez ; et celle de lundi dernier, que j'aurais dû recevoir hier, l'est aussi ; cela ira comme il plaira au maître des postes. Je ne conçois pas quelle rage ils ont de lire nos lettres, car il me semble que, quand on a une fois vu qu'elles ne regardent que nous, on devrait cesser cette indiscrète curiosité, parce que je ne les trouve pas assez bien écrites pour intéresser par le style; enfin il faut s'en mettre l'âme en repos; mais est-on curieux des miennes aussi ? Je suis persuadée que vous n'y prenez pas garde, et je voudrais cependant bien le savoir.

Je suis sûre, mon ami, que l'affaire du professeur, vous a donné bien de l'inquiétude, et je vous assure que je la partage bien sensiblement. Ce baron est donc toujours acharné

après lui ? voilà un vilain homme ; mandez-moi bien si cela n'aura point de suite, et si sa tête est sage. Je viens de lui écrire, mais je ne lui en parle pas, parce que je ne sais si vous voulez qu'il sache que vous me l'ayez mandé. Engagez-le, je vous prie, à ne point me faire de réponse, je ne saurais tant écrire, et surtout depuis que je reçois tant de lettres ouvertes ; cela me dégoûte. D'ailleurs je ne saurais m'empêcher de parler de choses qui intéressent votre petite société, et à la fin vos petits secrets pourraient bien être pénétrés, quoique peu intéressans ; cela serait désagréable.

Vous me criez toujours, cher *Panpichon*, que je n'écris point à *Desmarets ;* mais c'est que je ne sais point parler aux rochers ! Je vous assure, mon ami, que le discours de votre petite voisine a pénétré à travers les brouillards de vapeurs qui m'environnent, et m'a fait sentir un mouvement de joie dont on n'est guère capable dans l'état où je suis : il m'a fait d'autant plus de plaisir que c'est une nouvelle preuve de mon amitié pour vous, et que j'aime à vous aimer et à vous savoir au moins une partie de l'âme tranquille ; il n'y a que mon amitié qui la

trouble : hélas ! vous savez que c'est une de mes peines ; mais, mon pauvre *Panpan!* qui est-ce qui m'aimerait sans vous ? Je suis sûre que vous aimez encore mieux que je vous sois à charge, et que j'aie la satisfaction d'avoir un véritable ami. Vous auriez du plaisir à voir avec quelle amitié je lis tout ce que vous me dites de l'occupation où vous êtes de moi, quand vous êtes rassemblés. Vous avez raison, mes chers amis, puisque vous êtes assez philosophes pour aimer une amie qui n'a que des inquiétudes à vous donner ; aimez-la bien, car vous faites son bonheur et son seul rempart contre le désespoir.

Je n'ai point de nouvelles de la duchesse ; je n'en ai point de François ; je n'en ai point d'Hercy ni de *Toussaint*, à qui j'ai écrit pour avoir du moins le peu qui me revient ; les postes m'apportent des lettres de mes amis décachetées, voilà ma ressource. Cependant mes vapeurs diminuent ; elles sont très-modérées ; mais une palpitation de cœur et d'estomac presque continuelle me tourmente. M. de *Maupertuis* part demain ; j'ai soupé trois fois avec lui, car depuis que je suis malade, je ne vais plus au café ; je descends à midi prendre la soupe avec ceux qui dînent, et le reste du jour

je suis dans ma chambre. Je trouve en lui tout ce que vous m'avez dit, c'est-à-dire qu'il est fort aimable et très-gai. Je crois qu'il n'en dira pas autant de moi, s'il se souvient jamais de m'avoir vue, car je ne suis ni gaie, ni savante; ainsi je n'ai pas le mot à dire. Mon Dieu! que ces vapeurs rendent maussade! J'ai lu son *Voyage en Laponie;* je n'ai jamais rien lu de mieux écrit pour ce que j'en puis entendre, parce qu'à la fin ce sont des calculs et des observations auxquelles je n'entends rien.

Tiens, voilà de quoi calmer ton impatience; j'aurais bien voulu pouvoir te l'envoyer plutôt, mais il m'a été impossible de le faire avant ce jour. Ce n'est pas sans peine si je te l'ai transcrit en entier. Dieu créa le ciel et la terre en six jours et se reposa; j'ai été obligée de travailler le septième pour l'achever. Je trouve comme toi qu'il y a du merveilleux en elle, mais je ne lui pardonne pas sa barbare cruauté envers *Monaldeschi*. Je puis t'envoyer cet extrait sans commettre d'inconséquence.

« *Christine*, reine de Suède, vint à Paris:
» on admira en elle une jeune reine qui, à
» vingt-sept ans, avait renoncé à la souve-
» raineté dont elle était digne, pour vivre libre

» et tranquille. Il est honteux aux écrivains
» protestans d'avoir osé dire, sans la moindre
» preuve, qu'elle ne quitta sa couronne que
» parce qu'elle ne pouvait plus la garder : elle
» avait ce dessein dès l'âge de vingt ans, et
» l'avait laissé mûrir sept années. Cette réso-
» lution si supérieure aux idées vulgaires et
« si long-temps méditée, devait fermer la
» bouche à ceux qui lui reprochaient de la
» légèreté et une abdication involontaire : l'un
» de ces deux reproches détruisait l'autre;
» mais il faut toujours que ce qui est grand soit
» attaqué par les petits esprits.

» Pour faire connaître le génie unique de
» cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres : elle
» dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut*,
» autrefois ambassadeur de France auprès
» d'elle : — J'ai possédé sans faste, je quitte
» avec facilité; après cela, ne craignez pas pour
» moi; mon bien n'est pas au pouvoir de la
» fortune. » Elle écrivit au prince de *Condé*:
» — Je me tiens autant honorée par votre es-
» time que par la couronne que j'ai portée. Si,
» après l'avoir quittée, vous m'en jugez moins
» digne, j'avouerai que le repos que j'ai tant
» souhaité me coûte cher; mais je ne me

» repentirai pourtant point de l'avoir acheté » au prix d'une couronne, et je ne noircirai » jamais une action qui m'a semblé belle par » un lâche repentir; et s'il arrive que vous » condamniez cette action, je vous dirai, pour » toute excuse, que je n'aurais pas quitté les » les biens que la fortune m'a donnés, si je les » eusse cru nécessaires à ma félicité, et que » j'aurais prétendu à l'empire du monde, si » j'eusse été aussi assurée d'y réussir ou de » mourir que le serait le grand *Condé*. »

» Telle était l'âme de cette personne si sin- » gulière, tel était son style dans notre langue » qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit » langues; elle avait été amie et disciple de » *Descartes*, qui mourut à Stockolm dans » son palais, après n'avoir pu obtenir une pen- » sion en France, où ses ouvrages furent » même proscrits pour les seules bonnes » choses qui y fussent : elle avait attiré en » Suède tous ceux qui pouvaient l'éclairer; » le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses » sujets l'avait dégoûtée de régner sur un peuple » qui n'était que soldat : elle crut qu'il valait » mieux vivre avec des hommes qui pensent, » que de commander à des hommes sans

» lettres ou sans génie : elle avait cultivé tous
» les arts dans un climat où ils étaient alors in-
» connus ; son dessein était d'aller se retirer au
» milieu d'eux en Italie : elle ne vint en France
» que pour y passer, parce que les arts ne
» commençaient qu'à y naître ; son goût la
» fixait à Rome ; dans cette vue, elle avait
» quitté la religion luthérienne pour la catho-
» lique ; indifférente pour l'une et pour l'autre,
» elle ne se fit point de scrupule de se conformer
» en apparence aux sentimens du peuple chez
» qui elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté
» son royaume en 1654, et fait publiquement
» à Inspruck la cérémonie de son abjuration :
» elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne
» se trouvât pas une femme dont le génie pût
» atteindre au sien. Le roi la vit et lui rendit
» de grands honneurs, mais à peine lui par-
» la-t-il ; élevé dans l'ignorance, le bon sens
» avec lequel il était né le rendait timide.

» La plupart des femmes et des courtisans
» n'observèrent dans cette reine philosophe,
» sinon qu'elle n'était pas coiffée à la française
» et qu'elle dansait mal. Les sages ne condam-
» nèrent en elle que le meurtre de *Monal-*
» *deschi*, son écuyer, qu'elle fit assassiner à

» Fontainebleau, dans un second voyage; de » quelque faute qu'il fût coupable envers elle, » ayant renoncé à la royauté, elle devait de- » mander justice et non se la faire. Ce n'était » pas une reine qui punissait un sujet, c'était » une femme qui terminait une galanterie par » un meurtre; c'était un Italien qui en faisait » assassiner un autre par l'ordre d'une Suédoise » dans un palais du roi de France; nul ne doit » être mis à mort que par les lois. *Christine*, » en Suède, n'aurait eu le droit de faire assas- » siner personne; et, certes, ce qui eût été un » crime à Stockolm, n'était pas permis à Fon- » tainebleau. Ceux qui ont justifié cette action » méritent de servir de pareils maîtres. Cette » honte et cette cruauté ternirent la philoso- » phie de Christine, qui lui avait fait quitter » un trône. Elle eût été punie en Angleterre » et dans tous les pays où les lois règnent; » mais la France ferma les yeux sur cet at- » tentat contre l'autorité du roi, contre le » droit des nations et contre l'humanité (1). »

(1) Voici sur le meurtre commis par cette reine extraordinaire quelques détails qu'on verra sans doute avec plaisir. *Monaldeschi*, son favori, composa secrètement un libelle contre sa maîtresse, où il dévoilait ses intrigues. *Christine* fa charmée

LETTRE XVIII.

Cirey, ce samedi, 17 janvier.

Voilà la poste arrivée et je n'ai point de lettre; Dieu soit béni! mais c'est donc toujours

---

d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un amant qu'elle n'aimait déjà plus, le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, les plus amers, elle aurait dû lui pardonner, mais non; sa fureur au contraire s'en accrut davantage; elle ordonna au capitaine de ses gardes et à deux nouveaux favoris d'égorger son amant. Elle s'éloigne à vingt pas pour mieux jouir de ce spectacle horrible : on fond sur lui de tous côtés. *Monaldeschi*, après une vigoureuse et vaine défense, tombe tout sanglant sous le fer de ses bourreaux. La reine, qui n'entend plus ses gémissemens, s'approche, le contemple et l'insulte encore; *Monaldeschi* expirant s'éveille à cette voix, se débat, s'agite : il élève vers *Christine* une main tremblante pour lui demander grâce : « Quoi! s'écria-t-elle, tu respires encore et je suis » reine!... » Les assassins aussitôt écrasent la tête de ce malheureux, et traînent aux pieds de *Christine* sa victime palpitante. « Non, ajoute-t-elle, non, ma fureur n'est point » satisfaite; apprends, traître, que cette main qui versa tant » de bienfaits sur toi, te frappe le dernier coup. » Non, il n'est point de crime plus abominable que celui de *Christine*; et cette reine est d'autant moins pardonnable, que, vingt années après cet assassinat, elle se récria avec fureur contre une personne qui déplorait la fin tragique de l'infortuné *Monaldeschi*.

trois en arrière; je vous avoue que cela est désespérant pour moi, qui ne vis que par le souvenir de mes amis.. Qu'y faire ? je n'en sais rien; c'est ce qui me désespère. Vous devriez parler à Richard, pour savoir comment cela se fait; car après avoir attendu tous les jours de poste, avec des inquiétudes dont je ne saurais me défaire, il est triste, cruel de ne rien recevoir, ou bien d'avoir des lettres décachetées, du moins les vôtres; car j'en viens de recevoir une de M. Hercy, qui sûrement n'a point été ouverte; il est à présent à Lunéville. Je voudrais bien avoir l'argent qu'il a laissé à Commercy; car un petit secret que je vous ai gardé jusqu'ici, mon cher *Panpan*, c'est que je suis arrivée sans un sou; cela vous étonne? Hé bien! voici comment : je ne vous ai pas dit l'emploi de mon argent de peur que vous ne soyiez l'ami de *Cléphan*, quoique l'emploi en ait été très-raisonnable. Je vis à Demange que la robe que j'avais achetée un louis à Commercy ne me passerait pas l'hiver, parce qu'elle est d'une mauvaise étoffe; j'en achetai alors une d'un petit satin, qui me coûta deux louis, et trois petits écus pour façon et doublure. *Dubois* en voulut avoir une d'indienne de près d'un louis,

et je la lui achetai : enfin, tant ce que j'ai donné aux domestiques qu'aux cochers de la cour et de la poste de Joinville ici, il ne me restait pas ce qu'on appelle un sou ; et vous jugez bien, mon ami, que cela me mettait encore bien du mal-aise dans l'esprit. Je vais donc posséder quatre cents francs ! et je n'ai plus rien à acheter, voilà qui est agréable !

Je suis toujours très-languissante, mais je n'ai plus de grosses vapeurs.

Je reçus hier une ambassade de madame de *Laneuville*, qui ne vient point, comme elle l'avait mandé. Je demandai à son ambassadeur ce que faisait mademoiselle Durand : cette pauvre fille est destinée aux crosses ; elle y est encore depuis trois mois, d'une saignée au pied qui a pensé lui faire couper la jambe. J'en suis toujours pour ce que j'ai dit : quand on est malheureux, on l'est sans fin. D'ailleurs on a mille bontés pour elle, et on l'aime beaucoup.

Mon Dieu ! que je suis embarrassée de vous écrire, surtout quand je n'ai point de vos nouvelles.... Je me crée toutes sortes de chimères, et je n'en ai que faire. Ma bonne dame m'a dit aujourd'hui que madame *du Châtelet*

comptait toujours que *Desmarets* et le *petit saint* viendraient, quoiqu'on ne joue pas la comédie, à cause, comme je l'ai mandé à *Cléphan*, de la mauvaise santé de M. de *Voltaire*. Je vous mande cela, parce qu'on me l'a dit; du reste, je ne me soucie pas qu'ils viennent, et je crois *Desmarets* parti : je voudrais bien savoir comment? Je voudrais aussi savoir autre chose, mais il n'y a pas moyen d'instruire les curieux de nos petits secrets.

Bonsoir, mon cher *Panpan;* soyez bien mon ami, vous ne sauriez trop l'être, car je compte sur vous comme sur moi-même, et je n'ai de plaisir (plaisir! mon Dieu! quel mot étranger!) je n'ai de repos que dans votre amitié et dans celle des autres amis, qui n'oseraient dire devant vous qu'ils ne m'aiment pas, quand bien même ils le penseraient, ce que je ne crois pas : je mets bien le beau grand frère du nombre, et je les embrasse tous avec tendresse. Hélas! je suis au milieu de vous, cher aliment de ma vie, je goûte tout le bonheur qu'il y a d'avoir de tels amis, mais vous savez que mon imagination n'est pas soutenue, le cœur et l'esprit reprennent bientôt le dessus.

Ma lettre n'était point encore cachetée, quand j'ai appris que M. *du Châtelet* partait demain pour Lunéville, ce qui m'a déterminée à écrire cette petite lettre au professeur. Je suis très-fâchée de le charger d'une pareille commission, et je vous demande bien pardon des coups qu'il vous donnera, mais il me faut ma robe, entendez-vous? c'est sa commission, et voici la vôtre : vous m'enverrez, je vous prie, une demi-livre d'amidon bien fin, *Dubois* en veut absolument. Envoyez-moi aussi cinq ou six écheveaux de fil à broder, mais non pas comme les écheveaux que vous avez envoyés ; il les faut beaucoup plus gros.

O *Panpan!* je suis trop heureuse, j'ai découvert que l'intendant de cette maison joue au trictrac, j'y jouerai demain; mais j'ai bien peur que je ne fasse comme le premier jour que M. de *Maupertuis* soupa ici. Il parla à table de Roudet et Grodot, et aussitôt les larmes me vinrent aux yeux. Je chercherai mon pauvre ami vis-à-vis de moi, et je verrai un homme un tiers plus gros que n'était mon père. O mon Dieu! où êtes-vous, mes pauvres amis? Je mourrai sans vous revoir,

car je ne sais pas vivre sans vous. Je me porte cependant un peu mieux ce soir; bonsoir. Bonsoir! hélas! où êtes-vous? que ne puis-je vous le dire!

LETTRE XIX.

Cirey, ce lundi, 19 janvier.

Je viens de recevoir deux lettres de *Desmarets* décachetées, et trois des vôtres décachetées aussi. Soyez sûr, mon cher ami, que de quelque écriture que soit le dessus, elles sont ouvertes. C'est sans doute pour ne pas faire de jalousie : à la bonne heure. Voici l'ordre des vôtres : une certaine de je ne sais quand est toujours en arrière avec celle de l'ordinaire dernier. Mais que je suis bonne ! il faut bien le temps à ceux qui sont curieux de les lire, et peut-être d'en prendre copie, tant on les trouve belles : enfin, les plus fraîches arrivent toujours un ordinaire plus tard. Celles d'aujourd'hui sont deux du lundi 12 et une du jeudi 15. J'ai envie de suivre le conseil que vous me donnez, de ne vous écrire qu'un seul mot à l'avenir, parce qu'à la fin cela me fatigue d'être si gênée, et mes yeux qui recommencent à me faire mal, en iraient peut-être mieux.

Vous avez raison, mon ami, vous êtes un

guide bien aveugle, car vous ne savez ce que vous dites, taisez-vous; c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Vous vous doutez bien jusqu'à quel point je suis sensible à tout ce que vous me dites de l'amitié du *docteur :* vous savez comme je pense à son égard. Il y a un article de votre lettre qui m'embarrasse fort. Vous dites que vous craignez et que vous avez lieu de craindre d'avoir contribué à mes peines, mais que c'est un coup de la fortune; je pourrais entendre le premier, mais je ne vois pas quel rapport trouver avec la fortune : je suis bien curieuse de cela, cependant je n'en veux point d'explication. Venons à une lettre de jeudi; vous m'en avez écrit deux, dites-vous, cela est plaisant, l'une est arrivée, et l'autre est restée en chemin, c'est qu'on la copie apparemment. L'imagination languit, et le cœur souffre de cette tyrannie.

Vous faites bien d'être circonspect; je vous prie même de l'être encore plus à l'avenir, et de ne répondre qu'à ce que je vous dis, sans y mêler aucune conjecture. Vraiment, vous êtes tous admirables avec votre Paris, vous seriez bien habiles de m'y faire vivre en attendant la duchesse, qui ne sera peut-être pas de

retour au mois de mai. Enfin, je ne puis y aller à présent, et je ne puis m'expliquer mieux, car il est cruel d'être sûre que des intérêts comme ceux de l'amitié qui nous lie, soient à la merci.... Ne me nommez personne dans vos lettres, je vous en conjure : n'entendons-nous pas toujours de qui nous parlons? Avec les sots noms que vous avez donnés à tous nos amis et amies, vous m'en faites perdre la tête. Ah! quel homme que ce *Panpan!*

Vous n'aurez qu'à jeter mon chien dans la rivière si vous voulez, mais ne m'en parlez plus; ce sont des choses si loin de moi qu'elles me révoltent. Je vous ai bien parlé de Lise, me direz-vous, je suis sûre qu'un certain homme portait de son araignée. Vous dites que vous m'envoyez la lettre que je vous ai redemandée, c'est bien plaisant! croiriez-vous que je ne l'ai pas encore reçue? Mon parti est pris, elle viendra quand elle pourra : mais peut-être est-elle déjà à sa destination; c'est ce que je voulais.

Finissez vos commentaires, je vous en supplie, et ne me nommez point nos amis; je le répète, parce qu'en lisant vos lettres, je ne trouve que cela. Vous avez fait une prédiction

dans une de vos lettres, il y a un mois ou six semaines, qui était plus vraie que celle que vous faites sur mon bonheur, je n'y ai nulle foi, je me connais.

Je ne me souviens point du tout des vers de M. de Puydebart, mais je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'histoire qui l'a tant divertie. Je crois reconnaître les gens dont il parle; et, si je ne me trompe pas, j'assurerais bien qu'ils en sont à mille lieues; mais vous êtes tous des bêtes, entendez-vous? C'est ainsi que je vous traiterai, puisque vous ne voulez pas avoir de l'esprit. J'ai joué hier au trictrac avec le gros intendant, et je n'ai eu aucun plaisir; je songeais à nos parties de poule. Ah! mon Dieu! bonsoir. Je me porte assez bien, c'est-à-dire en comparaison de l'état d'où je sors. Cependant je suis aussi bête que vous; mais n'est pas sot qui veut. Adieu, mon cher *Panpan*; bonsoir, mes chers amis; et vous, mon beau *petit saint*, vous ne me dites rien? je vous embrasse tous mille et mille fois.

LETTRE XX.

Cirey, ce jeudi, 22 janvier.

Je n'ai point reçu hier de vos nouvelles, mon cher *Panpan*, et cela me met toujours de bien mauvaise humeur : je ne sais presque plus compter les lettres qu'on nous retient. Je vous prie de ne plus m'écrire que quatre mots ; pourvu que je sache que mes amis se portent bien, je suis contente. Peut-être que les inquisiteurs des postes se lasseront à la fin de nous persécuter. Quant à moi, je ne vous écris que pour que vous sachiez que je ne suis pas morte ; mes yeux sont pis que jamais, et, à la lettre, je vous écris sans voir : je ne sors plus de ma chambre, parce que je ne puis souffrir les lumières ; je soupe en aveugle. Cette fluxion me vient le plus mal-à-propos du monde. J'attends notre ami avec tant d'impatience, que je meurs de peur que quelque chose d'imprévu ne l'empêche d'arriver. La longue habitude que j'ai d'éprouver des

contradictions les moins attendues me donne autant de crainte que d'espérance. Bonsoir, hélas! vous savez tous, tendres amis, si je vous aime! Mais ne puis-je vous aimer sans crime, et ne se lassera-t-on pas de me désespérer? Si je suis privée plus long-temps de vos lettres que vais-je devenir? Ah! mon dieu! secourez-moi.

LETTRE XXI.

Cirey, ce samedi, 24 janvier.

Mes yeux vont assez bien ce soir, mon cher ami; pour vous écrire un peu plus qu'à l'ordinaire, moyennant des lunettes qui me rompent un peu la vivacité du blanc que j'ai peine à soutenir. Je commence par là, parce que je suis sûre que ce qui vous intéresse le plus, c'est ma santé. Vous saurez donc encore que les vapeurs ne veulent pas désemparer; j'en ai eu hier un grand accès; et pour me remettre de la journée, j'eus la colique toute la nuit: il est clair que ces demoiselles doivent se tenir compagnie. C'est une pitié que ma santé, je désespère presque de la rétablir.

Toutes réflexions faites, je pourrais bien prendre le parti que me conseille notre ami; j'y vois encore des difficultés, mais je crois que ses raisons et ma déférence les lèveront.

Je viens de recevoir trois de vos lettres, mon ami, mais je n'en suis guère contente; l'une, décachetée, est celle où vous me renvoyez la

mienne. Ah! pour cette fois, ils auront vu celle qu'ils mouraient d'envie de voir ; mais aussi elle est vieille comme les rues ; quant aux deux autres, elles ne sont point décachetées, elles sont toutes deux du samedi, il y a huit jours, et cela me paraît trop vieux : mon amitié est très-offensée de ces retards. Quoique ces deux lettres n'aient pas été décachetées, ne vous y fiez pas davantage : ce n'est point du tout une raison de confiance ; on ne le fait que pour la rétablir ; enfin il faut avoir patience.... Mon Dieu ! que vous me faites plaisir par tout ce que vous me mandez de *Desmarets !* Vous aviez mis dans une de vos dernières lettres que j'ai reçues, une de ces phrases opiniâtres dont vous m'avez tant persécuté à Demange, et dont j'avais fait un poignard bien aiguisé. Oui, je ne saurais m'empêcher de le répéter encore, votre opiniâtreté m'est inconcevable ; car à quoi cela est-il bon? vous me connaissez trop pour ne pas savoir que ce n'est que me mettre de l'inquiétude dans l'esprit, sans autre fruit que de me tourmenter ; et vous devez juger que dans l'état où je suis, c'est vraiment me poignarder. Je n'avais pris aucun parti que celui de patienter, parce que l'autre est impossible ; et quand il aurait été possible, ses

deux dernières lettres me feraient oublier toutes sortes de résolutions. Je lui suis trop obligée de l'intérêt vif qu'il prend à moi ; j'en suis pénétrée ; j'oublie toutes ses négligences, en voyant un fond d'attachement qui ne manque jamais dans les occasions vives : je ne saurais vous dire tout ce que je pense là-dessus. Vous lisez si bien dans mon âme qu'il ne tient qu'à vous de m'entendre !... Voilà ma disposition depuis que j'ai reçu les deux lettres de mon cher *docteur*. Jugez, cher *Panpan*, ce que fait aujourd'hui celle où vous ne me parlez que de la soirée qu'il a passée tête-à-tête avec vous !... A force d'y rêver, j'ai entendu le vers de *Racine* que citait M. de Puidebart. Ah ! mon Dieu, que vous êtes loin du but ! Outre qu'il n'en est pas question, c'est que j'ai en véritable horreur tout ce qui y a rapport ; mais il faut que vous soyez tous bien bornés, mes chers amis, si vous ne voyez clair dans une chose qui parle d'elle-même ; pour vous, je vous reconnais bien, mais pour les autres, je ne sais où ils mettent leur bon esprit ; enfin je n'y puis que faire, mais un jour viendra où vous serez bien confondus.

Parlons de choses plus sérieuses maintenant. Selon ce que vous me mandez, je ne dois pas

être si contente de M. Comiel que vous le dites, et je le trouve si peu au courant de mes affaires, que je vous prie de l'arrêter tout court; s'il fait bien à de certains égards, il fait fort mal à certains autres; ce qui est fait est fait. Je suis assez souvent dans le cas de ne pouvoir remédier aux fautes des gens qui se mêlent de mes affaires; j'en souffre, mais du moins qu'ils n'aillent pas plus loin et qu'ils se tiennent en repos: je sais que ce n'est pas faute de bonne volonté, mais le manque d'intelligence revient au même.

Je vous fais mon compliment, mon aimable *Panpan*, sur votre petite fortune de cabaret: en avez vous été quitte cette fois pour des injures? Vos histoires de la cour m'amusent; quoique je ne les entende pas à moitié, cela ne fait rien, contez toujours; c'est me parler de gens de ma connaissance, et c'est beaucoup quand on est environné de montagnes, car ce n'est que cela dans ce pays-ci.

Mais vous n'allez donc pas plus au bal cette année que l'autre? Contez-moi un peu cela, et sur-tout dites-moi bien si c'est toujours pour la même raison; entendez-vous, *Panpan?* Ha çà! et cet autre, n'est-ce pas un jour de bal

qu'il a été causer avec vous? Ah! ce pauvre ami, il n'y va donc guère? Que cela est joli, de dire de si belles choses, au lieu d'aller faire le muguet!

Que j'aime ce bon grand frère de m'aimer si bien! Quand je ne lui aurais pas d'autres obligations que celles qu'il sait bien, je ne lui saurais pas moins bon gré de son amitié; elle ne s'est jamais démentie, et je sens mieux que jamais le prix des bons cœurs; dites-lui mille douceurs pour moi, et embrassez-le comme je l'embrasserais. Je ne puis trop vous le dire, mes chers amis, ma vie est dans vos cœurs; vos amitiés sont mon seul bien : hélas! je ne vous ai jamais causé que des peines; soyez bien glorieux de savoir si bien aimer, comme je suis bien glorieuse d'avoir des amis si parfaits. Et vous, cher *Panpan*, n'aurez-vous rien de particulier à me dire? vous savez bien que si fait, car vous êtes mon *Panpichon!* Pour le *docteur*, son petit pot-bouille à part, je le verrai et je lui dirai, mon Dieu! tout ce que je lui dirai! je crois qu'il me faudra deux langues, jamais la mienne ne suffira; mais viendra-t-il? Que je crains quelque tour de mon étoile! Ah! quel bon tour que celui de le voir!

LETTRE XXII.

Cirey, ce lundi, 26 janvier.

Ma patience est à bout, mon ami; voilà la poste arrivée et point de lettres. Il y a à présent dix jours que je ne sais ce que font mes chers amis, et dans le temps où j'ai le plus besoin de le savoir. *Desmarets* vient-il ? Mon Dieu! ne lui est-il rien arrivé qui l'en empêche ? Question inutile et qui repasse mille fois dans ma tête. Voilà quatre lettres de retenues; quelle tyrannie!... Je meurs d'impatience de sortir d'ici, car j'espère que les autres postes seront plus régulières. Comme je l'ai éprouvé toute ma vie, c'est une chose inouie pour moi et qui m'est bien cruelle, puisque non-seulement je ne sais ce que font les gens que j'aime, mais que je n'ose parler de mes affaires et des arrangemens que j'ai dans la tête, et que je voudraispourtant prendre de concert avec les seules personnes avec qui je puisse en communiquer. Que veulent donc ceux qui me persécutent ? S'ils sont curieux des nou-

velles d'ici, ils sont bien sots s'ils ne voient pas que la certitude des lettres ouvertes retient sur les bagatelles comme sur les choses intéressantes, et qu'ils ne trouveront que la douleur d'une amie privée de la seule chose qui puisse lui faire plaisir. Ils sont bien cruels si c'est uniquement pour jouir de ma peine! Enfin, je n'ai rien à vous mander, mon ami; je ne fais que sentir et ne saurais parler. Il faut cependant que je vous dise que madame *du Châtelet* m'a dit hier qu'elle avait mandé à M. son mari de tâcher de vous ramener. Je crois n'avoir que faire de vous arrêter; je pense assez que vous n'en ferez rien; que feriez-vous ici, pauvre sot! et d'ailleurs vous auriez, sans doute, autant d'envie que moi d'avoir des nouvelles de vos amis, et apparemment que vous ne seriez pas plus heureux que je ne le suis. Restez dans votre tanière, pauvre oison, et jouissez du bien-être que vous savez si bien goûter : aimez-moi avec mes amis, et écrivez-moi si peu que vous pourrez; pourvu que je sache que vous vivez et que vous vous souvenez de moi, je suis contente.

Voilà la bonne dame qui me trouve pleu-

rante et furieuse : elle me conseille de faire adresser mes lettres à M. son mari ; voici l'adresse : *A M. de Champbonin, lieutenant de cavalerie, au Champbonin par Vassy.* Vous y ferez mettre une double enveloppe d'une autre main. Cependant vous ne m'écrirez pas plus librement, au moins, parce que j'ai toujours peur ; mais j'aurai vos lettres plus exactement, et cela me suffit. Servez-vous de mon amie, je vous en conjure, et donnez-moi des nouvelles de votre chère santé. Ce n'est que pour être sûre d'en avoir que je prends cette voie détournée ; car je ne veux pas, tant que je serai ici, que vous disiez un mot à cœur ouvert.

Bonsoir, mon ami ; je me porte mieux ; mais j'ai bien peur que le chagrin que j'ai de n'avoir point de vos nouvelles ne renouvelle mes maux.

Depuis que j'ai fini ma lettre, rêvant creux, j'ai pris mon parti ; je viens d'écrire à madame Babaud, pour lui demander à descendre chez elle et d'y avoir un lit, en attendant que je sois gîtée. Je la prie de me faire réponse promptement ; si elle ne veut pas, j'irai loger chez le suisse des Tuileries ; trouvez-vous que j'aie bien fait ?

LETTRE XXIII.

Cirey, ce jeudi, 29 janvier.

Je reçus hier deux de vos lettres, mon cher *Panpan;* l'une du lundi 19 ouverte, et l'autre du jeudi 22, qui ne l'a pas été; vous voyez qu'elles ont encore l'agrément d'être de vieille date, et partant qu'elles me déplurent. Je n'y voyais que l'inquiétude sur mon compte, et pas un mot des lettres que j'avais écrites, encore moins du départ de *Desmarets*. Une heure après que je les eus lues et que je rognonais, à part moi, madame *du Châtelet* m'envoya dire qu'elle en avait reçu une de M. son mari, qui lui mandait que *Desmarets* serait ici aujourd'hui ou demain; qu'il passerait à Commercy pour prendre mon argent, et qu'il m'apporterait un paquet qu'il lui avait renvoyé, parce qu'il serait ici plutôt que lui. Voilà la réponse à toutes mes lettres et me voilà bien aise. Mais le croirez-vous, mon ami, les vapeurs m'ont rendu l'âme si noire que je ne sens plus le plaisir, je ne fais que le penser. A souper, ma-

dame *du Châtelet* me confirma encore tout cela, et me dit que M. *du Châtelet* vous avait fait prier de l'aller voir, et qu'il était surpris que vous n'y eussiez pas été. J'espère, mon ami, que vous réparerez cela, et que votre oisonnerie n'ira pas jusqu'à manquer à ce devoir. Revenons à vos lettres : je commence par l'article qui me paraît le plus intéressant pour vous. Vous êtes étonné que le professeur ne vous ait pas marqué de ressentiment de la peine que vous lui avez faite; eh! qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? A quoi servirait donc l'amitié, si elle ne prenait le parti de l'ami quand il semble avoir tort? elle est faite pour dire : il ne l'a pas fait; s'il l'a fait, c'est sans intention, et ce ne peut être qu'une faute légère; si les suites en sont fâcheuses, ce n'est plus à l'ami qu'il s'en faut prendre. Je parie que mon ami professseur a pensé tout cela ; du moins l'aurais-je pensé à sa place. Il est vrai que si depuis vous avez fait encore une autre faute, comme il me paraît, par ce qu'il m'a mandé, il lui est permis d'avoir un moment d'humeur et de vous en faire des reproches, mais pourtant sans que l'amitié en soit altérée un instant. N'est-ce pas, mon ami professeur, voilà vôtre histoire? voyez si je vous

connais bien. Parlons de vous à présent : je viens de relire vos deux lettres, et je vois que ce ne sont que des réponses où il n'y a point de réplique; je ne parlerai qu'à un de vous. Vous croyez, mon cher *Panpichon*, que j'ai été fâchée de ce que vous m'avez écrit sur Paris? je vous assure que non; pardonnez-moi les lignes d'humeur que vous avez pu trouver dans mes lettres. Si vous m'aviez vue dans mes vapeurs, vous croiriez que ce sont des échappées qui partent sans m'en apercevoir : j'aurais une peine sensible si vous vous en étiez fait de ces choses-là. Vous savez comme je suis, et quoique vous ne sachiez pas comme je viens d'être, vous devez, par comparaison, me pardonner quelques minutes d'humeur : voilà qui est fini, n'est-ce pas? Ne parlons plus d'humeur, car je n'en ai point aujourd'hui : je n'en ai plus depuis que j'ai pris ma résolution pour Paris. Je sens tous les inconvéniens d'un tel voyage, mais l'incertitude était encore pis. Si je puis loger chez madame Babaud, peut-être ferai-je faire quelque chose à Masson, en soupant tous les jours avec lui. C'est une différence du tout au rien entre écrire et voir les gens d'affaires. *Desmarets* fait bien d'arriver, car ma bonne dame

part demain pour Paris ; et si les vapeurs étaient revenues, je ne sais ce que j'aurais fait de ma pauvre tête. Je ne puis vous rien dire du jour de notre départ. Il semble que l'on ait envie de garder *Desmarets* le reste du Carnaval ; mais je ne sais si ses affaires lui permettront de rester : vous en savez plus que moi ; allez toujours votre train pour l'écriture, tant que je ne vous dirai rien de plus positif.

Bonsoir, aimable ami ; je suis plus sensible que jamais à toutes les délicatesses que je trouve dans votre amitié ; je vous aime aussi plus que jamais, s'il pouvait y avoir du plus dans mon amitié. Embrassez tous mes chers amis, je vous en prie ; je les vois, j'entends tout ce qu'ils disent, et j'en suis pénétrée de reconnaissance. Voilà une lettre pour madame de *Mirepoix ;* faites-la lui donner si elle est encore à Lunéville, sinon mettez-la à la poste pour Vienne, en l'affranchissant ; comme elle m'a dit de lui écrire, j'ai cru le devoir faire sur son mariage.

J'ai oublié de dire au *petit saint* de faire des tendresses pour moi à madame de la *Galaizière*, mais je m'en fie bien à son amitié qui n'a que faire de précepteur.

Voici une réflexion qu'il fait à la suite de la mort du cardinal *Mazarin*, qui me paraît bien intéressante. J'ai d'abord pensé à toi, car je t'aime trop pour ne pas te mettre de moitié dans mes plaisirs.

« On n'entreprendra pas ici d'examiner si » le cardinal *Mazarin* a été grand ministre ou » non : c'est à ses actions de parler et à la pos- » térité de juger. Le vulgaire suppose quelque- » fois une étendue d'esprit prodigieuse, et un » génie presque divin dans ceux qui ont gou- » verné des empires avec quelque succès. Ce » n'est point une pénétration supérieure qui » fait les hommes d'état, c'est leur caractère. » Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon » sens, voient tous à peu près leurs intérêts. » Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne » en sait sur ce point autant que *Séjan*, » *Ximenès*, *Bucckingham*, *Richelieu* ou » *Mazarin*; mais notre conduite et nos en- » treprises dépendent uniquement de la » trempe de notre âme, et nos succès dé- » pendent de la fortune.

» Par exemple, si un génie tel que le pape » *Alexandre VI*, ou *Borgia*, son fils, avait » eu la Rochelle à prendre, il aurait invité

» dans son camp les principaux chefs sous un
» serment sacré et se serait défait d'eux. *Mazarin*
» serait entré dans la ville deux ou trois
» ans plus tard, en gagnant et en divisant les
» bourgeois : don *Louis de Haro* n'eût pas
» hasardé l'entreprise. *Richelieu* fit une digue
» sur la mer, à l'exemple d'*Alexandre*, et entra
» dans la Rochelle en conquérant; mais
» une marée un peu forte, ou un peu plus de
» diligence de la part des Anglais, délivraient
» la Rochelle, et faisaient passer *Richelieu*
» pour un téméraire.

» On peut juger du caractère des hommes
» par leurs entreprises. On peut bien assurer
» que l'âme de *Richelieu* respirait la hauteur
» et la vengeance; que *Mazarin* était sage,
» souple et avide de biens; mais pour connaître
» à quel point un ministre a de l'esprit,
» il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire
» ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les
» hommes d'état ce qui arrive tous les jours
» parmi les courtisans; celui qui a le plus
» d'esprit échoue, et celui qui a dans le caractère
» plus de patience, de force, de souplesse
» et de suite, réussit.

» En lisant les lettres du cardinal *Mazarin*,

» et les Mémoires du cardinal de *Retz*, on
» voit que *Retz* était un génie supérieur ; ce-
» pendant *Mazarin* fut tout puissant, et *Retz*
» fut accablé. Enfin, il est très-vrai que, pour
» faire un puissant ministre, il ne faut souvent
» qu'un esprit médiocre, du bon sens et de la
» fortune ; mais pour être bon ministre, il faut
» avoir pour passion dominante l'amour du
» bien public. Le grand homme d'état est
» celui dont il reste de grands monumens
» utiles à la patrie.

» Le monument qui immortalise le cardi-
» nal *Mazarin* est l'acquisition de l'Alsace. Il
» donna cette province à la France dans le
» temps que la France était déchaînée contre
» lui ; et, par une fatalité singulière, il fit plus
» de bien au royaume, lorsqu'il y était persé-
» cuté, que dans la tranquillité d'une puis-
» sance absolue. »

LETTRE XXIV.

Cirey, ce samedi, 31 janvier.

Il est sept heures, mon cher *Panpan ;* je viens de recevoir deux de vos lettres, mais *Desmarets* n'est point arrivé; que fait-il donc? Ce n'est pas que sa chambre ne soit prête, car j'y ai entendu faire du feu il y a plus de trois heures. On lui donne la chambre de la grosse dame, qui est à côté de la mienne. Je ne vous parle pas de mon impatience de le revoir, vous la connaissez, je crois, mieux que moi. Parlons de vos deux lettres; elles m'ont fait rire : moi rire! oui, et par deux raisons; voici la première : vous savez que je vous ai mandé, dans ma dernière lettre de lundi 26, de m'écrire à l'adresse de M. de *Champbonin ;* vous douteriez-vous que c'est lui qui m'a envoyé toutes vos lettres d'aujourd'hui dans une enveloppe de sa main, même une de Paris? Or, M. de *Champbonin* ne demeure pas à Vassy, et la maîtresse de poste a ordre de faire un gros paquet de toutes les lettres adressées à la mai-

son de madame du *Châtelet ;* cela n'est-il pas drôle ? Enfin, je les ai, et elles n'ont pas été.... du moins l'une ; pour l'autre, je n'en voudrais pas répondre : l'une est du samedi 24, l'autre de lundi dernier 26. Voici la seconde chose qui m'a fait rire : c'est le long préambule de la première pour parvenir à des bêtises ; tout ce que j'y puis répondre, c'est de hausser les épaules ; cependant je suis bien aise d'y voir que le plus honnête homme du monde ne vaut pas mieux que les autres, puisqu'il consent qu'on fasse une fausse clef pour faire ce que la délicatesse de sa conscience lui reproche. Or, si c'est un mal, il ne sera pas moins fait, et cet honnête homme ne le sera pas moins ; de là je conclus que le plus honnête homme du monde ne répugne qu'à la forme, et j'ai plus de plaisir à en rire qu'à avoir une vieille robe, quand même elle serait de drap d'or ; je la donnerais de bon cœur pour cette vérité, que tous les hommes sont les mêmes au fond. Moi, je voulais tout simplement une chose qui n'est point injuste et qui ne fait tort à personne ; vous le voulez bien aussi, parce que, malgré votre opiniâtreté, vous la voyez telle qu'elle est ; mais vous y voulez du détour, cela revient

au même. On pourrait dire du barreau ce que certain quidam de *Corneille* disait de Rome : *Vous n'avez pas perdu tout votre temps.* Enfin, je ris encore, car je vous vois la clef à la main, comme *Arlequin* tenant celle de la prison de *Samson.*

Je suis bien aise de savoir que le coffre.... mais chut ! quelque délicatesse de conscience irait se mêler encore de nos affaires, il faut être discret et prudent avec les gens délicats. Ne vous avisez pas, mon petit ami, de prendre toutes ces plaisanteries-là en mauvaise part, vous les méritez et au-delà ; et pourtant je vous jure que je ne suis pas fâchée, et que je vous aime de tout mon cœur.

Où diable votre esprit prend-il toutes ces gentillesses sur l'affaire de Rouron ? mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'on n'y peut dire rien. Je suis toute surprise, mon *Panpan*, de vous trouver de l'esprit ; il y a si long-temps que vous travaillez à me prouver le contraire...

Mais *Desmarets* n'arrive point !

Il faut que je vous parle de ma santé, je m'aperçois que je ne vous en parle que quand je suis malade. Je me porte assez bien ; depuis deux jours je ne me suis pas senti du tout de

vapeurs. J'attribue cela à deux promenades que j'ai faites avec madame *du Châtelet*, tête à-tête. Vous savez que *Bagarre* m'ordonne du mouvement : d'ailleurs, quoique nous n'ayons parlé, du moins elle, que de science, elle en parle si bien que c'est un grand plaisir de l'entendre. Nous avons été sur le chemin par où doit venir *Desmarets ;* s'il avait eu l'esprit d'arriver dans ce moment, sa vanité aurait été flattée un instant de nous voir aller au-devant de lui.

Pourquoi n'allez-vous donc pas au bal ? c'est, sans doute, encore par quelque délicatesse de conscience, puisque vous ne me le dites pas, quoique je vous l'aie demandé. Je vois que je n'ai pas grand'chose à répondre à vos deux lettres. Je vais vous conter des nouvelles de Paris : ma sœur me mande que le roi a donné deux bals à Versailles ; tout Paris y a couru comme à un phénomène. Les belles dames se sont placées sur des gradins dans une salle d'Hercule, où on les a laissées se mettre, et d'où on a voulu ensuite les faire sortir. Elles ont, toutes de concert, résisté aux prières malhonnêtes des gentilshommes de la chambre. On l'a dit au roi, qui les a fait sortir lui-même avec des paroles fort dures, ce qui

n'est pas poli. Il faut que ce soient des dames de l'espèce de ma sœur, car elle s'applaudit de n'y avoir pas été. Avez-vous su que le roi a été à l'opéra ? Il a voulu louer le parterre, l'amphithéâtre et un rang de loges ; mais il s'est trouvé que cela était trop cher : il n'a gardé que trois loges pour les dames de sa suite, et deux bancs dans l'amphithéâtre pour les messieurs. Le cardinal se pâme de joie et lui pardonne de se divertir.

Mais *Desmarets* n'arrive point !

La lettre que vous m'avez envoyée de Munich n'a ni père ni mère ; il veut faire de l'esprit ; il se perd dans les nues et tombe comme *Icare;* enfin vous l'entendez.

Mais *Desmarets* n'arrive point !

Allez, allez ! n'ayez pas peur que je perde une de vos amitiés, je les lui ferai bien rendre en bons embrassemens comptant. Je vous aimerai tous en lui. Je voudrais bien aussi voir le *petit saint*.

Mais *Desmarets* ne vient point !

Bonsoir, mon cher ami ; si je suis bien aimée, soyez sûr que je ne vous aime pas moins ; je sens, moi, combien mon amitié est chétive pour vous, et combien la vôtre m'est utile,

puisqu'elle est ma ressource en toutes occasions. A propos, je suis bien aise que vous ayez vu M. du *Châtelet ;* j'avais peur que vous ne fissiez le sot.

Mais, *Desmarets* n'arrive point !

Je vous prie de savoir de M. Fachet, s'il voudrait bien se charger des affaires de madame de *Corèze ;* il n'est question que de garder ses papiers, et de tirer sa pension et ses rentes sur l'état. Faites-lui bien des amitiés pour moi. Encore un à propos, *Panpan !* ne m'écrivez point, à votre aise ; je n'y serai qu'à Paris, si j'y vais. A propos encore, ou hors de propos, j'écris à Comiel ; je rassemble ce que ma bêtise me permet de savoir, mais j'ignore quand il aura ma lettre ; car je suis encore si bête depuis mes vapeurs, que je ne puis finir ma lettre.

Hélas ! je ne l'entends point !

LETTRE XXV.

Cirey, ce lundi, 2 février.

Desmarets arriva hier à onze heures du matin. J'étais en peine de lui ; je le vis entrer dans ma chambre, jugez !... je ne lui ai presque point encore parlé : on fut tout le jour dans la chambre de madame *du Châtelet*, qui était au lit sans cependant être malade. Aujourd'hui elle a chanté avec le clavecin et l'accòmpagnement. Nous jouons Boursouffle tout-à-l'heure, où *Desmarets* lit un rôle. Il est résolu, de gré ou de force, que nous ne partirons que le jour des Cendres ; d'ici là voici ce que nous ferons : nous jouerons *Zaïre*, *l'Enfant prodigue*, *l'Esprit de contradiction* (1), et une autre pièce que vous ne connaissez pas, ni ne connaîtrez, qui est en trois actes, dont personne ne sait un mot, et cependant cela ira. Voyez si nous avons de la besogne et si on a le temps d'écrire à un magot !

(1) Comédie en un acte de *Dufresny*.

aussi *Desmarets* jure-t-il ses grands dieux qu'il ne vous écrira qu'en chemin ; mettez-vous-en l'âme en repos : il dit que vous ferez les grands bras, que le *petit saint* tapera du pied, que le Bœuf fera entendre sa belle voix, et il s'en moque; mais à quoi est-ce que je m'amuse ? Je viens de recevoir une lettre de madame Babaud, elle me donne une chambre avec un cœur et des grâces qui m'enchantent ; enfin, on dirait que c'est moi qui l'oblige : elle viendra au-devant de moi du plus loin qu'elle pourra. Elle me mande aussi que Masson se réjouit de me voir ; ainsi tu vois, mon ami, que je ne balance point à partir ; mais le croiriez-vous ? je pense le plaisir, je le sens presque et je ne suis pas gaie ; je crois que je ne le serai jamais ; mais à la bonne heure, pourvu que je n'aie plus de grandes secousses, je renonce volontiers au plaisir. Je ne sais si j'aurai le temps de t'en dire davantage ; en tout cas, bonsoir, mon cher *Panpan ;* bonsoir, mes chers amis ; vous êtes tous bien aimables, un peu bêtes, par exemple, mais c'est égal ; je vous donnerai de l'esprit. Voilà ma réponse à la lettre que *Desmarets* m'a apportée. Las ! laissez-moi faire, je vous ferai bien voir que

votre cheval n'est qu'une bête, quand une fois j'aurai pris l'air de Paris. Il me semble que je vous aime mieux tous aujourd'hui que jamais.

Desmarets ne m'a pas dit un mot de vos amitiés; et, qui pis est, je n'ai pas encore eu le temps de lui rien dire; vous croyez que cela n'est pas vrai; eh bien! cela est à la lettre.

A propos, *Panpichon*, sais-tu que je n'ai plus de vapeurs : il est bien temps que j'en sois débarrassée, elles m'ont assez causé d'ennui.

LETTRE XV.

Cirey, 5 février.

J'AVAIS oublié lundi de vous mander, mon cher ami, que je n'avais point reçu de vos nouvelles. Hier, je reçus deux lettres; l'une du jeudi 29, l'autre du lundi 2 février. Il y a bien long-temps que je n'en ai reçu une si fraîche; mais celle du samedi, entre ces deux, est restée en chemin : j'en suis fâchée, car vous m'y disiez, sans doute, le sujet de votre tristesse dont vous me parlez dans celle du lundi. J'y prends bien part sans savoir ce que c'est; mais vous avez du chagrin, c'est assez pour que je le partage. Vous me parlez aussi d'une montre qui n'est pas retrouvée, et je ne sais si elle était perdue. Je ne suis pas si affligée de votre voyage de Rembervillers, que je l'aurais été dans un autre temps. Je vous ai mandé que je partais le jour des Cendres; je serai le jeudi à Paris : vous savez l'adresse de madame Babaud, je ne vous en dis pas davantage. Il me semble que c'est un rêve que ce voyage de Paris; je

n'en suis pas gaie, et pourtant j'en suis bien aise : j'ai trop d'expérience sur la fausseté de mon instinct pour m'y fier jamais. Nous projetons, le *docteur* et moi, la comédie, l'opéra et des huîtres à crever. Voilà tous nos projets que je regarde comme des rêveries, et cependant j'y touche. Il a voulu lire hier les deux lettres *du Panpichon des Indes;* il les a lues en s'en moquant. Vous n'avez que faire de tant dire qu'il est aimable; c'est un gueux qui ne le sait que trop, et moi aussi je ne le sais que comme il faut; cependant, je ne néglige rien pour bien maintenir la paix que je crois pour le coup durable. Il m'avait déjà vanté sa pâle conquête.... Vous avez raison de dire, mon ami, que vous êtes entre nous deux; vous ne nous quittez point; nous vous fourrons partout; et si je n'étais sûre que personne ne vous aime comme moi, je croirais qu'il vous aime davantage.

Qu'est-ce que le pot-pourri que nous fait *Adhémard?* M. *du Châtelet* mande que vous arrivez avec le *petit saint;* que c'est sûr; qui le lui a dit? Mon Dieu! que cela serait plaisant! mais comme je n'y vois nulle apparence, je ne m'en réjouis pas.

Le *docteur* veut absolument que je vous mande que nous avons dîné aux bougies aujourd'hui et que nous soupons à minuit, c'est-à-dire tout à l'heure. Notre temps se divise entre de la musique et des répétitions tous les jours. Le temps si long pour de certaines gens est ici fort court, car il passe aussi vite que l'éclair : nous n'avons pas même le temps d'apprendre nos rôles. Enfin, il faut que je vous aime bien, puisque je trouve un moment pour vous écrire; je n'en trouve presque point pour lui parler. Adieu, mon ami ; bonsoir le *Panpichon* chéri des *Indes*.

Dubois part mardi par le coche de Bar-sur-Aube; elle arrivera à Paris le même jour que moi : je m'en passerai un jour ici. Eh! bonsoir donc, mes chers bons amis ; je vous embrasse bien tous un million de fois, vous sur-tout, *Panpan ;* mandez-moi bien vite quel chagrin vous avez : cela me tracasse. Pauvre ami ! il me tarde de partager vos peines et de vous consoler si je puis.

LETTRE XXVII.

Cirey, ce samedi, une heure après minuit.

Quelque tard et quelque fatiguée que je sois, mon ami, puisque vous êtes à Lunéville, je ne puis laisser passer un ordinaire sans vous donner une marque de mon amitié : ç'en est une que de vous écrire, car je suis fatiguée horriblement, et il s'en faut beaucoup que je me porte bien. J'ai reçu deux de vos lettres aujourd'hui, celles du samedi et du jeudi derniers; elles deviennent fraîches à présent, mais je sais bien pourquoi. Je suis bien fâchée de l'accident de votre montre; mais pourquoi ne pas faire vider les lieux ? cela en vaut la peine, à ce que je crois. Je ne puis pourtant m'accoutumer à vous entendre traiter cela de provision de chagrin. Eh ! mon pauvre ami ! Dieu vous fasse la grâce de n'en avoir jamais d'autres que les grognoneries de l'avarice de votre père.

Je suis bien aise que votre voyage soit rompu; j'aime à savoir où vous prendre. M. *du Châtelet* est arrivé ce soir et a beau-

coup parlé de vous. Il m'a fait si peur des chemins, que je compte mercredi aller coucher au beau milieu d'un bourbier. Nous avons joué aujourd'hui l'*Esprit de contradiction*, avec applaudissemens; nous jouerons encore cette pièce avec l'*Enfant prodigue*.

De monde et de cahos j'ai la tête troublée.

Au vrai je n'ai pas le temps de respirer. Bonsoir; sachez seulement, mes chers amis, que je vous aime de tout mon cœur, puisque je vous écris. Le *docteur* m'a lu vos lettres pendant ma toilette de comédie, sans quoi je n'en aurais pas eu le temps. Je vous embrasse tous.

Encore un petit mot : ah! *Panpan!* je suis folle; mais la comédie, *Desmarets*, et les bons mots de ton idole me tournent la tête.

LETTRE XXVIII.

Cirey, ce lundi gras.

Je saisis un moment où madame *du Châtelet* est montée à cheval avec *Desmarets* pour vous écrire ; car, en vérité, on ne respire point ici. Vous êtes las de me l'entendre dire ; eh bien ! c'est que je n'ai le temps que de le dire. Nous jouons aujourd'hui l'*Enfant prodigue* et une autre pièce en trois actes, dont il faut faire des répétitions. Nous avons répété *Zaïre* jusqu'à trois heures du matin ; nous la jouons demain avec la *Sérénade* (1). Il faut se friser, se chausser, s'ajuster, entendre chanter un opéra ; oh ! quelle galère ! On nous donne à lire des petits manuscrits charmans qu'on est obligé de lire en volant. *Desmarets* est encore plus ébaubi que moi, car mon flegme ne me quitte pas, et je ne suis pas gaie ; mais pour

(1) *Regnard* débuta sur la scène par cette pièce, qui est en un acte. C'est un badinage ingénieux où un valet escamote adroitement le trésor d'un vieillard.

lui, il est transporté, il est ivre. Nous avons compté hier au soir que, dans les vingt-quatre heures, nous avons répété et joué trente-trois actes, tant tragédies, opéras, que comédies. N'êtes-vous pas étonnés aussi vous autres ? Et ce drôle-là, qui ne veut rien apprendre, qui ne sait pas un mot de ses rôles, au moment de monter au théâtre, est le seul qui les joue sans fautes; aussi il n'y a d'admiration que pour lui. Il est vrai de dire qu'il est étonnant. Il a joué hier divinement *Thibaudois* (1) et un autre rôle encore plus plaisant et fort long. Le fripon a manqué sa vocation. Enfin, après souper, nous eûmes un sauteur qui passe par ici et qui est assez adroit. Je vous dis que c'est une chose incroyable, que l'on puisse faire tant de choses en un jour.

Tenez, voilà la copie d'une lettre que M. *de Voltaire* vous prie de montrer, à Lunéville, à ceux qui ont vu la Satire de l'abbé *Desfontaines* contre lui. Le *petit saint* peut la montrer à M. de Bélac; c'est un démenti bien positif d'une partie des accusations dirigées contre ton *idole*. Il vous enverra un mémoire

(1) Personnage de *l'Esprit de contradiction*.

qui répond à tout le reste quand il sera achevé. En attendant, montrez, si vous le voulez, cette lettre ; vous pouvez même en laisser prendre des copies, pourvu que ce soit à des gens à qui il ne tombe pas dans la tête de la faire imprimer. Cette dame veut bien que sa lettre coure, mais elle ne veut point de l'impression. Gardez celle-ci, c'est-à-dire la mienne, afin que, s'il arrivait quelque chose, je puisse faire voir que j'ai fait exactement la commission qu'on m'a donnée. Après la poste arrivée j'acheverai ma lettre; il faut songer à mes rôles.

Panpan, mon cher *Panpan!* nous sortons de l'exécution du troisième acte joué aujourd'hui ; il est minuit et nous allons souper. Je suis rendue ; la tête tourne à *Desmarets* : c'est le diable, oui, le diable, que la vie que nous menons. Après souper, madame *du Châtelet* chantera un opéra entier ; et vous croyez, bourreau, qu'on a le temps de vous compter des balivernes ? Allez, allez ! vous êtes fou. J'ai reçu ce soir votre lettre de samedi ; le *Desmarets* l'a lue à ma toilette, en riant autant qu'il a fait rire à la comédie. Il vous mande qu'au travers de la vivacité des plaisirs dont il

est ivre, il jouit de vos fureurs contre lui; mais que c'est tout ce qu'il peut faire pour votre service. Il dit qu'il vous remercie, parce que c'est la rocambole de ses plaisirs. Mais me reconnais-tu, moi, qui aime ceux de cette espèce à la folie? et, chose étrange, c'est que la fatigue ne me fait ni bien ni mal. Oh! j'ai une drôle d'âme à présent! Toutefois j'ai bien peur que la catastrophe de ceci ne soit de coucher mercredi ou jeudi au beau milieu d'un bourbier, car on dit que les chemins sont affreux. J'espère que c'est la dernière lettre que vous m'écrirez à Cirey. Je vous écrirai en chemin, soyez-en sûr, à l'adresse dont je me servais autrefois.

Bonsoir, mon ami; je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; si vous en doutiez, ma lettre, je pense, vous le prouverait assez. En conscience tous mes momens sont comptés; mon esprit est à l'envers, mais mon cœur est inaltérable. Bonsoir donc, tous mes chers amis; je ne réponds pas à votre lettre; je n'en ai pas le temps: vite, je cours aux plaisirs qui m'appellent, mais j'aurais des ailes s'il fallait voler dans vos bras.

LETTRE XXIX.

Cirey.

Jusqu'ici, mon cher ami, je n'ai osé laisser sortir de ma tête l'aventure affreuse, l'aventure effroyable qui m'est arrivée. J'étais si mal que je craignais de mourir et de laisser par écrit une chose que je voudrais me cacher à moi-même; et cependant je sens que je ne l'oublierai de ma vie. Je me porte mieux maintenant, *Desmarets* doit venir, je lui donnerai ma lettre pour la mettre à la poste, à Paris, ou je la confierai à l'intendant qui éprouve comme moi la mauvaise foi des gens d'ici, et qui a des voies détournées pour faire venir ses lettres (1). Ah! la malheureuse, que de mal elle m'a fait!...

Le 29 décembre, la poste étant arrivée, on

(1) On voit que cette lettre ne fut commencée que lorsque Mme *de Grafigny* eut la certitude de pouvoir la remettre en des mains sûres. Elle la composa donc pendant plusieurs jours, mais sans cesser pour cela d'écrire à son ami les choses intéressantes qui se passaient à Cirey; surtout depuis l'arrivée de *Desmarets*, comme on a dû le voir. Elle n'arriva à son adresse qu'après le départ de l'auteur.

me dit qu'il n'y a point de lettres pour moi. Le souper se passa comme à l'ordinaire, sans beaucoup parler, et sans que je visse rien qui pût me présager l'orage que l'on me préparait. Je me retirai donc tranquillement dans ma chambre pour cacheter une lettre que je vous avais écrite; c'était celle des *fétus*. Une demi-heure après que je fus arrivée, j'y vois entrer.... vous devinez bien qui.... Je suis extrêmement surprise, car il n'y venait jamais; mais je le fus bien davantage quand il m'eut dit : « Qu'il était » perdu; que sa vie était entre mes mains. » Eh ! mon Dieu ! comment cela, lui dis-je ? « Comment ? C'est, dit-il, qu'il y a cent co- » pies qui courent d'un chant de la *Jeanne*. » Je pars à l'instant; je me sauve en Hol- » lande, au bout du monde.... je ne sais où.... » M. *du Châtelet* va partir pour Lunéville. Il » faut que vous écriviez de suite à *Panpan*, » pour qu'il aide à retirer toutes ces copies; » est-il assez honnête homme pour le faire ? » J'assurai de la meilleure foi du monde que vous rendriez tous les services que vous pourriez. « Eh bien ! écrivez vite d'abondance de » cœur, me dit-il. » Ah ! je vais le faire; je suis charmée de saisir cette occasion pour vous

montrer tout mon zèle : cependant je dis que cela m'affligeait beaucoup qu'une pareille chose arrivât pendant que j'étais ici. Il se lève furieux et me dit : « Point de tortillage, Madame, » c'est vous qui l'avez envoyé. » A ces paroles je tombe des nues.... Je l'assure que je n'en ai jamais lu ni écrit un vers; il me dit : » Que si. Il me soutient que c'est vous qui le » débitez, et que vous dites que c'est moi qui » vous l'ai envoyé. » La tête alors me saute, et je vois écrit dans mon étoile que quelqu'une des cent mille personnes à qui il a montré ce poëme en aura retenu un chant, et qu'il courra pendant que je suis ici sans que je puisse m'en justifier. Hélas! j'étais au désespoir d'une circonstance aussi fâcheuse; je soutenais, avec l'accent de la vérité, mais toujours avec une vivacité étourdissante, que ce n'était pas moi. « Il me » soutenait à son tour que vous l'aviez lu à *Desmarets*, chez une dame; que vous en donniez » des copies à tout le monde, et que madame *du* « *Châtelet* en avait la preuve dans sa poche. » Que dire? O mon ami, j'étais consternée!... Vous jugez bien que je n'entendais rien à tout cela, et que je ne devais rien y entendre, mais je n'en étais pas moins effrayée. Enfin, il me dit :

« Allons, allons, écrivez qu'on vous renvoie » l'original et les copies. » Je me mis à écrire; et, comme je ne pouvais pas vous demander ce que je ne vous avais point envoyé, je vous priais de vous informer de cela, et de me mander ce que vous en auriez appris. Il lut ma lettre, et en me la rejetant : « Eh fi! » Madame, il faut de la bonne foi, quand il » y va de la vie d'un pauvre malheureux » comme moi. Sur cela ses cris redoublent; il » dit qu'il est perdu; que je ne veux pas répa- » rer le mal que je lui ai fait. » Plus je parlais, moins je le persuadais; je pris le parti de me taire. Cette scène affreuse dura pour le moins une heure, mais ce n'était encore rien; il était réservé à la *dame* d'y mettre le comble. Elle arriva comme une furie, jetant les hauts cris et me disant à peu près les mêmes choses, et moi gardant le même silence. Alors elle tira une lettre de sa poche, et me la fourrant presque dans le nez : — *Voilà, dit-elle, voilà la preuve de votre infamie; vous êtes la plus indigne des créatures; vous êtes un monstre que j'ai retiré chez moi, non pas par amitié, car je n'en eus jamais; mais parce que vous ne saviez où aller; et vous avez*

l'infamie de me trahir! de m'assassiner! de voler dans mon bureau un ouvrage pour en tirer copie!.. Ah! mon pauvre ami, où étais-tu?... La foudre qui tombe aux pieds du solitaire tranquille le bouleverse moins que moi..... Voilà ce qui m'est resté du torrent d'injures qu'elle m'a dites; car j'étais si éperdue, qu'alors je cessais de voir et d'entendre. Mais elle en dit bien davantage, et sans *Voltaire* elle m'eût souffletée.... A tout cela je répondis seulement : — Ah! taisez-vous, Madame; je suis trop malheureuse pour que vous me traitiez aussi indignement! *Voltaire*, à ces mots, la prit de suite à travers le corps et l'arracha d'auprès de moi, car elle me disait tout cela dans le nez et avec des gestes dont j'attendais les coups à chaque instant. Quand elle fut arrachée d'auprès de moi, elle allait et venait dans la chambre, en criant et en faisant toujours des exclamations sur mon infamie. Notez que tout cela fut dit de façon que *Dubois*, qui était à deux chambres de là, entendit tout. Pour moi je fus long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot; je n'étais ni morte ni vivante. Enfin, je demandai cette lettre, on me cria que je ne l'aurais pas. — Au moins

montrez-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de si fort contre moi, et je vis cette malheureuse phrase : *Le chant de Jeanne est charmant.* Aussitôt cela me rappela le vrai à quoi je n'avais pas pensé d'abord ; je dis alors ce que c'était et ce que je vous avais écrit de l'impression que m'avait faite la lecture du chant de *Jeanne* que j'avais entendu. Je le dis à sa louange, dès le premier moment, Voltaire me crut et me demanda aussitôt pardon.

On m'expliqua alors la chose comme elle s'était passée. On me dit que vous aviez lu ma lettre à *Desmarets* devant un homme qui l'avait écrit à M. *du Châtelet ;* et que voyant cela, on avait ouvert votre lettre qui l'avait confirmé. Cette scène dura jusqu'à cinq heures du matin.

La *Mégère* ne voulait pas en revenir. Le pauvre *Voltaire* lui parla long-temps en anglais sans rien gagner ; puis il la tirailla pour l'obliger à me dire qu'elle le croyait, et qu'elle était fâchée de ce qu'elle m'avait dit. On me fit écrire pour que vous me renvoyiez ma lettre, afin de me justifier entièrement. J'écrivis avec une peine extrême ; je leur donnai ma lettre et ils s'en allèrent : mais les convulsions et les

tremblemens ne m'ont quittée que long-temps après qu'ils ont été sortis.

La grosse dame était entrée au bruit, mais elle s'était sauvée; je ne la revis qu'une heure après qu'ils furent sortis. Elle me trouva vomissant et dans un état affreux, car les réflexions redoublaient ma douleur. Elle redescendit à l'instant; et, un moment après, elle me rapporta ma lettre, en me disant qu'on s'en fiait à ce que j'avais dit, et qu'il était inutile d'écrire. Dieu! dans quel état je me trouvais!... Je passai mon temps jusqu'à midi à me désespérer, et vous n'en serez pas surpris, si vous envisagez la situation où j'étais : sans *chez moi*, sans argent et insultée dans une maison d'où je ne pouvais m'éloigner. Madame de *** était à Commercy; n'ayant pas un son pour me faire conduire dans le premier village, où j'aurais été mieux couchée sur la paille que dans une chambre que je ne pouvais plus voir qu'avec horreur!... Que devenir? ô mon *Panpan!*... La bonne dame était celle qui me marquait quelque humanité; mais, comme elle croyait encore que j'avais écrit ce maudit *chant*, et qu'elle est toute à la maison, elle ne me consolait que très-froidement. Enfin, le bon *Vol-*

taire vint à midi; il parut fâché jusqu'aux larmes de l'état où il me vit; il me fit de vives excuses; il me demanda beaucoup de pardons, et j'eus l'occasion de voir toute la sensibilité de son âme : il me fit donner ma parole que je ne redemanderais pas la fatale lettre, et je la donnai.

A cinq heures du soir, M. *du Châtelet* vint avec un air contrit, et me dit en douceur qu'il me conseillait de faire venir ma lettre, non pas qu'ils ne me crussent, mais que c'était pour les confondre. Je lui objectai que j'avais donné ma parole de n'en rien faire, et que je craignais, comme je ne doutais pas qu'on n'ouvrît mes lettres, qu'on ne m'en fît un crime; d'ailleurs j'étais si troublée et si hébétée, que je disais vraiment tout cela de bonne foi. Néanmoins, il insista tant et me persuada si bien qu'il ferait passer ma lettre, qu'enfin je lui promis d'écrire. Une heure de réflexion me fit voir la grossièreté de cette finesse; mais il me fallut une heure, car je n'avais plus la faculté de penser. Je passai trois jours et trois nuits à fondre en larmes.

Ah! j'oubliais que le même soir, sur les huit heures, la *Mégère* vint avec toute sa suite; et,

après une courte révérence et d'un ton fort sec, me dit : — Madame, je suis fâchée de ce qui s'est passé cette nuit. Et puis elle parla d'autre chose, avec la grosse dame et son mari, aussi tranquillement que quelqu'un qui sort de son lit.

Faisons maintenant quelques réflexions sur cette aventure, car il y a de quoi s'étendre. D'abord, pour que je sois persécutée partout, il faut, mon ami, que vous ayez l'indiscrétion de parler d'ici, malgré les défenses les plus expresses que je vous ai faites ; il faut que ce soit devant le seul homme qui ait correspondance ici, car je soupçonne que ce ne peut être que Jeaunoy, l'avocat, qui s'est trouvé chez madame de G.... Il faut que le jour de Noël vous dormiez tout le jour, car naturellement c'était ce jour-là que vous deviez me faire réponse, mais vous la remettez au jour suivant, afin qu'elle arrive plus sûrement avec celle de ce vilain homme ; il faut que, dans cette lettre, vous ne parliez pas français, puisque vous auriez dû dire le *plan de Jeanne* est *charmant* et non *le chant ;* il faut que, dans cette malheureuse lettre, vous me parliez presque généralement de tout ce que je vous ai déjà écrit dans mes

précédentes, et même que vous m'y disiez des choses qui me fâchent encore plus que tout cela: enfin, si vous avez voulu faire une récapitulation de tous nos petits secrets, je vous en fais mon compliment; vous avez réussi. Je vous prie actuellement de considérer l'arrangement de tout cela, et de me dire si j'ai tort de sentir que mon étoile est une chose surprenante! et cela dans le temps où je comptais être le plus en repos; je ne dis pas avoir du plaisir, car, hors les cinq ou six jours où le *frère* a été ici, c'est l'endroit du monde le moins divertissant; mais comme j'aime à être seule, et que jusque-là on m'avait donné des choses agréables à lire, je menais une vie tranquille que j'aime de préférence.

Hélas! elle n'a pas duré trois semaines; depuis ce temps, j'ai été en enfer; toujours malade, et ne sortant de ma chambre qu'à neuf heures du soir; encore quand je pouvais sortir; n'ayant pas la force de lire, et n'ayant que des livres qui ne me plaisent point. Ils font venir toutes les nouveautés, mais c'est pour eux seuls; ils n'en prêtent à personne: on ne m'a plus rien montré. Les soupers se passaient sur les épines sans ouvrir la bouche; la *Mégère*

me jetant de temps en temps des regards de de fureur : la grosse dame et moi nous remontions dans nos chambres en sortant de table. Elle m'a tenu compagnie autant qu'elle a pu ; elle a de l'esprit, mais elle est un peu sèche et trop fine pour moi : d'ailleurs, elle est leur amie ; ainsi c'était un espion plutôt qu'une compagnie. Cependant, je n'oublierai jamais les soins qu'elle m'a rendus, parce que je sens qu'elle n'y était point obligée. Je n'avais avec elle que la satisfaction de crier contre mes lettres ouvertes, et d'en dire naturellement tout ce que j'en pensais, afin que ça leur fût redit. Cela n'a rien fait : jusqu'au jour qu'on reçut la lettre que vous m'avez envoyée, le même ton a continué. *Elle* n'avait pas ouvert celle où vous me mandiez à part que vous me l'envoyiez. La grosse dame vint faire l'entendue, en disant qu'elle avait fondu la cloche avec la *Mégère*, et qu'elle n'était si sèche que parce qu'elle était embarrassée de ce qui s'était passé ; qu'elle l'avait rassurée sur ma façon de penser ; et que si je voulais avoir une petite explication, tout irait bien. Je descendis alors ; et pour le coup, elle me fit des excuses plus étendues, mais toujours fort sèches ; et me dit

que son froid venait de l'embarras qu'elle avait d'une scène aussi vive; mais que si je voulais y contribuer, les choses reprendraient leur train ordinaire; je répondis non ce que je pensais, mais ce que la situation des choses exigeait, et j'eus une sorte de plaisir à sentir que je n'étais pas sa dupe pour ce moment; puisqu'elle voulait se parer d'un retour gratuit, tandis que je savais positivement, par la lettre que je venais de recevoir, que c'était celle qu'elle avait reçue qui l'avait déterminée; mais aussi j'étais plus tranquille, parce que je jugeais à cette mine que l'on n'était pas mécontent de ma lettre. On ne me l'a rendue que huit jours après: on a voulu me persuader avant que l'on était revenu de bonne foi et sans preuve.

Puisque j'en suis à cette lettre, il faut que je vous dise la peine qu'elle m'a faite et le tort que vous avez eu. Je vous avais mandé la première fois que je vous l'ai demandée d'effacer les choses qui pouvaient être des secrets entre nous; je ne pouvais, ce me semble, m'expliquer plus clairement, puisque l'on m'aurait fait un nouveau crime de manquer à la parole que j'avais donnée de ne vous ins-

traire de rien. Vous aviez bien eu la finesse de dire que vous ne l'aviez point reçue, et que vous aviez même brûlé une partie de mes lettres, pour voir si je voudrais éluder de la faire venir. Pourquoi n'avez-vous donc pas effacé les extraits de *Molière?* je les avais niés; vous ne le saviez pas, me direz-vous; mais vous deviez bien voir qu'il n'était question que du *chant de Jeanne*: cependant, tout cela n'est encore rien, quoiqu'il soit bien fâcheux d'être confondue.

Ce que je ne puis vous pardonner, c'est de n'avoir point effacé au bas de la page quatre ou cinq lignes dans lesquelles je vous faisais entendre qu'il n'y avait pas d'apparence que je pusse espérer quelque arrangement à cause de leur prochain voyage, et où je mettais, en propres termes, que je bavardais avec la grosse dame pour voir ce que cela pourrait devenir. Avouez que de toutes les mortifications que j'ai essuyées celle-ci est la plus sensible : c'est ce qui a occasionné l'humeur que j'ai eue contre vous. Que vous ayez parlé de *Jeanne*, je ne saurais vous en faire un crime, quelque peine qui m'en arrive; ce pouvait être tout au plus une indiscrétion à l'égard du secret

général que je vous avais si expressément recommandé de garder; mais livrer les desseins de votre amie aux gens mêmes qu'ils concernent et qui sont devenus ses ennemis, voilà, mon ami, ce que je ne puis comprendre!... Et quels desseins! grand Dieu! les plus mortifians, les plus humilians, et tout cela de sang-froid; hélas! je vous l'avoue dans ma douleur, quelque tournure que j'y puisse donner, je vous trouve inexcusable. Ne croyez pas pourtant que j'en garde rancune, c'est peut-être la seule occasion de ma vie où mon amitié a le droit des rois, de pardonner sans raison; et je suis trop heureuse de l'employer. Ainsi, mon cher ami, soyez sûr que les choses sont comme non avenues; que je vous aime comme devant, et que je ne vous en reparlerai de ma vie; que votre tranquillité naisse de là, n'en parlons plus : en voilà pour jamais.

Cet article me détermina à ne point remontrer cette lettre, et je tirai de la douleur que cela me causa une fort bonne résolution. J'appelai la grosse dame. Je lui demandai si elle voulait la voir; elle dit fort que non; je la jetai au feu devant elle, en lui disant : Comme je ne puis douter à la mine que l'on

me fait depuis huit jours, et d'après la date de la lettre, qu'on ne l'ait déjà lue, il est inutile d'en parler. D'ailleurs, comme on m'a défendu de la faire venir, on me ferait peut-être encore un crime de l'avoir fait, quoiqu'on ait été bien aise de l'avoir lue. La force de mon raisonnement et la vivacité avec laquelle je parlais l'étourdirent si fort, qu'elle n'eut pas le courage de me démentir, elle qui m'avait expressément recommandé de la faire venir aussi mystérieusement que M. *du Châtelet*, ne dit mot, et cela me fit plaisir; j'en tirai une induction encore plus sûre qu'on l'avait lue et qu'elle le savait, et je fus charmée de lui faire voir, et aux autres par elle, que je n'étais pas pas leur dupe.

Soit que l'on craignît un nouvel éclaircissement, ou que l'on fût désabusé de la sottise que ma timidité avait répandue sur mon visage et dans mes discours le jour de la scène et les suivans, ou soit que l'on eût conçu de l'inquiétude des discours que je tenais tous les jours à la grosse dame, entr'autres que l'on m'avait donné de bonnes armes, et que j'étais étonnée qu'on ne me ménageât pas davantage, puisque, si je contais l'aventure,

je les accablerais de ridicule ; soit l'une de ces raisons ou d'autres, depuis ce jour-là, les attentions ont été bien plus fortes qu'elles ne l'étaient au commencement. Cette *femme* superbe, qui ne parle jamais, ne sait quels discours tenir pour m'amuser. On voulait me faire retourner au café, mais j'ai continué à dîner. Vous jugez bien que leur compagnie ne m'est guère agréable, puisque je n'y puis être à mon aise. D'ailleurs, les cachoteries ont continué jusqu'à aujourd'hui 30, où l'on a commencé à parler plus librement.

A propos de cela, je vais vous conter une scène après que je vous aurai dit autre chose qui m'y mènera. Je crois, autant que je puis asseoir quelque jugement sur des esprits aussi entortillés que celui d'*Atis* (c'est le nom que je mets à la place de *Nicomède*, parce qu'il est plus court) ; je crois, dis-je, qu'*Atis* n'a point su et qu'il a entièrement ignoré la continuation des infidélités de mes lettres ; il m'a paru revenir de bonne foi sur ma seule parole, et à l'instant même ; il a pleuré plus d'une fois, me voyant si malade, en répétant sans cesse qu'il était bien malheureux d'être la cause de l'état où j'étais ; il n'est pas entré une fois dans ma chambre sans me faire les

excuses les plus humbles et les plus pathétiques. Il a redoublé ses soins pour que rien ne me manquât : il allait souvent jusqu'à dire : » Que *Dorothée* était une femme terrible, qui » n'avait point de flexibilité dans le cœur, quoi- » qu'elle l'eût bon. » Par parenthèse, elle n'est venue me voir que le premier jour dont je vous ai parlé ; et moi sortant de table, allant jusqu'à son antichambre, où je m'évanouissais sans pouvoir aller plus loin, elle n'y est pas même venue une seule fois m'y trouver, de deux ou trois fois que cela m'est arrivé : quelle femme et quel cœur ! Revenons. Enfin, j'ai tout lieu d'être contente des démonstrations d'*Atis ;* j'en suis satisfaite.

Le reconnaîtriez-vous à la tournure qu'il a donnée à cette lettre décachetée que l'on me fourrait dans le nez. Il a apparemment plus de vergogne que *l'autre*, car il n'a jamais voulu convenir qu'on l'ait ouverte de guet-à-pens, et voici comme il tourne finement cet accident. Il dit : » Que la lettre qu'on écrivait au maître étant » lue, *Dorothée* en fut si effrayée, que, de co- » lère, elle jeta le paquet des autres lettres dans » le feu ; que la mienne tomba sur l'âtre presque » ouverte de la secousse, et que voyant qu'on » pouvait la lire, on l'avait lue ; mais qu'il fal-

» lait pardonner un premier mouvement. « Ne riez-vous pas? *Dubois*, dirait-elle mieux? Vous croyez bien que je n'ai jamais rien répondu à de pareilles vraisemblances ; mais la honte qu'il a de cette lettre ouverte me fait croire qu'on lui a caché qu'on avait continué à les ouvrir. D'ailleurs, son ton a toujours été le même ; il souffrait de la mine qu'on me faisait à table, et parlait souvent en anglais pour la faire changer. Cependant, il n'osait plus me rien faire voir, ni même me parler de ses ouvrages. Un jour, qu'à son ordinaire, il vint un moment dans ma chambre, il me conta tout de suite le libelle que M. de Belac avait, et me dit qu'il y faisait une réponse, qu'il me la montrerait; mais que je gardasse bien le secret à cause de *Dorothée*: il ajouta qu'à peine il osait me voir. Effectivement, dès qu'il arrivait dans ma chambre, un laquais venait aussitôt l'appeler. *Il n'est pas possible d'être plus épié qu'il ne l'est, et d'avoir moins de liberté.* Souvent je l'entendais passer pour venir chez la bonne dame, ma voisine ; mais à peine était-il arrivé, qu'un émissaire venait à l'instant le chercher. Il faut, en vérité, que *Dorothée* ait ses gens à gages, pour savoir

quand il sort de chez lui, car son appartement est fort éloigné du sien.

Enfin, voici la scène que je vous ai promis de vous conter : un jour des trois que ton géomètre *de Grado* (1) a passés ici, *Atis* crut *Dorothée* occupée avec lui et m'envoya dire de descendre ; et vite il me lit sa défense. Au beau milieu de sa période entre *Dorothée*, qui reste immobile sur la porte, pâle de colère et les yeux enflammés. Après un moment de silence et d'embarras de part et d'autre, elle me dit : — Avec votre permission, Madame, je veux parler à Monsieur. Je ne fis pas semblant de l'entendre et je restai. *Atis* prit la parole et lui dit : « Hé bien! oui, » je lis à Madame ce que je fais. » Elle fit un effort pour se contraindre, et ne répondit que par des contradictions sur les choses qu'il avait mises dans cet écrit : la querelle s'engagea ; elle devint vive ; et ne pouvant plus se posséder, elle sortit de fureur.... (2) Je voulus

---

(1) *Maupertuis*.

(2) Mme *du Châtelet* qui avait un empire absolu sur l'esprit de *Voltaire*, n'avait pas la prudente modération de s'en servir en femme habile. *Voltaire*, ardent, éminemment irascible comme tous les poëtes, se laissait entraîner au gré de son

m'en aller, il me fit rester et continua de lire. (Comme il m'a dit aujourd'hui qu'il me la donnerait, vous la verrez, ainsi je ne vous en dis pas davantage.) Depuis cette scène la mine redoubla comme bien vous pensez, et le

---

humeur; ses colères étaient des coups de foudre; mais l'orage n'avait rien de durable parce que son cœur, qui était essentiellement bon, reprenait toujours son empire. Mme *du Châtelet*, au contraire, d'un caractère exigeant, avait une volonté tyrannique; ce qu'elle voulait elle le voulait bien, et rien ne pouvait plus l'en détourner. Ce caractère impérieux et inflexible a dû lui coûter bien des larmes, mais aussi il a dû troubler plus d'une fois le charme, le bonheur que *Voltaire* goûtait dans sa liaison avec elle. Voici un trait de leur vie qui est peu connu, et qui est bien propre, si l'on ne se trompe, à faire croire que ces deux amans ont dû avoir, dans leur vie privée, plus d'une fois des scènes terribles.

On plaisantait un jour Mme *du Châtelet* sur son incapacité en poésie; pour réponse elle fit ces vers à Mme de *Luxembourg* pour le jour de sa fête.

Pour vous chanter, aimable Madelon,
Je n'ai pas besoin de leçon;
Mais sans faire tort aux apôtres,
Tous les jours où je vous voi
Sont des jours de fête pour moi
Qui me font oublier les autres.

Quand *Voltaire* arriva, on était à table; *Emilie* lui montra ces vers. — Ils ne sont pas de vous, lui dit-il. — Mme *du Châtelet* lui réplique de suite avec aigreur: elle s'emporte; la dispute s'anime; la rage s'empare de tous les deux; *Voltaire* prend un couteau, et la menaçant, lui dit: Ne me regarde donc pas tant avec tes yeux hagards et louches!....

mystère fut en toutes choses. Enfin, il est venu au point que ces jours derniers je demandai des nouvelles de cet écrit à *Atis*, à cause qu'il disait qu'il passait les nuits au travail, et que quatre personnes copiaient pour lui. Il me répondit « qu'il laissait là cet ou- » vrage; que peut-être il ne l'achèverait pas; » puis il en parla comme d'une chose oubliée; mais à peine était-il sorti de ma chambre, que le fils de la grosse dame qui copie nuit et jour pour eux, entra et me demanda si j'avais vu le mémoire depuis qu'il était corrigé? Je dis que non. — Ah! vous le verrez, dit-il, car nous sommes quatre à copier à présent. Cela me divertit et je ne dis mot.

Une autre finesse, cousue de fil blanc, est celle-ci : il y a quatre ou cinq jours que j'ai écrit à Mme Babaud, pour avoir un logement chez elle, comme je vous l'ai déjà mandé : j'envoyai ma lettre le soir à *Dorothée* pour qu'elle la fît partir le lendemain matin; mais je ne l'envoyai qu'après souper. Notez, en passant, que depuis cette affreuse scène, je ne descends que quand on a servi, et remonte aussitôt qu'on se lève de table, excepté depuis deux jours que l'on me fait rester, c'est-

à dire depuis que l'on sait que *Desmarets* viendra. Or donc, le jour de cette lettre, une heure après que je l'eus envoyée, je vois arriver *Atis*. Je fus bouleversée ; car, comme il n'était jamais venu après souper que le jour de la scène, je crus que c'en était encore une nouvelle qu'il venait me faire. Mais son visage riant me remit bientôt, et le voilà qui se met à parler de la pluie et du beau temps ; je lui demande ce qu'il vient faire, il ne me répond pas, et continue à dire des riens, mais des riens qui charment. Je l'interromps, et le presse de me le dire ; alors, sans autres finesses, il commence une belle harangue pour m'exhorter à ne point aller sitôt à Paris ; disant que l'on ne saurait ce que cela veut dire, surtout la duchesse, qui comptait que je resterais ici jusqu'au mois d'avril. Enfin, il finit par me presser de rester jusqu'à ce temps. Vraiment cette petite scène m'amusa beaucoup ; je riais de bon cœur : je répondis, mais en Normande ; puis il sortit. La grosse dame revint peu de temps après, j'eus le plaisir de lui bien dire que tout cela n'était guère fin, et que, quelque chose qu'ils fissent, ils ne pourraient parvenir à me faire oublier les torts qu'ils ont eus envers

moi. Voilà ce qu'ils craignent, et pourquoi ils tâchent de m'adoucir, et je meurs de peur qu'il n'aient pas envoyé ma lettre.

Je viens de relire ce Taudis, cher *Panpan*, et je trouve mon pauvre esprit bien tombé. Hélas ! il se ressent encore des *infamies !* Je ne sais si tu pourras lire et entendre cette rapsodie ; il y a plus de douze jours que je l'ai commencée en écrivant un mot par-ci par-là : aussi cela est-il bien mauvais. Je trouve que j'exprime bien mal tout ce que j'ai souffert, et quelque idée que tu te fasses sur cela, tu ne saurais, mon cher ami, en avoir une bien juste. Cependant jusqu'à ce que je parte, j'écrirai ici tout ce qui me reviendra. Par exemple, hier et aujourd'hui que l'on attend *Desmarets*, nous avons été rien que *Dorothée* et moi nous promener en calèche sur le chemin par où il doit venir. Elle a voulu être tête à tête apparemment pour me donner meilleure opinion de son âme par les discours qu'elle m'a tenus et l'intérêt qu'elle fait mine de prendre à ma situation. Mais elle a beau faire, elle ne me touche pas, et rien n'est plus amusant pour moi que ces têtes à têtes, dont le refrain est toujours : — qu'est-ce qu'on dira si je vais à Paris

avant le départ de la duchesse qui n'aura lieu qu'au mois d'avril! Je puis t'assurer qu'elle a plus parlé depuis trois jours, que je ne l'ai entendu parler en tout depuis deux mois. Elle se baigna hier exprès pour *Desmarets*, parce-que cela amenait naturellement le souper aux bains, et l'illumination de ce petit appartement qui est effectivement divin. On voulait le lui faire voir dans son beau. Le souper fut augmenté aussi; enfin ils sont comme des gens qui commencent à sentir leur imprudence, qui craignent qu'on ne la répande dans le monde, et qui mettent tout en usage pour la faire oublier. Elle fut hier jusqu'à me dire qu'elle me donnerait un de ses ouvrages de métaphysique, en me demandant le secret, même pour *Atis* qui ne l'a jamais vu.

Puisque je parle d'ouvrages, je veux te dire comment ils travaillent. Elle passe toutes les nuits, presque sans exception jusqu'à cinq et sept heures du matin à travailler. Elle fait rester dans sa chambre le fils de la grosse dame, qui est un bon Israëlite, qu'elle emploie à copier ses ouvrages, et qui n'y entend pas un mot. Vous croyez, vous autres, qu'elle doit dormir jusqu'à trois heures de l'après-midi,

point du tout; elle se lève à neuf ou dix heures du matin; et à six quand elle s'est couchée à quatre heures, ce qu'elle appelle se coucher au chant du coq. Bref, elle ne dort que deux heures par jour, et ne quitte son secrétaire dans les vingt-quatre heures que le temps du café, qui dure une heure, et le temps du souper et une heure après. Quelquefois elle mange un morceau à cinq heures du soir, mais sur son secrétaire et encore bien rarement.

D'un autre côté, quand *Atis* prend sur lui de quitter son travail un demi-quart d'heure dans la journée pour faire sa visite, à moi et à la grosse dame, il ne s'assied point et dit : « Que c'est une chose affreuse que le temps » qu'on perd à parler; qu'on ne devrait pas » perdre une minute; *que la plus grande* » *dépense que l'on puisse faire, est celle* » *du temps.* » C'est là l'oraison des trente jours On arrive pour souper, il est à son secrétaire, on a soupé à moitié quand il le quitte, et il faut l'arracher pour l'empêcher de s'y remettre en sortant de table. Il se bat les flancs pour dire quelques contes pendant le repas, et l'on voit que c'est par pure politesse, car son esprit est bien loin. Voilà le train depuis

le départ du *frère*, notez qu'il n'a été que huit jours ici. Trouves-tu cette vie amusante? Ah! ce n'était pas pour rien que je mandais au *petit saint*, vivent les sots! D'ailleurs, *Atis* est le plus malheureux homme du monde; il sait tout ce qu'il vaut et l'approbation lui est presque indifférente; mais par la même raison un mot de ses adversaires le met ce qui s'appelle au désespoir: c'est la seule chose qui l'occupe, et qui le noie dans l'amertume. Je ne puis vous donner l'idée de cette sottise, qu'en vous disant qu'elle est plus forte et plus misérable que son esprit n'est grand et étendu: joignez à cela qu'il a des vapeurs dont il ne veut pas entendre parler, que ses jalousies lui en donnent, Dieu sait, et puis il se croit à la mort. Il se drogue sans cesse: il s'est fourré dans la tête qu'il ne fallait pas manger et il meurt de faim. Jugez du bonheur de ces gens que nous croyons avoir atteint à la félicité suprême! Les querelles que je vous ai mandées dans le commencement vont leur train, jugez encore! Cela me fait mal, parce que je sens le prix de toutes ses bonnes qualités, et que réellement il mérite d'être plus heureux; je voudrais bien pouvoir lui dire tout ce que j'en pense, mais

entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

Cirey, février.

Je n'ai pas encore trouvé un moment pour t'écrire depuis l'autre jour, mon cher *Panpan*. On ne nous donne point de relâche ; on croit bien nous amuser et l'on nous désespère. *Atis* est comme un enragé ; il tourmente *Dorothée* au point de me faire pitié : c'est ce que je puis dire de plus fort, car tu penses bien que je ne l'aime pas. Depuis que la grosse dame est partie, elle m'a presque établie sa confidente : c'est un vrai fou que cet *Atis*. Je te conterai tout cela un jour : tant il y a que nous sommes très-ennuyés. Le jour où je t'ai écrit que nous allions jouer la comédie, tout le monde était prêt à commencer ; la poste arrive, il reçoit des lettres qui ne lui plaisent pas ; il fait des cris affreux et tombe dans des espèces de convulsions ; enfin, la *Dorothée* arrive dans ma chambre les yeux en larmes et gros comme le poing ; elle me prie de ne point jouer et

on ne toile point. Hier il a eu quelques bons intervalles ; on a joué. Mon Dieu, qu'il est bête, lui qui a tant d'esprit !

Je te croyais plus au fait de mon affaire, par tout ce que je t'en avais écrit, que tu ne me parais l'être par la lettre que m'a apportée le *docteur*. Il m'assure que tu ne lui as lu, ni parlé de *Jeanne* devant personne. Vraiment voilà quelque chose de bien étonnant ; comment pouvais-tu la lire, puisque je ne te l'ai point envoyée ? Ah ! mon *Panpan !* ta simplicité là-dessus me paraît aussi surprenante que mon étoile. Je m'étais bien douté que la lettre qu'on prétendait avoir été écrite au seigneur *châtelain* était supposée, pour colorer l'impertinence d'avoir ouvert la tienne, et que ce n'était que sur ta phrase qu'était fondé le carillon qu'on m'a fait.

Mais pourquoi m'as-tu toujours fait entendre que tu avais lâché des discours imprudens, et que c'était pour le bien des deux parties ? Je n'entends pas encore cela ; mais j'entends mieux l'amitié.

Cirey, ce dimanche gras.

J'ai la tête si troublée de comédies, de mon voyage, et du tendre aveu que vient de me faire *Desmarets*, qu'il ne m'aime plus et qu'il ne veut plus m'aimer, que je suis comme ivre.... La contrainte que je me fais me coûte et le tracas m'étourdit. Ah! mon pauvre ami, que vais-je devenir?... Je n'ajouterai rien à cette lettre; si je respire à Paris, je t'écrirai plus sensément. Mon cœur, mon triste cœur, ne peut dans ce douloureux moment t'en dire davantage. Tu crois bien qu'avec la résolution que j'avais prise de n'avoir plus de querelles et de pousser la douceur jusqu'à l'oisonnerie, il ne fallait rien moins qu'un aveu aussi délibératif que celui-là pour me désoler; mais comme c'est le millième et probablement le dernier, je m'en tiens là : et ce qui t'étonnera, c'est qu'il ne m'a point fait perdre ma résolution. Je l'ai reçu sans lui faire un seul reproche; je t'assure que j'en souffrirai seule, mais je n'en reviendrai pas; si j'en avais su autant, je

n'aurais point été à Paris (1) : tous les lieux me sont égaux, mais je suis trop avancée pour reculer. N'est-il pas étonnant qu'il m'ait parlé de la sorte pour le peu qui lui en coûte à me rendre heureuse ?... Ne crois pas cependant que je me désespère ; je commence à m'y faire, et j'espère qu'il m'en coûtera moins que jamais pour prendre mon parti. Adieu.

---

(1) Et si cela eût été nous n'aurions point eu les *Lettres d'une Péruvienne*. Oh ! à quoi tient la destinée des hommes !...

FIN DES LETTRES DE Mme DE GRAFIGNY.

LETTRE DE Mme DE STAAL (1)

(NÉE DE LAUNAY)

A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Sceaux, ce mardi 15 août 1747.

Madame *du Châtelet* et *Voltaire*, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux ; on sortait de table ; c'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper et, qui plus est, des lits

(1) Doublez, triplez, multipliez enfin l'intérêt d'une lecture le plus qu'il sera en votre pouvoir de le faire, a dit un écrivain célèbre, si vous voulez qu'on se souvienne de vous, et qu'on vous relise encore. Voila ce qui nous a déterminés à donner ici cette lettre tout entière, qui nous a paru, tant par le sujet qu'elle traite que par les détails curieux qu'elle contient sur *Voltaire* et Mme *du Châtelet*, offrir assez d'intérêt pour oser espérer qu'elle pourra être regardée comme le complément heureux de ce petit ouvrage.

qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grand'hâte. *Gaya*, qui avait offert son logement pour les cas pressans, forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. *Voltaire* s'est bien trouvé du gîte; cela n'a point du tout consolé *Gaya*. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit elle l'avait fait elle-même, faute de gens et avait trouvé un défaut de... dans ses matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat : elle a par *interim* un appartement qui a été promis, et qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal *de Maillebois*, qui s'en va un de ces jours. Il est venu ici en même-temps que nous avec sa fille et sa petite-fille : l'une est jolie, l'autre est laide et triste. Il a chassé avec ses chiens un chevreuil et pris un faon de biche : voilà tout ce qui se peut tirer de-là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie; c'est *Venture* qui fait le comte de Bour-

souffle : on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que madame *du Châtelet*, faisant mademoiselle de la Cochonnière, qui devrait être grosse et courte. Voilà assez parlé d'eux pour aujourd'hui. Venons à vous, ma reine : J'approuve fort le parti que vous avez pris d'écrire aux C.. ; leur réponse vous décidera nettement sur votre voyage. Je suis épouvantée de tous ceux du président *Hénault;* qu'il ne consulte pas le médecin de M *de Pourceaugnac ;* il augurerait mal de l'inquiétude de changer de place........................

J'ai beaucoup ouï parler des tracasseries de l'armée ; mais je ne suis pas moins persuadée que vous, que le ministre s'en tirera bien. L'homme d'esprit a beau jeu vis-à-vis des sots ; qu'il ait des ennemis, cela est attaché aux grandes places, et suit toujours ceux qui les occupent. J'aime le bien des choses, et suis très-fâchée de cette mésintelligence qui y nuit infiniment : j'ai peur que ce malheur soit moins grand que le cavagnole (1), instrument de discorde entre les esprits que vous aviez si bien

(1) Jeu de hasard. Espèce de Biribi où tous les joueurs ont des tableaux, et tirent les boules chacun à son tour.

raccordés. O ma reine ! que les hommes et les femelles sont de plaisans animaux ! Je ris de leurs manœuvres le jour que j'ai bien dormi ; quand le sommeil me manque, je suis prête à les assommer. Cette variété de mes dispositions fait voir que je ne dégénère pas de mon espèce. Moquons-nous des autres et qu'ils se moquent de nous ; c'est bien fait de toute part.

Ce mercerdi.... Nos revenans ne se montrent point le jour ; ils apparurent hier à dix heures du soir ; je ne pense pas qu'on les voie guère plutôt aujourd'hui ; l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter *Newton*. Ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. Voici bien pis : l'apparition de ce soir a produit une déclamation véhémente contre la licence de se choisir des tableaux au cavagnole ; cela a été poussé sur un ton qui nous est tout-à-fait inoui, et soutenu avec une modération non moins surprenante ; mais ce qui ne se peut endurer, ma reine, c'est l'excès de ma barvaderie.... Vous ne vous portez pas bien ; vous menez une vie triste ; cela me fâche, ma reine. J'ai

envie que vous fassiez votre voyage de Montmorency; quoique cela ne soit pas gai, c'est toujours une diversion : elle ne manque pas ici à nos ennuis : c'est le flux et reflux qui emporte nos compagnies et nous en ramène d'autres. Les *Maillebois*, les *Villeneuve*, sont partis; est arrivée madame *Dufour*, exprès pour jouer le rôle de dame Barbe, gouvernante de mademoiselle de la Cochonnière, et, je crois, en même-temps, servante de basse-cour du baron de la Cochonnière. Voilà le nom que vous n'avez pu lire. Je crois en effet, ma reine, que vous avez bien de la peine à me déchiffrer. Nous attendons demain les *Estillac*, au nombre de quatre, car madame *de Vagué* et M. *de Menou* en sont. Madame de *Valbelle* nous est aussi arrivée; la *Malause* s'est promise pour demain. Le cousin *Soquence*, aussi fier chasseur que *Nemrod*, n'est pas encore venu, et toutes nos chasses sont sans succès. La duchesse parle d'aller à Navarre et ne peut s'y résoudre. Madame de *Bouillon* la presse, dit-elle; si elle y va, elle n'y sera guère : c'est un prodige de douceur et de complaisance; elle ne manque pas une promenade. La pauvre

Saint-Pierre, mangée de la goutte, souffrant le martyre, s'y traîne tant qu'elle peut, mais non pas avec moi qui ne vais pas sur terre, et semble un hydrophobe quand je suis sur l'eau.

Madame *du Châtelet* est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi. Il y avait du bruit, de la fumée sans feu. (Il me semble que c'est son emblème.) Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses *Principes* : c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper ; et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde : elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. *Voltaire* a fait des vers galans, qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée.

Ce dimanche 27.... Je vous ai mandé jeudi que nos revenans partaient le lendemain et que

la pièce se jouait le soir; tout cela s'est fait. Je ne puis vous rendre Boursoufle que mincement. Mademoiselle de la Cochonnière a si parfaitement exécuté l'extravagance de son rôle, que j'y ai pris un vrai plaisir; mais *Vanture* n'a mis que sa propre fatuité au personnage de Boursoufle, qui demandait au-delà : il a joué naturellement dans une pièce où tout doit être aussi forcé que le sujet. *Pâris* a joué en honnête homme le rôle de Maraudin, dont le nom exprime le caractère. *Martel* a bien fait le baron de la Cochonnière; *Destillac*, un chevalier; *Duplessis*, un valet; tout cela n'a pas mal été, et l'on peut dire que cette farce a été bien rendue. L'auteur l'a anoblie d'un prologue qu'il a joué lui-même et très-bien avec notre *Dufour*, qui, sans cette action brillante, ne pouvait digérer d'être dame Barbe; elle n'a pu se soumettre à la simplicité d'habillement qu'exigeait son rôle, non plus que la principale actrice, qui, préférant les intérêts de sa figure à ceux de la pièce, a paru sur le théâtre avec tout l'éclat et l'élégante parure d'une dame de cour : elle a eu sur ce point maille à partir avec *Voltaire*; mais c'est la souveraine et lui l'esclave. Je suis très-fâchée de leur dé-

part, quoiqu'excédée de ses diverses volontés dont elle m'avait remis l'exécution.

Ce mercredi, 30.... Notre princesse a écrit au président, ma reine, et l'invite à venir ici et à vous y amener; vous savez cela sans doute? J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche, qui pourra être infructueuse et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant; en tout cas on vous garde un bon appartement: c'est celui dont madame *du Châtelet*, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avait mis; car elle avait dévasté tous ceux par où elle avait passé pour garnir celui-là. On y a trouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs; d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour ses pompons, pour ses bijoux; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à *Philippe II*, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modé-

ration de ce prince ; aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'état ; et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé ; je vous en dirai pourtant encore un mot et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet, qui m'annonce un grand désarroi ; M. *de Voltaire* a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles et perdu le prologue ; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copierait ;* de garder les rôles crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor ! J'ai bien dûment exécuté les ordres.

RECUEIL

DE

CINQUANTE LETTRES

EN VERS ET EN PROSE,

(INÉDITES)

DE VOLTAIRE;

ADRESSÉES A DES PERSONNAGES CÉLÈBRES,

TELS QUE :

Le pape BENOÎT XIV, le maréchal de RICHELIEU, le chancelier DAGUESSEAU, Mme la duchesse du MAINE (correspondance tout entière qu'on avait cru perdue), le duc de PRASLIN, le comte de CHOISEUL, Mme la duchesse d'AIGUILLON, le marquis de THIBOUVILLE, le président HÉNAULT, SAINT-LAMBERT, etc.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les rois et les empires passent, a dit un orateur célèbre. Nous ajoutons que les écrits du sage, du philosophe, restent. En vain les défenseurs stupides et hypocrites du fanatisme et de la tyrannie ont essayé de renverser la gloire de *Voltaire*, ils n'ont fait que l'agrandir et la consolider à jamais. l'Europe, que certains hommes voudraient ramener à l'enfance de la civilisation, ne saurait voir, n'a jamais vu l'antagoniste effréné des lois, de la religion, l'ennemi de Dieu et des hommes dans l'orateur des droits du genre humain, dans le défenseur des *Sirven*, et des *Calas*, dans l'écrivain qui marqua par tant de bienfaits, tant d'actions généreuses et sublimes, la fin de sa longue carrière; dont la seule passion, l'unique pensée enfin, était de rappeler l'homme avili par l'esclavage et la superstition, à toute la dignité de son être, en lui apprenant à connaître et ses droits et ses devoirs.

Voltaire est le seul qui, depuis *Pline* et *Cicéron* chez les anciens, et M[me] *de Sévigné* chez les Français, ait écrit un aussi grand nombre de lettres familières. Quelque riche, quelque lumineuse que puisse être sa correspondance, nous croyons pourtant faire encore quelque chose d'agréable au public dans un moment où plusieurs hommes de lettres s'appliquent avec un égal succès à multiplier les ouvrages de cet écrivain immortel, et surtout lorsqu'on voit l'empressement et l'avidité avec laquelle les classes éclairées

de tous les pays accueillent les moindres productions de ce génie, presque universel, de publier un recueil de cinquante lettres choisies qui ont échappé aux recherches infatigables des célèbres éditeurs de Kelh. Ces lettres, qui n'ont été imprimées nulle part, indépendamment des personnages célèbres auxquels elles sont adressées et de l'intérêt qu'elles offrent par elles-mêmes, ont cela de particulier, que beaucoup d'entre elles expliquent plusieurs points, plusieurs passages restés obscurs jusqu'à ce jour dans la correspondance générale de cet auteur. Il nous a semblé que nous ne pouvions mieux faire que de les placer à la suite d'un ouvrage qui fera naturellement partie de la riche collection des *Œuvres de Voltaire.*

Quelques personnes nous diront peut-être : mais quelle garantie nous donnez-vous de l'authenticité de ces manuscrits? La voici : nous espérons même que la reconnaissance du public se joindra à la nôtre, quand il saura que c'est à des noms déjà chers à nos libertés et à l'industrie de notre pays, que nous en sommes redevables. Nommer M. le comte *Boissy d'Anglas*, M. le marquis *de Garnier*, tous deux pairs de France, et M. le comte *François de Neufchâteau*, c'est indiquer assez les personnes officieuses qui se sont fait un plaisir de nous communiquer ces originaux; de même que M. le comte de *Rochefort*, qui a bien voulu nous faire part de toutes les lettres adressées à M. son père.

Avant de terminer cet article, nous croyons qu'il n'est pas inutile, pour l'intérêt des lettres, de faire l'observation suivante.

M. *Desoër*, comme le premier de tous les éditeurs des *Œuvres de Voltaire*, est le seul qui ait donné quelques pièces inédites. MM. ses confrères auraient dû l'imiter, mais non ; ils s'imaginèrent que les mandemens de MM. les vicaires généraux, contre le philosophe de Ferney, et même contre celui de Genève, avaient assez fait pour eux, dans l'intérêt de leur spéculation ; sur ce point tout le monde demeure d'accord ; mais ce n'était pas assez pour des souscripteurs qui comptaient que ce ridicule anathème allait porter dans leur âme le même mépris qu'ils avaient ressenti dans la leur, et exciter dans leurs recherches une activité et une persévérance nouvelles à se procurer tout ce que la presse aurait pû laisser en arrière sur les écrits de ce philosophe aimable. Nous sommes d'autant moins disposés à leur pardonner cette coupable négligence, que nous savons pertinemment que plusieurs manuscrits précieux leur ont été présentés, et qu'ils ne se sont souciés de faire l'acquisition d'aucun. Serait-ce par un motif d'économie? c'est ce que nous voulons ignorer. Cependant nous sommes bien aises de mettre ici ce petit paragraphe, afin que le public sache qu'il existe encore une trentaine de lettres à madame d'*Épinay*, où il se trouve quelques vers; un pareil nombre à mademoiselle *Quinault;* un semblable à son jardinier, et autant à deux demoiselles Chapuis, marchandes de modes à Genève, dont une était fort jolie, et pour qui *Voltaire* a fait de très-jolis vers : il faisait souvent adresser ses lettres chez elles. Enfin un recueil, pouvant faire un fort volume in 8°. est celui que possède un maire de la

Vendée, M. *Jacobsen*. Dans ce recueil on distingue plusieurs lettres à *Thiriot*; quelques fragmens en vers; un grand nombre de pièces fugitives, et une *Epitre dédicatoire*, en vers, *à Louis XV*, pour être mise à la tête de la *Henriade*. C'est celle que M. *François de Neufchâteau* annonça l'année dernière à l'académie. Comme il y a dans ce moment deux nouvelles éditions sous presse, l'une in-18 pour les petites bourses et l'autre toute de luxe, il faut donc espérer que l'éditeur de cette dernière édition, qui d'ailleurs est un bibliophile distingué, ne laissera pas de faire tous ses efforts, pour enrichir une collection qui se recommande déjà sous tant de rapports.

RECUEIL

DE

CINQUANTE LETTRES

EN VERS ET EN PROSE,

(INÉDITES)

DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

LA MÈRE (1).

1734.

Si vous êtes encore à Paris, Madame, permettez-moi d'avoir recours à la langue française dont vous vous servez si bien, plutôt qu'au

(1) Cette femme, surnommée la sœur du pot par les philosophes à qui elle donnait à dîner et de qui elle aimai à être entourée, était remplie d'esprit, de grâce, de beauté, et fut pour l'auteur de l'*Esprit des Lois*, une amie vraie et sincère, qui s'illustra pour toujours dans la dernière maladie que fit le président *Montesquieu* : elle ne quitta le chevet de son lit qu'au moment où il rendit le dernier soupir. Peut-être sera-t-on curieux de connaître l'anecdote suivante.—Un jour que cette dame était allée dîner,

vieux Gascon (1) qui me serait à présent peu utile, je crois, auprès de M. le garde des sceaux. Je suis pénétré de reconnaissance, et je vous remercie, au nom de tous les partisans de *Locke* et de *Newton*, de la bonté que vous avez eue de mettre madame la princesse *de Conti* dans les intérêts des philosophes, malgré les criailleries des dévots. On me mande

le père *Routh*, honnête jésuite comme tous ses confrères, étant venu et ayant trouvé le malade seul avec son secrétaire, fit sortir aussitôt celui-ci de la chambre et s'y enferma sous clef. Mme *d'Aiguillon* qui avait eu sujet de se défier déjà de la fausse vertu du jésuite, revint d'abord après son dîner. Qu'apprend-elle ? Qu'il s'est enfermé avec le malade !... Ses craintes redoublent ; elle s'approche avec inquiétude de la porte ; elle écoute et entend le président parler avec émotion. Elle frappe alors, le jésuite ouvre. — Pourquoi tourmenter cet homme mourant?... Le président *Montesquieu* reprenant lui-même la parole : Voilà, Madame, le père *Routh* qui voudrait m'obliger à lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers. — Mme *d'Aiguillon* fit des reproches de cette violence au confesseur qui s'excusa en disant : « Madame, il faut que j'obéisse à mes supérieurs. » Quels supérieurs !... Il fut chassé comme il méritait de l'être. — Vous pensez peut-être qu'une mortification si humiliante dut confondre cet enfant de Loyola ? Nullement ; il n'en eut que plus d'audace, à la mort du président ; et se vengea de cette circonstance malencontreuse sur 300 bouteilles de vin qu'il lui vola dans sa cave. Après des tours de cette façon, fiez-vous donc, âmes pusillanimes, à la morale des jésuites !

(1) Le président *Montesquieu*.

dans ma retraite que le parlement veut me faire condamner, et me traiter comme un mandement d'évêque. Pourquoi non ? Il y a bien eu des arrêts contre l'antimoine, et en faveur des formes substantielles d'*Aristote*.

On dit qu'il faut que je me rétracte; très-volontiers : je déclarerai que *Pascal* a toujours raison; que *fatal laurier, bel astre,* sont de la belle poésie; que si *S. Luc* et *S. Marc* se contredisent, c'est une preuve de la vérité de la religion à ceux qui savent bien prendre les choses; qu'une des belles preuves encore de la religion, c'est qu'elle est inintelligible. J'avouerai que tous les prêtres sont doux et désintéressés; que les jésuites sont d'honnêtes gens; que les moines ne sont ni orgueilleux, ni intrigans, ni puans; que la sainte inquisition est le triomphe de l'humanité et de la tolérance; enfin, je dirai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on me laisse en repos, et qu'on ne s'acharne point à persécuter un homme qui n'a jamais fait de mal à personne, qui vit dans la retraite, et qui ne connaissait d'autre ambition que celle de vous faire sa cour.

Il est très-certain de plus que l'édition est faite malgré moi; qu'on y a ajouté beaucoup

de choses, et que j'ai fait humainement ce que j'ai pu pour en découvrir l'auteur.

Permettez-moi, Madame, de vous renouveler ma reconnaissance et mes prières. La grâce que je demande au ministre, c'est qu'il ne me prive pas de l'honneur de vous voir; c'est une grâce pour laquelle on ne saurait trop importuner.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

VOLTAIRE.

M'est-il permis de saluer M. le duc d'*Aiguillon*, de lui présenter mon respect, de le remercier, et de l'exhorter à lire les *Lettres philosophiques* sans scandale; elles sont imprimées à faire peur et remplies de fautes absurdes; c'est là ce qui me désespère.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 5 décembre 1738.

Aimable ange gardien, vous resterez donc dans votre ciel de Paris! soyez donc là votre ange à vous-même. *Angele, custode te ipsum.* Travaillez à y être aussi heureux que vous méritez de l'être, et mettez le comble au bonheur de Cirey par le vôtre. Vous n'avez à changer que votre fortune. J'en dis autant à l'aimable compagne de votre vie; je fais mille vœux pour vous deux. Je ne savais pas que vous demeurassiez avec M. *Dussé*. Voulez-vous bien présenter mes plus tendres respects aux philosophes, père et fils, et à madame *Dussé?* Je devais avoir l'honneur de leur écrire; mais un cabinet de physique, des vers et une mauvaise santé, me font manquer à tous mes devoirs.

Ne m'oubliez pas, je vous en supplie, auprès de votre frère (1).

(1) *Pont-de-Vesle* (comte de) gouverneur de la ville de Pont-de-Vesle en Bresse, intendant général des classes de la

J'avais peu d'argent quand *Lamarre* est venu chez madame *du Châtelet;* je n'ai pu lui donner que 100 livres; mais pour lettres de change je lui donne la comédie de l'*Envieux* (1), qu'il vous apporte corrigée, en vers de six pieds et bien cachetée. Il la donnera sous son nom, et il partagera le profit avec un jeune homme plus sage que lui et plus pauvre.

Recommandez-lui le plus profond secret; je crois qu'il le gardera, et que l'envie de vous plaire lui donnera toutes les vertus : je ne lui donne pas cette comédie comme bonne pièce, mais comme bonne œuvre.

Adieu : quand j'aurai des termes pour vous dire combien la reconnaissance, la tendresse et l'estime, m'attachent à vous, je m'en servirai.

---

marine et ancien lecteur du roi, né en 1697. Homme d'esprit, gai, léger, folâtre et cependant souverainement ennuyeux.

On verra plus loin une anecdote très-plaisante sur lui et sur Mme. *du Deffand*, avec laquelle il s'était lié. Il mourut à Paris, âgé de près de 80 ans. Sa mort fit dire à *Voltaire* qui était aussi âgé que lui : « Quand la cabane de planche de » mon voisin brûle, je dois prendre garde à ma cabane de » paille. » Il a laissé plusieurs pièces de théâtre et des pièces fugitives où l'on reconnait l'homme d'esprit.

(1) Cette pièce, encore inédite, fait partie des manuscrits que possède M. de *Croix*.

De la main de madame du Châtelet.

— J'ai scellé cette comédie de cinq sceaux, mon cher ami; voyez si *Lamarre* ne les a pas rompus; et surtout, en cas qu'elle fût refusée, qu'il ne soit pas le maître de la faire imprimer; cela pourrait attirer des affaires. Ne la lui confiez point; déposez-la dans les très-fidèles mains de mademoiselle *Quinault*, et qu'il soit à ses ordres et aux vôtres. Il faudra que mademoiselle *Quinault* la fasse copier et renvoie la copie envoyée, parce qu'il y a de l'écriture de votre ami. Si vous n'approuvez pas qu'on la joue, renvoyez-la : on donnera autre chose à *Lamarre*. Taillez, M. d'*Argental*, rognez, nous sommes entre vos mains.

. . . .

La deuxième sur la liberté, et la quatrième sur la modération. Il ne donnera la cinquième que quand vous serez content, et corrigera les trois premières jusqu'à ce que vous disiez : *c'est assez ;* mais je crois qu'il est nécessaire d'en faire un corps d'ouvrage suivi et de les imprimer ensemble, surtout à cause de celle de l'*Envie*. *Mérope* peut réussir, sur-tout avec mademoiselle *Dumesnil;* mais je ne sais si on

doit la hasarder : c'est à vous à décider. Il a beaucoup retouché les derniers actes ; je ne sais si vous en serez plus content ; mais il y a bien des beautés et des choses prises dans la nature. Sa santé demande peu de travail, et je fais mon possible pour l'empêcher de s'appliquer. Je crois qu'il va se remettre à l'*Histoire de Louis XIV* : c'est l'ouvrage qui convient le plus à sa santé. Si vous venez jamais ici, je crois que vous la lirez avec grand plaisir. Je fais mon possible pour vous donner autant d'envie de venir, que j'en ai de vous dire moi-même combien je vous aime tendrement. Votre ami vous en dit autant.

LETTRE III.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER DAGUESSEAU.

Cirey, ce 11 février 1739.

MONSEIGNEUR,

Je commence par vous demander très-humblement pardon de vous avoir envoyé un si gros mémoire ; mais je crois avoir rempli le devoir d'un citoyen, en m'adressant au chef

de la justice et des belles-lettres, pour obtenir réparation des calomnies de l'abbé *Desfontaines*. Je ne dois parler ici que de celles dont j'ose vous présenter les réfutations authentiques que voici :

Madame *de Champbonin*, ma cousine, a les originaux entre ses mains; elle aura l'honneur de les présenter à monseigneur :

1°. La copie d'une partie de la lettre de l'abbé *Desfontaines*, signée de lui, par laquelle il convient de mes services, et par laquelle il est démontré que M. le lieutenant de police, loin de lui demander pardon de l'avoir enfermé à Bicêtre, exécuta l'ordre mitigé du roi, par lequel il fut exilé, etc. ;

2°. La lettre de madame *de Bernière*, qui prouve que tout ce que *Desfontaines* avance sur feu M. *de Bernière* et sur mes services est calomnieux ;

3°. Extraits des lettres du Sr *Thiriot*, qui confirment que l'abbé *Desfontaines* fit, au sortir de Bicêtre, un libelle, intitulé : *Apologie de V.*;

4°. Une lettre de *Prault* fils, libraire, qui prouve que, loin d'être coupable des rapines

dont l'abbé *Desfontaines* m'accuse, j'ai toujours eu une conduite opposée ;

5°. L'attestation du sieur *Dumoulin*, négociant, dont les registres prouvent que, loin de mériter les reproches de *Desfontaines*, j'ai fait au moins le bien qui a dépendu de moi ;

6°. L'attestation d'un jeune homme de lettres, qui, ayant été du nombre de ceux que ma petite fortune m'a permis d'aider, s'est empressé de donner ce témoignage public, que jamais je ne produirais si je n'y étais forcé.

Enfin, monseigneur, je suis traité, dans le libelle de *Desfontaines*, d'athée, de voleur, de calomniateur. Tout ce que je demande, c'est un désaveu authentique de sa part, désaveu qu'il ne peut refuser aux preuves ci-jointes.

Je n'implore point vos bontés, monseigneur, pour son châtiment, mais pour ma justification.

Je vous supplie, monseigneur, de considérer que je ne suis point l'auteur du *Préservatif*; qu'il a été fait en partie sur une de mes lettres qui courut manuscrite en 1726, et que l'abbé *d'Olivet* montra à *Desfontaines*, pour l'engager à être sage. Je n'ai jamais fait de li-

belle ; je cultive les lettres sans autre vue que de mériter votre suffrage et votre protection.

Pour l'abbé *Desfontaines*, il n'est connu que par le service que je lui rendis et par ses satires. M. d'*Argental* a encore entre les mains l'original d'une lettre qui prouve que l'abbé *Desfontaines* fit un libelle contre moi dans le temps même qu'il était condamné à la chambre de l'arsenal pour la distribution d'une feuille scandaleuse en 1736.

Vous savez, monseigneur, qu'il s'est joint en dernier lieu au sieur *Rousseau*, et qu'il a rempli son libelle de nouveaux vers satiriques de cet homme ; vous savez à quel point ces vers sont méprisables de toutes façons.

Il ne m'appartient pas de vous en dire davantage ; je soumets mes ressentimens à votre équité et à vos ordres.

Je suis, avec un profond respect,

Monseigneur, etc.

LETTRE IV.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT (1).

La Haye, ce 31 octobre 1740.

Si le roi de Prusse était venu à Paris, Monsieur, il n'aurait point démenti les charmes que vous trouvez dans les lettres qu'on vous a montrées. Il parle comme il écrit. Je ne sais pas encore bien précisément s'il y a eu de plus grands rois; mais il n'y a guère eu d'hommes plus aimables. C'est un miracle de la nature que le fils d'un ogre couronné, élevé avec des bêtes, ait deviné dans ses déserts

(1) Il était président honoraire aux enquêtes, surintendant des finances de la maison de la reine, et fils d'un fermier général; né à Paris en 1685, mort en 1770. Il semble que toutes les qualités qui donnent de l'esprit, du goût, des grâces, qui font désirer et rechercher les gens aimables, avaient présidé à sa naissance. Le président *Hénault* était philosophe, poëte, musicien, courtisan; enfin il était tout ce qu'il voulait être, mais avec cette distinction qu'il n'était recherché en rien, et qu'il n'avait l'air d'affecter aucune chose. On voyait bien qu'il était l'enfant de la nature et non celui de l'art. D'un commerce délicieux et d'un atticisme admirable, il fut recherché par de très-grandes dames, dont il sut conserver la bienveillance jusque dans les derniers

toute cette finesse et toutes ces grâces naturelles qui ne sont à Paris que le partage d'un petit nombre de personnes, et qui font cependant la réputation de Paris. Je crois avoir déjà dit que ses passions dominantes sont d'être juste et de plaire. Il est fait pour la société comme pour le trône; il me demanda, quand j'eus l'honneur de le voir, des nouvelles de ce petit nombre d'élus qui méritaient qu'il fît le voyage de France; je vous mis à la tête : si jamais il peut venir en France, vous vous apercevrez que vous êtes connu de lui, et vous verrez quelque petite diffé-

---

jours de sa vieillesse. La reine entrant un jour chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait au président, prit la plume, lui traça quelques mots obligeans, et ne mit pour toute signature, que ce mot : *devinez*. Il fit d'abord réponse à la lettre, puis il ajouta :

Ces mots tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir donner ici le portrait qu'en a tracé le marquis *d'Argenson*; comme il est un peu long, nous avons craint d'abuser de l'indulgence du lecteur; mais nous la réclamons d'avance pour beaucoup de notes ajoutées à cet ouvrage, et que nous n'aurions pu rendre plus courtes sans faire un tort réel au lecteur lui-même.

rence entre ses soupers et ceux que vous avez faits quelquefois en France avec des princes. Vous avez grande raison d'être surpris de ses lettres; vous le serez donc bien davantage de *l'Anti-Machiavel*. Je ne suis pas pour que les rois soient auteurs; mais vous m'avouerez que s'il y a un sujet digne d'être traité par un roi, c'est celui-là. Il est beau, à mon gré, qu'une main qui porte le sceptre, compose l'antidote du venin qu'un scélérat d'Italien fait boire aux souverains depuis deux siècles : cela peut faire un peu de bien à l'humanité, et certainement beaucoup d'honneur à la royauté. J'ai été presque seul d'avis qu'on imprimât cet ouvrage unique, car les préjugés ne me dominent en rien. J'ai été bien aise qu'un roi ait fait, ainsi, entre mes mains, serment à l'univers d'être bon et juste.

Autant que je déteste et que je méprise la basse et infâme superstition qui déshonore tant d'états, autant j'adore la vertu véritable; je crois l'avoir trouvée et dans ce prince et dans son livre.

S'il arrive jamais que ce roi trahisse de si grands engagemens, s'il n'est pas digne de lui-même, s'il n'est pas en tout temps un

Marc-Aurèle, un *Trajan* et un *Titus*, je pleurerai et je ne l'aimerai plus.

M. *d'Argenson* doit avoir reçu un *Anti-Machiavel* pour vous; je vais en faire une belle édition; j'ai été obligé de faire celle-ci à la hâte, pour prévenir toutes les mauvaises qu'on débite et pour les étouffer. Je voudrais pouvoir en envoyer à tout le monde; mais comment faire avec la poste? Reste à savoir si les censeurs approuveront ce livre, et s'il sera signé *Passart* ou *Charrier*.

J'aurais déjà pris mon parti de passer le reste de ma vie auprès de ce prince aimable, et d'oublier dans sa cour la manière indigne dont j'ai été traité dans un pays qui devait être l'asyle des arts; mais la personne qui vous a montré les lettres l'emporte sur celui qui les a écrites; et quoi que je puisse devoir à ce roi (jusqu'à présent) le modèle des rois, je dois cent fois plus à l'amitié. Permettez-moi de vous compter toujours parmi ceux qui m'attachent à ma patrie, et que madame *du Deffand* (1)

(1) Mme *du Deffand* se maria à 22 ans, et perdit son mari, qui était lieutenant général, en l'année 1757, après 32 ans de mariage. Jusqu'à l'époque de cette mort, elle avait été fort répandue dans le monde. Les charmes de sa figure,

ne pense pas que l'envie de lui plaire et d'avoir son suffrage sorte jamais de mon cœur. M. *de Formont* est-il à Paris? il est, comme vous le savez, du petit nombre des élus. Mes respects à *quelli pochissimi signori*, et surtout à vous,

---

ceux de son esprit et de son langage, la faisaient rechercher des sociétés. Elle avait aussi dans sa maison des cercles, des soupers, des adorateurs. Dans ce nombre il faut surtout compter le président *Hénault*, dont elle a été l'amie autant qu'elle pouvait l'être; et ce M. *de Formont*, pour qui *Voltaire* montrait une estime si particulière. Des peines domestiques, et peut-être la diminution de sa fortune, lui firent chercher un réduit dans les filles du couvent de Saint-Joseph. Libre dans ce couvent, elle ne renonça point au monde. Tout ce que Paris possédait alors de savans, de femmes aimables et d'hommes spirituels, formaient sa coterie de tous les soirs. Les étrangers de distinction briguaient vivement l'honneur d'y être admis. Si elle fut assez infortunée pour perdre la vue à 50 ans, elle eut du moins le bonheur de trouver dans M[lle] *de l'Espinasse* une nouvelle *Antigone* qu'elle sacrifia cruellement dans la suite à son amour-propre et à sa jalousie. L'on peut juger des qualités de son cœur par les traits suivans. Elle proposa impérieusement à *d'Alembert* l'alternative de rompre avec M[lle] *de l'Espinasse* ou avec elle. Il n'hésita pas, et se livra tout entier à sa jeune amie. A la mort de cette intéressante personne, elle s'écria : « Elle aurait bien dû mourir quinze ans plutôt, je n'aurais pas perdu *d'Alembert*. « Elle vivait depuis trente » ans avec M. *de Pont-de-Vesle*. Le jour qu'il mourut, » dit M. *de la Harpe*, elle vint souper chez M[me]. *Marchais* où » j'étais ; on lui parla de la perte qu'elle venait de faire. » *Hélas! Il est mort ce soir à six heures; sans cela vous ne* » *me verriez pas ici*. Et elle soupa comme à son ordinaire,

Monsieur, qui ne m'avez jamais aimé qu'en passant et à qui je suis attaché pour toujours.

J'epère que Dumolard ne sera pas mal et qu'il vous aura obligation toute sa vie.

LETTRE V.

AU PRÉSIDENT HÉNAULT,

LE FAVORI DES MUSES.

Bruxelles, ce 2 mars 1741.

Quand à la ville un solitaire envoie,
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
Nés sous ses yeux et plantés par ses mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de son portrait flatté,
La jeune Aminte à ses lois vous engage,
Elle ressemble à la divinité
Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur de son œuvre entêté
Modestement vous en fait une offrande,
Que veut de vous sa fausse humilité?
C'est de l'encens que son orgueil demande.

» c'est-à-dire fort bien, car elle était très-gourmande.» Il disait d'elle qu'il *était difficile d'avoir moins de sensibilité et plus d'égoïsme*. Elle mourut dans ce couvent en 1780, âgée de 84 ans. Ses lettres à *Horace Walpole*, sont trop connues pour en dire rien de plus.

Las! je suis loin de tant de vanité,
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous sera présenté ;
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

J'ose donc, Monsieur, vous envoyer ce tribut très-indigne ; j'aurais voulu faire encore plus de changemens à ces faibles ouvrages ; mais Bruxelles est l'éteignoir de l'imagination.

Les vers et les galans écrits
Ne sont pas de cette province,
Et dans les lieux où tout est prince
Il est très-peu de beaux-esprits.
Jean Rousseau banni de Paris
Vit émousser dans ce pays
Le tranchant aigu de sa pince,
Et sa muse qui toujours grince
Et qui fuit les jeux et les ris
Devint ici grossière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
Contre les frimats épaissis ?
Vouliez-vous que je redevinsse
Ce que j'étais quand je suivis
Les traces du pasteur du Mince (1),
Et que je chantais les Henris ?
Apollon la tête me rince,
Il s'aperçoit que je vieillis ;
Il voulut qu'en lisant Leibnitz
De plus rimailler je m'abstinsse ;
Il le voulut, et j'obéis :
Auriez-vous cru que j'y parvinsse ?

(1) Mincio.

Il serait plus doux, Monsieur, de parvenir à avoir l'honneur de vivre avec vous et à jouir des délices de votre commerce. L'imagination de *Virgile* eût langui s'il avait vécu loin des *Varius* et des *Pollion*. Que dois-je devenir loin de vous ? La France a très-peu de philosophes ; elle a encore moins d'hommes de goût. C'est là où le nombre des élus est prodigieusement petit ; vous êtes un des saints de ce paradis, et Bruxelles est un purgatoire : il serait l'enfer et les limbes à la fois pour des êtres pensans, si madame *du Châtelet* n'était ici. J'ai lu *le Parallèle des Romains* (1), etc., etc., comme vous me l'avez ordonné. Il est vrai que la comparaison est un peu étonnante, mais le livre est plein d'esprit ; je le croirais fait par un bâtard de M. *de Montesquieu*, qui serait philosophe et bon citoyen. J'espère que nous aurons quelque chose de mieux sur *l'Histoire de France*, et vous savez bien pourquoi. Vous êtes une coquette qui m'avez montré une fois quelques-unes de vos beautés : je me flatte que, quand je serai à Paris, j'obtiendrai de plus grandes faveurs.

(1) Par l'abbé Mably.

Adieu, Monsieur, madame *du Châtelet*, qui est pleine d'estime et d'amitié pour vous, vous fait les plus sincères complimens. Vous connaissez mon tendre et respectueux attachement pour vous.

Le petit ballot de mes rêveries doit être à Paris par la voiture de Scudéri, à l'inquisition de la chambre syndicale. Il a été mis au coche de Lille.

LETTRE VI.

AU MÊME.

A Bruxelles, ce 15 mai 1741.

J'ai reçu hier bien tard, Monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 19 avril, et qui était adressée à Valenciennes. Je n'ai pas été assez heureux pour voir M. *de Boufflers* dans son hermitage, ni M. *de Séchelles* dans son royaume. Le procès de madame *du Châtelet* nous a rappelés à Bruxelles. Je voudrais bien que vous jugeassiez en dernier ressort celui de *Mahomet*, auquel vous avez la bonté de vous intéresser. Il y avait très-long-temps

que j'avais commencé cet ouvrage aussi bien que *Mérope;* je les avais tous deux abandonnés, soit à cause de la difficulté du sujet, soit que d'autres études m'entraînassent, et que je fusse un peu honteux de faire toujours des vers entre *Newton* et *Leibnitz*. Mais depuis que le roi de Prusse en fait après une victoire, il ne faut pas rougir d'être poëte. N'aimez-vous pas le style de sa lettre? *On dit les Autrichiens battus et je le crois;* et de là, sans penser à sa bataille, il m'écrit une demi-donzaine de stances, dont quelques-unes ont l'air d'avoir été faites à Paris par des gens du métier. S'il peut y avoir quelque chose de mieux que de trouver le temps d'écrire dans de pareilles circonstances, c'est assurément d'avoir le temps de faire de jolis vers. Il ne manque à madame *du Châtelet* que des vers, après avoir vaincu le secrétaire perpétuel de l'académie des sciences; mais elle fait mieux, elle daigne toujours avoir de l'amitié pour moi, quoique je ne sois point du tout de son avis. Elle me trouva ces jours passés écrivant au roi de Prusse; il y avait dans ma lettre :

Songez que les boulets ne vous épargnent guère;
Que du plomb dans un tube entassé par des sots,
Peut casser aisément la tête d'un héros,

Lorsque multipliant son poids par *sa vitesse*,
Il fend l'air qui résiste et pousse autant qu'il presse.

Elle mit de sa main, *par le quarré de sa vitesse*. J'eus beau lui dire que le vers serait trop long; elle répondit qu'il fallait toujours être de l'avis de *Leibnitz* en vers et en prose; qu'il ne fallait point songer à la mesure des vers, mais à celles des forces vives : si vous ne sentez pas bien la plaisanterie de cette dispute, consultez *l'abbé Desmolière* ou *Pitot*, gens fort plaisans qui vous mettront au fait. N'allez-vous pas, Monsieur, acheter bien des livres à l'inventaire de la bibliothèque de *Lancelot?* Le roi de Prusse a renvoyé votre bibliothécaire *Dumolard*. Il paraît qu'il ne paie pas les arts comme il les cultive, ou peut-être *Dumolard* s'est-il lassé d'attendre. Je lui rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi; vous ne doutez pas que je ne m'intéresse vivement à un homme que vous protégez.

Je serais bien curieux de voir ce que vous avez rassemblé sur *l'Histoire de France*. Vous vous êtes fait une belle occupation et bien digne de vous. Je vis toujours dans l'espérance de m'instruire un jour auprès de vous,

et de profiter des agrémens de votre commerce ; mais la vie se passe en projets, et on meurt avant d'avoir rien fait de ce qu'on voulait faire. Il est bien triste d'être à Bruxelles quand vous êtes à Paris. Madame *du Châtelet*, qui sent comme moi tout ce que vous valez, vous fait mille complimens. Quand vous passerez par la rue de Beaune, souvenez-vous de moi.

Vous savez que le prince *Charles* de Lorraine vient à Bruxelles ; que le prince royal de Saxe n'épouse plus l'archiduchesse ; et que la chose du monde dont on s'aperçoit qu'on peut se passer le plus aisément, c'est un empereur.

LETTRE VII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Ce 24 avril 1744.

Colletet (1) envoie encore ce brimborion au cardinal duc. Cette rapsodie le trouvera

---

(1) L'on ne sait trop pourquoi Voltaire prend ici le nom de l'un des cinq auteurs que le cardinal de *Richelieu* avait

probablement dans un camp entouré d'officiers, et vis-à-vis de vilains Allemands qui se soucient fort peu des amours du duc de *Foix* et de la princesse de *Navarre*. Mais votre esprit agile, qui se plie à tout, trouvera du temps pour songer à votre fête. Vous serez comme *Paul-Emile*, qui, après avoir vaincu *Persée*, donna une fête charmante, et dit à ceux qui s'étonnaient de la fête et du souper: Messieurs, c'est le même esprit qui a conduit la guerre et qui a ordonné la fête. Pour moi, Monseigneur le duc, je crois, avec la dame de Cirey, que vous ne haïrez pas ce duc de

---

choisis pour la composition des pièces de théâtre. *Colletet* travailla aux comédies intitulées *l'Aveugle de Smyrne* et *les Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal; et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ces vers :

La canne s'humectant dans la bourbe de l'eau....

Richelieu lui fit présent de 600 livres pour six mauvais vers qui suivaient celui-là; sur quoi l'auteur fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'a donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

En lui faisant ce présent, le cardinal lui dit : « Que les » 600 livres n'étaient que pour les six vers qu'il trouvait si » beaux, et que le roi n'était pas assez riche pour payer le » reste. » *Colletet* mourut en 1656. Il avait épousé successivement ses trois servantes; les gages qu'il leur devait leur tenaient lieu de dot.

Foix qui fait là guerre, qui est amoureux, qui est fourré tout jeune dans les affaires, qui combat pour sa maîtresse, qui la gagne à la pointe de l'épée, qui a de l'esprit et qui berne les *Morillo*. Si vous êtes content, voulez-vous envoyer ce premier acte à *Rameau?* Il sera bon qu'il le lise, afin que sa musique soit convenable aux paroles et aux situations; et surtout qu'il évite les longueurs dans la musique de ce premier acte, parce que ses longueurs jointes aux miennes feraient ce premier acte éternel. J'attends vos ordres sur le divertissement du second acte que je vous ai envoyé il y a huit jours. Madame *du Châtelet* vous fait ses plus tendres complimens. C'est à vous et à MM. les généraux à me fournir à présent le prologue. Adieu, Monseigneur, revenez brillant de gloire et de santé. J'attendrai avec bien de l'impatience le plaisir de vous dire ce que je vous dis depuis près de trente ans, que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect; j'y ajoute la plus vive reconnaissance.

V.

LETTRE VIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Cirey en Champagne, ce 1er juin 1744.

Les gens de bonne compagnie, Monsieur, et ceux qui prétendent en être, vont bien se rengorger quand ils verront que le livre le plus utile nous vient de l'homme du monde le plus aimable. Nous recevons dans ce moment votre présent charmant. Madame *du Châtelet* va quitter les tables astronomiques de *Bayer* (1), pour vous en remercier ; et moi je quitte très-volontiers ma fête de Versailles pour vous dire combien votre livre m'enchante. Nous le parcourons. Je le lis, en vous écrivant. J'admire ces traits brillans et vrais dont vous caractérisez les rois et les siècles. Ce que vous dites de *Louis XII*, de *Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Louis XIV*, doit être appris par cœur. N'allez pas croire, au moins, que la

(1) *Jean-Bayer* d'Ausbourg publia une description des constellations, sous le titre d'*Uranometria*, dans laquelle on remarque beaucoup de savoir, et où il indique chaque étoile par une lettre grecque ou latine.

reconnaissance que je vous dois sur l'article de *Henri IV* me fascine la vue. Je vois très-clairement que votre ouvrage est un chef-d'œuvre d'esprit et de raison. Point de satire, point de prévention, point de faux raffinemens. Vous avez enchassé, dans cette chronologie, mille anecdotes intéressantes, qui toutes servent à faire connaître les temps dont vous parlez. Votre ouvrage vivra, je vous en réponds; faites donc comme lui, n'ayez plus de coliques : passez à Cirey en allant aux eaux, et employez votre loisir à nous donner votre grande histoire que cet abregé doit faire désirer à tous ceux qui veulent lire pour s'instruire et pour avoir du plaisir. Je viens de lire l'article du chancelier de l'*Hôpital;* grand merci, c'est un chancelier que j'idolâtre; il était philosophe, vrai philosophe, excellent citoyen et faisait de beaux vers latins.

Hic jacet a nullis potuit quæ Gallia vinci,
Ipsa sui victrix, ipsa sui tumulus.

Que vous avez bien fait de donner tant d'éloges au grand *Colbert!* La lettre *à Vossius!* bon encore; cela peut fructifier en son temps : ce sont des germes de vertu et de grandeur.

Le public doit vous être très-obligé ; il n'avait point encore vu de cette besogne.

Je vous demande en grâce de vous souvenir de moi avec madame *du Deffant*. Conservez-moi vos bontés et les siennes. Elle écrit à madame *du Châtelet* des lettres bien plaisantes. *Tentat eam*, quelquefois *in ænigmatibus*. On les devine sur-le-champ. Adieu, Monsieur ; je vous aime, je vous respecte, je vous suis dévoué pour la vie.

V.

A propos : mais madame *du Châtelet* vous a aussi envoyé son livre, et vous ne lui en dites mot : elle est fort piquée de ce que vous ne lui dites pas votre avis sur le quarré de la vitesse. C'est cela qui est intéressant !

LETTRE IX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Cirey, ce 5 juin 1744.

Vous êtes un grand critique et on ne peut prendre son thé avec plus d'esprit. Je vous admire, Monseigneur, de raisonner si bien sur mon barbouillage quand on ouvre des tranchées. Il est vrai que vous écrivez comme un chat ; mais aussi je me flatte que vous commandez les armées comme le maréchal de Villars ; car, en vérité, votre écriture ressemble à la sienne, et cela va tous les jours en embellissant ; bientôt je ne pourrai plus vous déchiffrer : passons.

Vous avez grande raison, le tyran de Madrid, quoique ce soit don *Pèdre*, est mal sonnant, et vous jugez bien que cela est corrigé sur-le-champ. Il en sera de même du reste. Mais comment avez-vous pu donner mes brouillons à M. *d'Argenson* et au président? Vous me faites périr à petit feu. Un malheureux croquis, informe, dont il ne subsistera peut-être pas cent vers, qui n'était que pour vous, une idée à

peine jetée sur le papier, seulement pour vous obéir, et pour savoir de vous si vous approuviez l'esquisse du bâtiment ? Ils prendront cela pour la maison toute faite et ils me trouveront ridicule. Comment montrer un premier acte qui finit par A, V, G, R, C, G ? C'est se moquer du monde ; c'est me désespérer. L'ouvrage ne ressemble déjà plus à celui que je vous ai envoyé.

A, V, G, R, C, G, cette énigme me gêne,
Je veux la deviner avant la fin du jour ;
Ah ! je n'aurai pas grande peine,
Le mot de l'énigme est amour.

Cela clôt un acte du moins ; cela peut se presenter. Et quand *Léonor* dit à la princesse :

Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien ;

La princesse répond :

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune
Le ridicule amuse, on se prête à ses traits ;
Mais il fatigue, il importune,
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

Et puis suit le portrait d'*Alamir*. Et croyez-vous encore que j'aie laissé subsister les plats complimens de *Morillo*, et les sottes réponses de la princesse quand on lui donne la pomme ? Elle disait :

Mais il me siérait mal d'accepter ce présent.

C'est répondre en bégueule sans esprit. Voici ce qu'elle dit :

Il me siérait bien mal d'accepter ce présent,
Pâris l'offrit moins galamment
A l'objet dangereux qui de son cœur fut maître.
Hélène fut séduite, et je ne veux pas l'être.

C'est un peu plus tourné cela. Vous me demanderez, Monseigneur, pourquoi je ne vous ai pas envoyé tout l'ouvrage dans ce goût. C'est, ne vous déplaise, que je ne trouve pas l'esprit en écrivant aussi vite que vous en parlant ; c'est que j'aimerais mieux faire deux tragédies qu'une pièce où il entre de tout, et où il faut que les genres opposés ne se nuisent point. Vous avez ordonné ce mélange, cela peut faire une fête charmante ; mais, encore une fois, il faut beaucoup de temps. Je vais à présent travailler avec un peu plus de confiance ce qui regarde la comédie ; et je me flatte que je remplirai vos vues autant que mes faibles talens le permettront. Il s'agit à présent des divertissemens que j'ai tâché de faire de façon qu'ils puissent convenir à tous les changemens que je me réservais de faire dans la comédie.

Voyez si vous voulez que j'envoie à *Rameau* (1) ceux des premier et troisième actes; j'attends sur cela vos ordres, et je vous avoue d'avance que je ne crois pas avoir dans mon magasin rien de plus convenable que ces deux divertissemens. A l'égard du second acte, je ferai, comme de raison, ce que vous voudrez; mais ayez la bonté d'examiner si le duc de *Foix*, ayant intention de se cacher jusqu'au bout, peut donner une fête qui réponde mieux au dessein? Songez que les divertissemens du premier et du second acte sont des fêtes entrecoupées, et qu'il faut au milieu une espèce de petit opéra complet, d'autant plus que, pendant ce temps-là, il faut que la princesse soit sup-

(1) *Rameau*, l'un des plus célèbres musiciens et compositeurs français des dix-septième et dix-huitième siècles, né en 1683, dans la patrie des *Bossuet*, *Crébillon*, *Piron*, et du pr. *Bouhier*. Ses travaux forment une véritable époque dans l'histoire particulière de la musique dramatique en France, et dans l'histoire générale de l'art. C'est lui qui a mis en musique les intermèdes de *la Princesse de Navarre*, comédie, et *le Temple de la Gloire*, opéra-ballet, deux ouvrages de *Voltaire* qui firent partie des fêtes données à Versailles à l'occasion du premier mariage du dauphin, et des victoires du roi en Flandre. Il mourut en 1764. On prétend que tout ce que son curé put tirer de lui dans ses derniers momens ce fut cette phrase: « Que diable me chantez-vous là, M. le » curé? vous avez la voix fausse. »

posée tout voir d'un bosquet dans lequel elle est cachée, et dans lequel elle change d'habits. Madame *du Châtelet* est fort sévère, et jusqu'à présent je ne l'ai jamais vue se tromper en fait d'ouvrages d'esprit.

LETTRE X.

AU MÊME.

Cirey, ce 8 juin 1744.

Je crains bien qu'en cherchant de l'esprit et des traits,
Le bâtard de Rochebrune
Ne fatigue et n'importune
Le successeur d'Armand et les esprits bien faits (1).

Il faut pourtant s'évertuer pour que les idées de votre maçon ne soient pas absolument indignes de l'imagination de l'architecte. Vous voulez, Monseigneur, un divertissement au second acte où il soit question du duc de *Foix*.

Figurez-vous qu'à la fin du second acte, la princesse de *Navarre* est déjà reconnue, et

(1) *Rochebrune* était un poëte agréable, et auteur de plusieurs chansons. C'est lui qui fit les paroles de la *cantate* d'*Orphée*, qui devint le triomphe du musicien *Clérambault*. Il mourut en 1732. On a vu à l'article *Colletet* que le prénom du cardinal de *Richelieu* était *Armand*.

qu'on lui apprend que le duc de *Foix* avance ; aussitôt arrive un député de ce duc de *Foix*, en présence du duc de *Foix* lui-même, qui est toujours *Alamir*. Ce député est suivi d'esclaves maures qu'il envoie à la princesse ; ils font une entrée et chantent. La princesse dit qu'elle ne veut rien du duc de *Foix*. Il y a dans le fond du théâtre un bassin d'eau, représentant des toiles blanches. Les esclaves répondent qu'ils vont mourir, puisqu'on les rebute, et que leur maître en usera ainsi. Ils se précipitent dans l'eau, et il en renaît sur-le-champ autant d'amours qui viennent avec des fleurs et des flambeaux, et qui disent à peu près à la *Dona* :

De nouveaux esclaves paraissent
Ne les rebutez pas, c'est pour vous qu'ils renaissent.
Comme leur mère, ils sont sortis des eaux.
C'est sous vos lois qu'ils sont à craindre ;
Vous avez le pouvoir d'allumer leurs flambeaux,
Et vous n'aurez jamais celui de les éteindre.

Cependant il s'élève au milieu de l'eau un groupe d'architecture représentant *Jupiter* qui enlève *Europe ; Neptune* qui enlève *Calisto*, et *Pluton* qui enlève *Proserpine ;* et on chante tout ce qui peut justifier le duc de *Foix*

par l'exemple de ces trois dieux. Alors les divertissemens font place au reste de la pièce.

Voudriez-vous qu'à la fin du troisième acte le fond du théâtre représentât les Pyrénées? L'amour leur ordonnerait de disparaître, afin de ne faire qu'un peuple de la France et de l'Espagne; et on verrait à leur place une salle de bal où le duc de *Foix* danserait avec sa dame, etc. Je chercherai tant qu'à la fin j'approcherai de vos idées: encouragez-moi, je vous supplie; soyez sûr que tous les divertissemens seront faits avant le mois de juillet; qu'il ne faudra pas un mois à *Rameau;* que je travaillerai la pièce avec tout le soin possible, et que je n'aurai rien fait en ma vie avec plus d'application : mais, encore une fois, ne me jugez point sur cette misérable esquisse; et s'il y a quelques scènes qui vous plaisent, croyez que tout sera travaillé dans ce goût: soyez sûr enfin que vous serez servi à point nommé, et que tout sera prêt pour votre retour.

Madame *du Châtelet* regrette toujours la petite fête des bergers, et,

Du sort de Polémon l'intéressante histoire.

Mais il me semble que cette nouvelle façon serait plus susceptible de spectacle. Je vous

demande toujours la permission d'envoyer à *Rameau* les autres divertissemens. Je vous supplie de dicter vos ordres en prenant votre thé, si vous prenez du thé devant Menin ou dans Menin. Tâchez d'aller à Bruxelles, car on nous y dénie justice. Madame *du Châtelet* vous aime véritablement; je vous le dis, c'est une très-bonne femme. Adieu, Monseigneur, mon cher protecteur, adieu.

LETTRE XI.

AU PAPE BENOIT XIV (1).

Parigi, 17 augusto (1743).

BEATISSIMO PADRE,

Ho ricevuto co' i sensi della più profunda venerazione e della gratitudine più viva, i

---

(1) De tous les papes qui se sont assis successivement dans la chaire de Saint-Pierre, aucun n'a ressemblé par ses vertus, sa justice, sa tolérance et son savoir, au pape *Benoît XIV*. Le fils du ministre *Walpole*, à son retour d'Italie en Angleterre, fit ériger un monument en son honneur, où on lit à peu près ces mots, déjà consacrés par le suffrage de la postérité : « Aimé des catholiques, estimé des protes-» tans, humble, désintéressé; prince sans favori, pape sans

sacri medaglioni di quali vostra santita s'è degnata honorarmi. Sono degni del bel' secolo de'i Trajani ed Antonini; ed è ben giusto che un sovrano amatore riverito al par di loro abbia le sue medaglie perfettamente come le loro lavorate. Teneva e riveriva io nel mio gabinetto una stampa di vostra Beatitudine, sotto la quale ho preso l'ardire di scrivere:

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis;
Qui scriptis mundum edocuit, virtutibus ornat.

Quella inscrizione che almeno è giusta fù il frutto della lettura che avevo fatta del libro con cui vostra Beatitudine ha illustrata la chiesa e la litteratura; ed ammiravo come il nobil fiume di tanta erudizione non fosse stato turbato del tanto turbine degli affari.

» népotisme, auteur sans vanité, en un mot homme que ni » l'esprit ni le pouvoir n'ont pu gâter. » Lui-même détermina pour ainsi dire son élection par une plaisanterie. Voyant que le conclave ne terminait rien, *Lambertini* s'avisa de leur dire avec son enjouement ordinaire : « Si vous voulez un saint, » nommez *Gotti*, un politique, *Aldovrandi*, un bon-homme, » prenez-moi. » Ces mots comme jetés au hasard furent une illumination soudaine pour tout le conclave qui lui donna la tiare. Cette lettre est précieuse parce que ce beau distique latin, bien qu'il soit connu, n'est que cité ou mis en note dans d'autres lettres, tandis qu'ici il se trouve joint à son texte.

Mi sia lecito, Beatissimo Padre, di porgere i miei voti con tutta la christianita, e di domandare al cielo che vostra santita sia tardissimamente ricevuta trà quegli santi dei quali ella, con si gran' fatica e successo, ha investigato la canonizatione.

Mi concede di bacciare umilissimamente i sacri suoi piedi, e di domandarle col più profondo rispetto la sua benedizione.

Di vostra Beatitudine
il divotissimo, umilissimo
ed obligatissimo servitore.

VOLTAIRE.

LETTRE XII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL (1).

Paris, ce lundi 1745.

VOICI un prologue; voici des mémoires justificatifs; voici des consultations, ayez sur-

---

(1) Il naquit le 20 décembre 1700 et mourut en 1788. Ce fut au collége où commença cette amitié si tendre qu'il conserva toute sa vie pour son cher *Voltaire*. Il devint le dépositaire fidèle de ses peines et de ses plus secrètes pensées.

tout la bonté de me répondre sur le feu d'artifice. Me suis-je trompé? cette idée ne fournit-elle pas un spectacle plein de galanterie, de magnificence et de nouveauté? Je ne vois plus qu'un étang; on m'a enfourné dans une bouffonnerie, dont j'ai peur de ne me pas tirer. Je travaille avec un dégoût extrême : je ne suis soutenu que par vos bontés. Dites à M. de *Solare* que ni *Virgile* ni le *Tasse* n'ont été *improvisatori :* on ne fait sur-le-champ que

---

« Son admiration pour *Voltaire*, a dit *Laharpe*, était un » sentiment vrai et sans ostentation. Il adorait ses talens » comme il aimait sa personne avec la plus grande sincé- » rité. Il jouissait véritablement de ses confidences et de » ses succès; il n'en était pas vain; il en était heureux, et de » si bonne foi que tous ceux qui le voyaient lui savaient » gré de son bonheur. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que » l'ami de *Voltaire* avait un goût juste et naturellement orné, » nourri de la politesse de ce beau siècle de Louis XIV, dont » il avait vu la fin. » Il aimait et protégeait les lettres et les arts. *Le Kain* trouva en lui un zélé protecteur, et la *Le Couvreur* un jeune amant qui eut pour elle une passion vive. Il aimait les vers et en faisait lui-même de très-jolis. Il fut nommé par le duc de Parme son ministre auprès du roi de France.

Voltaire disait de lui : « Qu'il était né pour faire du plaisir, comme *Rameau* pour faire de la musique. »

Lors du dernier retour du vieillard du Mont-Jura à Paris, sa première visite fut pour son ancien ami; il se rendit chez lui à pied dans le cœur de l'hiver, et lui dit : « cher ange! » j'ai suspendu mon agonie, pour venir vous voir. »

des choses médiocres tout au plus. Ce goût *d'improvisare* est le sceau de la barbarie chez les Italiens. Voilà nos troubadours ressuscités.

Vous buvez, mon adorable ange, la dernière bouteille de mon vin; mais je me flatte que je ferai à Cirey une bonne cuvée cet été, et que je vous fournirai encore un petit tonneau pour l'hiver. Pardon, je comptais vous faire ma petite cour ce matin; je ne sais si je serai assez heureux pour voir mes deux anges. Empêchez bien *Lanoue* d'être fâché, car en vérité il ne doit pas l'être. *Lanoue* Orosmane! ah!

A propos, mon divin ange, je n'ai pas cru qu'il fût du respect de vous prier d'honorer de votre présence notre orgie d'histrions; mais si vous étiez assez humain pour nous faire cet honneur vous nous causeriez le plus grand plaisir!

Nous nous réservons toujours pour le beau jour. Mais si par exemple Mme d'*Argental* voulait alors nous honorer de sa présence avec quelqu'une de ses amies, j'en écrirai sur-le-champ au tyran duc de *Richelieu*, et je répondrais bien que ce sultan recevrait dans son

sérail de telles odalisques. Si Mme d'*Argental* veut venir entendre de très-belle musique, il ne tient donc qu'à elle. Je vais à bon compte la mettre sur la liste; et quand elle se présentera on lui ouvrira les deux battans.

Encore un mot. Si ces anges, qui tiennent une si bonne maison, veulent donner à souper mercredi à Mme *Newton-pompon-du Châtelet*, on attend leurs ordres pour s'arranger, et on baise le bout de leurs ailes. Je m'arrange très-bien de les aimer à la fureur; écoutez, chers anges, pourquoi donc êtes-vous si aimables!

LETTRE XIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Cirey, ce 13, 14 et 15 juin 1745.

Rival heureux de Salluste et d'Horace,
Vous savez peindre, orner la vérité.
Je n'ai montré qu'une impuissante audace
Dans ce combat que ma muse a chanté (1).
J'ai crayonné pour le moment qui passe,
Et vous gravez pour la postérité.

Soyez comme le roi, soyez indulgent. J'avais mandé à M. le maréchal de *Noailles* que j'of-

---

(1) Le poëme de *Fontenoy*.

frais un petit tribut, que c'était là un bien petit monument de la gloire du roi. Il m'a fait l'honneur de m'écrire que le roi avait dit que j'avais tort, que ce n'était pas un petit monument. Je souhaite que l'ouvrage ne soit pas médiocre puisqu'il a été honoré de vos avis, et qu'il est consacré à la gloire de vos amis et de vos parens. Voilà la sixième édition de Paris conforme à la septième de Lille. L'importance du sujet l'a emporté sur la faiblesse du poëme. Il n'y a guère de ville du royaume où il n'en ait été fait une édition. Mais mon respectable *Pollion*, mon cher *Mécène*, votre santé m'intéresse plus que les lauriers des héros et les presses des imprimeurs. Vous vivrez dans les siècles à venir! puissent les eaux de Plombières vous faire vivre longtemps pour ce grand nombre d'honnêtes gens qui vous chérissent, pour le public qui vous estime, mais surtout pour vous. Que les eaux soient pour vous la fontaine de Jouvence. Je vais passer de tout le tracas que m'a donné cette belle victoire à celui d'une nouvelle fête; mais je la ferai dans mon goût, dans un goût noble et convenable aux grandes choses qu'il faut exprimer ou faire entendre.

On ne me forcera plus à m'abaisser au *Morillo.*

Allons nous délasser à voir d'autres procès.

Tous les héros que j'ai chantés m'ont ſait des remerciemens. J'en ai reçu de M. le maréchal de *Saxe* et de M. de *Chimènes.* Il n'y a que M. de *Castelmoron* qui ne m'a pas daigné écrire ni faire dire un mot. J'ajoute à M. de *Castelmoron* M. *d'Aubeterre.* Je ne vous mets pas là ce petit paragraphe pour me plaindre; peut-être n'ont-ils pas reçu les exemplaires que je leur ai envoyés, et je suis trop heureux d'avoir rendu justice à des personnes qui vous sont chères et qui méritaient une meilleure trompette que la mienne.

Je n'ai point dédié l'ouvrage au roi au hasard, comme vous le pensez bien. Il a vu l'épître dédicatoire.

LETTRE XIV.

AU PRÉSIDENT HÉNAULT,

A TABLE AVEC LES GRACES.

Cirey, ce 5 janvier 1748.

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez connu les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénault! dites-moi je vous prie
Par quel art, par quelle magie,
Avec tant de succès flatteurs
Vous avez désarmé l'envie, etc.

Voilà mon illustre et charmant confrère, comment j'avais corrigé le commencement de l'épître que j'ai eu l'honneur de vous adresser; et j'allais vous l'envoyer quand j'ai reçu votre lettre (1). J'ai été très-fâché qu'on eût envoyé des copies de ce petit ouvrage, avant que je susse si le héros de la pièce était content. Et

(1) Il faut savoir, pour l'intelligence de cette lettre, que le président *Hénault*, tenant une table splendide et donnant

pour comble de disgrace, les copies avaient été faites par une espèce d'aide-de-camp qui estropie terriblement les vers. Je ne suis pas tout-à-fait content de ce commencement, il est plus digne du public que les premiers vers qui n'étaient que familiers; mais il me semble qu'il n'est pas frappé assez fortement. J'ai bien à cœur que ce petit ouvrage soit bon, et qu'il fasse aller un jour mon nom à côté du vôtre.

Au reste les personnes qui ont condamné les soupers me paraissent indignes de souper: c'est à mon sens la critique du monde la plus ridicule. Mais les gens qui ont tort sont presque toujours les plus forts; pour moi qui ne soupe plus, je retranche les soupers même en vers. Madame *du Châtelet*, à qui je ne donnerai plus mes vers que quand j'y aurai mis la dernière main, vous fait mille complimens. Vou-

des soupers délicieux, avait trouvé fort mauvais que *Voltaire* lui dédiât cette épître, l'une des plus belles que ce poëte ait faites, commençant par ces mots:

Hénault! fameux par tes soupers.

Le président, qui avait déjà acquis une juste célébrité, ne voulait pas que son nom arrivât à la postérité par des soupers, mais bien par ses ouvrages. Et voilà pourquoi il se piqua de ce début. *Voltaire* changea ce commencement par ces vers qu'on vient de lire. Cette lettre est curieuse parce qu'elle est la seule qui fasse mention de cette particularité singulière.

lez-vous bien permettre que j'assure Mme *du Deffand* de mon respect.

Je reçois aussi une lettre de vous renvoyée de Lunéville à Paris et à Cirey. Je vous remercie de tant de faveurs. Conservez-moi une amitié aussi nécessaire à ma gloire, si j'en ai, qu'au bonheur de ma vie. Cette vie est tout à vous.

A propos, voici je crois mes deux anges gardiens de retour à Paris; vous avez donc la bonté de faire le troisième. Je vous rends de très-humbles actions de grace. Cela est beau de protéger les orphelins. Le père de *Sémiramis* mourrait de peur sans vous. Je défie l'ombre de *Ninus* d'avoir l'air plus ombre que moi. Je crois que la peur m'a encore maigri: je ne reprendrai des forces qu'en cas que mon enfant se porte bien. Je viendrai assurément vous remercier de la victoire, mais je ne me hasarderai pas d'être présent à une défaite.

On dit que vous logez près de mes confrères les incurables; je me flatte que vous ne l'êtes pas. Les murs de Thèbes, d'Ilion et de Babylone, ne sont plus; mais mon cœur restera inébranlable à la tendre amitié qu'il vous porte.

LETTRE XV.

AU MÊME.

A Lunéville, ce 14 auguste 1749.

Nous l'attendons avec impatience ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter; ce livre qu'il faudra réimprimer tous les ans, celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire, de ce livre enfin que j'aime à la folie (1).

Je vous demande pardon, d'avoir oublié mon *saint Paul*, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'as-

(1) Ce livre est l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président *Hénault*. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur notre histoire. Neuf éditions se succédèrent rapidement. Les Anglais, les Italiens, les Allemands, le firent passer dans leur langue; et les Chinois qui daignaient à peine autrefois assigner à l'Europe un point sur le globe, le lisent aujourd'hui dans la leur.

surément, je ne vérifierai pas. Mais en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin don *Calmet*, j'achèverai, s'il vous plaît, mon *Catilina*, que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans (1). On dira que *Crébillon*, a trop tardé, et que je me suis trop pressé : on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont chez les Français que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes, en huit jours, cela est très-ridicule, je le sais bien ; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité, une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de *Cicéron*, et plus encore par l'envie de montrer ce grand-homme tel qu'il est, pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son

---

(1) *Crébillon* travailla trente ans à son *Catilina*. Son fils disait : « Mon père a fait, il fait, il fera toute sa vie *Catilina* ». Les malins répétaient avec *Cicéron* : — Jusques à quand, *Catilina*, abuserez-vous de notre patience !... Enfin cet ouvrage fut représenté le 12 décembre 1748.

sujet, et dévorée par son génie, peut faire, en quelques jours, ce que, dans d'autres circonstances, elle ne ferait pas en une année; enfin, *si scirent donum Dei*, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne, et il ne suffit pas qu'elle soit bonne, il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité et qu'elle plaise. Vous aimez *Brutus*, ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. *d'Argental*. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome, comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz voilà le père de la patrie! Voici *César!* et voilà *Caton!* voilà des hommes, et voici des Romains! Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est; et voyez si j'ai vengé *Cicéron*. Vous me ferez, mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé *Leblanc*, combien je m'intéresse à lui, et combien je désirais qu'il fût des nôtres. On me fait, je crois, des tracas-

series avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de *Céthégus* et de *Lentulus*.

Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les lettres de *Rousseau* n'ont-ils pas encore fait là une belle action? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long que je ne m'en souviens pas; mais qu'importe? pourvu que vous aimiez une tragédie, où le génie de Rome s'explique sans déclamation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des *Sophocle* et des *Euripide* En voilà trop pour Rome, je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Madame *du Châtelet* vous en fait les plus tendres remerciemens. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville, chez M. *de la Reinière*, qui est le grand-maître de mes postes, et le grand contre-signeur de tous mes paquets : si mieux n'aimez vous servir de M. *d'Argenson ;* tout comme il vous plaira; mais envoyez nous nos amours.

Oh! la paix n'est pas comme vous, Monsieur, elle n'a pas l'approbation générale; et si vous poussiez votre charmant *Abrégé de la chro-*

nologie jusque là, vous pourriez dire que *Louis XV* voulut faire le bonheur du monde à quelque prix que ce fût, et qu'on ne fût pas content. Pour vous, Monsieur, qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez), je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit panégyrique est d'un bon citoyen, et c'est déjà une grande avance pour être dans vos bonnes grâces; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appelez le poëte de M. de *Richelieu*, j'ai bien envie d'être le vôtre; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle que *Marmontel* a faite pour moi, et cela est difficile.

Permettez-moi en qualité de votre commis historiographe, de vous dire combien je suis affligé qu'un de mes héros, le prince *Edouard*, ait essuyé à Paris, l'aventure de *Charles XII*, à Bender. Il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers, mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux petites maisons. Pour M. de *Richelieu*, il n'ira qu'à celle des Porcherons; et celui-là est très-sage, car il est guédé de gloire et de plaisir; et je

crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coups de pied dans le cul.

Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de madame *du Deffand.* Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très-assidument, quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit *Montaigne*, que ses imaginations élancent les miennes; et quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

Bonsoir, monsieur; je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siècle. Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les *Caligula*, les *Néron*, etc.; mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés qui font le bien de ma vie.

Je vous recommande mon enfant: *Catilina*, le traître! est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir.

LETTRE XVI.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE (1).

Lunéville, ce 14 auguste 1749.

MADAME,

Votre altesse sérenissime est obéie, non pas aussi bien, mais dumoins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*, et il est fait. La petite fille du grand

(1) Mme la duchesse du *Maine* était douée d'un naturel fort doux, d'une humeur toujours égale, et d'un commerce charmant qui la faisait désirer et chérir de tout le monde. Elle avait fixé sa résidence à Sceaux. Elle fut pour les auteurs et les artistes ce que furent jadis les *Médicis* pour les lettres et les arts. Elle encourageait les uns et protégeait les autres. Aussi sa cour devint-elle le séjour des plaisirs et le temple du bon goût. On sait que c'est pour cette femme aimable et dans sa maison même que *Voltaire* composa son joli roman de *Zadig*, ainsi que plusieurs pièces de théâtre qu'il lui dédia.

Cette lettre et les suivantes adressées à cette dame, ainsi que celles adressées à différentes personnes de sa suite, et pour lesquelles les éditeurs de Kehl firent de vaines recherches, paraissent aujourd'hui pour la première fois.

Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du *Catilina* de *Crébillon* trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle ame voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance à d'indignes mains. Je ne réponds, Madame, que de mon zèle. Il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de *Cicéron*, de *Salluste* et de *Plutarque*, et mon cœur s'est si fort échauffé par le désir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, Madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé; je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable : mais il a été fait pour madame la duchesse *du Maine*.

Madame *du Châtelet*, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes, qui ont le goût très-cultivé et même très-difficile; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de *Racine* venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie qu'il n'a connue que

dans *Athalie;* qui me croiraient perdu encore, si je tombais dans les déclamations de *Corneille*; qui veulent une action continue, toujours vive, toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidéle et agissant de Rome entière; *Cicéron* dans sa grandeur, *César* dans l'aurore de la sienne, et déjà au-dessus des autres hommes; les *Catilinaires* en action, la vérité fidèlement observée, et pour toute fiction, *Catilina* éperdument épris de sa femme avec qui il est marié en secret; femme vertueuse et qui aime véritablement son mari. *Catilina* forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voila en gros, Madame, ce que l'on désirait et ce que l'on a trouvé pour le fonds. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Madame *du Châtelet* me flatte que votre altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages : je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut de plus qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent

lieu de quelquechose; protégez donc, Madame, ce que vous avez créé.

On m'aprend que votre protection nous donne l'abbé *le Blanc* pour confrère à l'académie. Il vous est plus aisé, Madame, de faire donner une place au mérite, que de me donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant, voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être pas aux pieds de votre altesse dans Anet : c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est partout.

J'ai combatu pour vous sur la frontière contre les barbares! c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

VOLTAIRE.

LETTRE XVII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, ce 2 novembre 1749.

Ma Protectrice,

Il n'y a pas d'apparence que les nouveaux chagrins qui m'arrivent me permettent d'être aux ordres de votre altesse sérénissime mardi prochain. On m'a volé à Lunéville la tragédie de *Sémiramis*, la petite comédie de *Nanine*, plusieurs autres manuscrits, et ce qui est cent fois plus cruel, l'histoire de la dernière guerre, que j'avais écrite avec vérité, quoique par ordre du roi. Tout cela est imprimé en province; plein de fautes absurdes, d'omissions, d'additions, de tout ce qui peut déshonorer les lettres et un pauvre auteur. Je suis forcé d'être à Fontainebleau pour tâcher d'arrêter le cours de ces misères. Je me flatte que votre altesse sérénissime, non-seulement me pardonne, mais daignera entrer dans ma peine

avec sa bonté ordinaire. Son *Catilina* ne s'en trouvera pas plus mal. La petite fille du grand *Condé* trouvait la place assez tenable; mais elle y verra à mon retour de nouvelles fortifications: et puisqu'elle a été bâtie par ses ordres, j'espère qu'elle résistera aux assauts des barbares. Oh! Madame, que les petits barbares sont en grand nombre! Que ce malheureux siècle a besoin de vous! Mais c'est moi qui en ai le plus grand besoin; il faut que je combatte sous vos étendarts : me voilà comme les anciens héros qui devaient purger la terre de monstres, avec le secours des déesses.

Ma protectrice, voici des Grecs en attendant des Romains. J'ai bien peur d'avoir mal peint les uns et les autres; mais je suis bien sûr d'avoir raison si je dis que, dans la patrie d'*Alcibiade* et de *César*, il est bien difficile qu'il y ait eu des dames qui valussent madame la duchesse *du Maine*. Des héros, on en trouve partout; des âmes comme la vôtre, cela est un peu plus rare. Jugez quel est mon sort, si cette belle âme est toujours la protectrice de

VOLTAIRE.

A LA MÊME.

26 novembre 1749.

Promesse.

Je soussigné, en présence de mon génie et de ma protectrice, jure de lui dédier, avec sa permission, *Électre* et *Catilina*, et promets que la dédicace sera un long exposé de tout ce que j'ai appris dudit génie dans sa cour.

Fait au palais des Arts et des Plaisirs.

Le Protégé.

LETTRE XVIII.

A LA MÊME.

Paris, ce 9 janvier 1750.

MA PROTECTRICE,

Quelle est donc votre cruauté de ne vouloir plus que les pièces grecques soient du premier genre ? Auriez-vous osé proférer ces blasphèmes du temps de feu M. *de Malezieu?* Quoi ! j'ai fait *Électre* pour plaire à votre altesse sérénissime ; j'ai voulu venger *Sophocle* et *Cicéron* en combattant sous vos étendarts ; j'ai purgé la scène française d'une plate galanterie dont elle était infectée ; j'ai forcé le public aux plus grands applaudissemens ; j'ai subjugué la cabale la plus envenimée ! et l'âme du grand *Condé*, qui rèside dans votre tête, reste tranquillement chez elle à jouer au cavagnol et à caresser son chien ! Et la princesse qui, seule, doit soutenir les beaux-arts et ranimer le goût de la nation, la princesse qui a daigné jouer *Iphigénie en*

Tauride, ne daigne pas honorer de sa présence cet *Oreste* que j'ai fait pour elle, cet *Oreste* que je lui dédie! Je vous demande en grâce, Madame, de ne me pas faire l'affront de négliger ainsi mon offrande. *Oreste* et *Cicéron* sont vos enfans; protégez-les également. Daignez venir lundi. Les comédiens viendront à votre loge et à vos pieds. Votre altesse leur dira un petit mot de *Rome sauvée*, et ce mot sera beaucoup. Je vais faire transcrire les rôles; mais il faut que Madame la duchesse *du Maine* soit ma protectrice dans Athènes comme dans Rome. Montrez-vous; achevez ma victoire. Je suis un de ces Grecs qui avaient besoin de la présence de Minerve pour écraser leurs ennemis.

Votre admirateur, votre courtisan, votre idolâtre, votre protégé,

V.

Je vous demande en grâce de ne venir que lundi (1).

---

(1) Ce lundi, 12 janvier 1750, fut le jour de la première représentation d'*Oreste*.

LETTRE XIX.

A LA MÊME.

Ce samedi, novembre 1749.

MA PROTECTRICE,

Gardez mes sentimens dans votre cœur, et non mes lettres dans votre cassette, elles vont comme elles peuvent; mais pour les sentimens, ils ont la hardiesse d'être dignes de toutes les bontés de votre altesse sérénissime. Je défie les *Lamotte*, les *Fontenelle* et *tutti quanti;* ils n'ont point eu tant de zèle et tant d'envie de vous plaire. Permettez que je joigne à ce paquet le long et superbe rôle de M. le comte *de Loos*. Il ornera au moins le spectacle de sa belle figure, et cela vaut bien cent vers au moins, fussent-ils de *Corneille*.

Voici aussi un petit mémoire pour M. *Martel;* car je ne manque à rien, et il faut que vos sénateurs soient vêtus. Si nos seigneurs les comédiens du roi prêtent des manteaux, à la bonne heure; si non, on conspirera très-bien

sans manteau, et nous avons une douzaine de sénateurs romains qui sont comme moi à votre service; mais il n'y en a aucun qui soit pénétré pour votre altesse sérénissime d'un respect plus profond, et qui admire plus votre éloquence.

Il faut que votre protégé dise à votre altesse que j'ai suivi en tout les conseils dont elle m'a honoré. Elle ne saurait croire combien *Cicéron* et *César* y ont gagné. Ces messieurs-là auraient pris vos avis s'ils avaient vécu de votre temps. Je viens de lire *Rome sauvée.* Ce que votre altesse sérénissime a embelli a fait un effet prodigieux. L'abbé *le Blanc*, qui a un peu travaillé au *Catilina* de *Crébillon*, ne veut pas que *Cicéron* se fie à *César*, et le pique d'honneur. Je ne le ferais pas si j'étais l'abbé *le Blanc*; mais j'en userais ainsi si j'étais *Cicéron*.

La scène de Cicéron avec Catilina était digne de votre altesse, quand elle était placée au premier acte, avant que *Catilina* ait pris ses dernières résolutions; mais quand ses résolutions sont prises, quand l'action est commencée, cette scène renvoyée au second acte ne fait plus le même effet. *Cicéron* doit soupçonner avant que le spectateur ait vu *Catilina*

agir. Il est très-aisé de remettre les choses en leur lieu, mais ce ne peut être pour lundi. Ainsi votre altesse aura la bonté, quand elle entendra au second acte ce bavard de *Cicéron*, de supposer que c'est au premier acte qu'il pérore. Ayez cette indulgence, et nous tâcherons de mieux jouer à la représentation qu'à la répétition.

Je débarrasse encore ma protectrice du logement des histrions. Je prie seulement l'intrépide et l'exact *Gauchet*, de m'envoyer lundi, à une heure précise, une gondole et un carrosse à quatre, qui ameneront et rameneront conjurés et consuls.

Ah! ma protectrice, je suis bien fâché, mais un jour, un jour viendra que *Rome sauvée* ne sera pas indigne de *Ludovise*.

Cicéron, le BAVARD.

LETTRE XX.

A LA MÊME.

Ce dimanche, novembre 1749.

Ma Protectrice,

Votre protégé *Cicéron* a changé la scène de *Cicéron* et de *Catilina* au second acte (car il faut rendre compte de tout à sa souveraine). Nous avons répété aujourd'hui la pièce avec ces changemens, et devant qui, madame? devant des cordeliers, des jésuites, des pères de l'Oratoire, des académiciens, des magistrats qui savent leurs *Catilinaires* par cœur! Vous ne sauriez croire quel succès votre tragédie a eu dans cette grave assemblée. Ah! Madame, qu'il y a loin de Rome au cavagnol! Cependant il faut plaire même à celles qui sont occupées d'un vieux plein. Ame de *Cornélie!* nous amenerons le sénat romain aux pieds de votre altesse, lundi; après quoi, il y aura grand cavagnol, car vous réunissez tout; et je sais

l'histoire d'un problème de géométrie et des bouteilles de savon.

Il faut que vous sachiez, Madame, que j'ai fait vos quatre vers, et que j'ai tâché de les faire du ton dont j'ai fait votre tragédie. C'est une critique digne du grand *Condé*, de vouloir que *Cicéron*, qu'un consul romain, que le chef de l'état ait des raisons indispensables pour envoyer un autre combattre à sa place. Où serait la vraie grandeur, Madame, si elle n'était pas dans votre âme? La reconnaissance, l'admiration, le plus tendre attachement sont dans la mienne.

Le sénat et le peuple romain vous présentent leurs hommages.

LETTRE XXI.

A LA MÊME.

Paris, ce vendredi, 15 janvier 1750.

MADAME,

En arrivant à Paris, j'ai trouvé les comédiens assemblés, prêts à répéter une comédie nouvelle, en cas que je ne leur donnasse pas *Oreste* ou *Rome sauvée* à jouer en huit jours. Ce serait damner *Rome sauvée* que de la faire jouer si vite par des gens qui ont besoin de travailler six semaines. J'ai pris mon parti, je leur ai donné *Oreste;* cela se peut jouer tout seul. Me voilà délivré d'un fardeau. J'aurai encore le temps de travailler à *Rome*, et de la donner ce carême. Tout ce que je fais pour Rome et pour la Grèce vous appartient. Votre altesse a ses raisons pour devoir aimer les grands hommes de ces pays-là. Daignez protéger toujours un Français que vos bontés élèvent au-dessus de lui-même.

VOLTAIRE.

LETTRE XXII.

A MADAME LA MARQUISE DE MALAUZE.

A Sceaux, ce dimanche.

Aimable *Colette*, dites à son altesse sérénissime qu'elle souffre nos hommages et notre empressement de lui plaire. Il n'y aura pas, en tout, cinquante personnes au-delà de ce qui vient journellement à Sceaux. Madame la duchesse *du Maine* est bien bonne de croire qu'il ne lui convienne plus de donner le ton à Paris; elle se connaît bien peu : elle ne sait pas qu'un mérite aussi singulier que le sien n'a point d'âge; elle ne sait pas combien elle est supérieure même à son rang. Je veux bien qu'elle ne donne pas le bal; mais pour des comédies nouvelles, jouées par des personnes que la seule envie de lui plaire a fait comédiens, il n'y a qu'un janséniste convulsionnaire qui puisse y trouver à redire. Tout Paris l'admire et la regarde comme le soutien du bon goût. Pour moi, qui en fais ma divinité

et qui regarde Sceaux comme le temple des arts, je serais au désespoir que la moindre tracasserie pût corrompre l'encens que nous lui offrons et que nous lui devons.

Mille tendres respects.

V.

LETTRE XXIII.

A M. LE CHEVALIER GAYA.

Paris, 1750.

A six heures du matin, à six heures du soir, à toutes les heures de ma vie, Monsieur, je suis aux ordres du sublime génie qui connaît *Sophocle*, qui protége *Voltaire*, qui prescrit contre la barbarie et qui soutient l'honneur de la France.

Présentez, je vous en conjure, mes profonds respects à son altesse sérénissime.

J'attendrai demain ses Pégases, à l'heure que vous voulez bien me marquer.

Portez-vous bien. *Hoc præstat.*

V.

LETTRE XXIV.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Juin, ce mercredi 1750.

Ame du grand Condé!

. . .

Il n'y a pas moyen de reculer, et il faut absolument que je parte demain à cinq heures du matin. Je me trouve une espèce d'héroïsme dans le cœur, puisque j'ai le courage de partir après la lettre de ma protectrice. Ce voyage est devenu un devoir indispensable, et ce n'est que parce qu'il est devoir, que je n'ose résister à vos bontés, à vos raisons et à mon cœur.

Quoique je n'aie guère de momens dont je puisse disposer, il faut commander au temps, quand ma protectrice parle, il y a trop de plaisir à lui obéir. Hé bien! Madame, j'aurai fait toutes mes affaires à six heures; j'attendrai vos ordres et votre voiture; je viendrai me jeter à vos pieds; je viendrai chercher de nou-

veaux sujets de regret; mais aussi, ce sera pour moi une consolation bien flatteuse, de partir rempli de l'idée de vos bontés et du bonheur d'avoir vu encore *Louise de Bourbon*. Je lui dirai que je lui suis plus attaché que tous les rois du Nord; mais je lui soutiendrai que son rival le roi de Prusse, qui ne la vaut pas, est pourtant un homme admirable.

Pourvu que je sois de retour à Paris à onze heures du soir, je suis aux ordres de ma protectrice.

V.

Fragment d'une lettre à Mme la duchesse DU MAINE.

JE suis aux ordres de votre altesse sérénissime, sans réserve. Je les attends dimanche à cinq heures. Je ne suis pas ingrat comme votre petit chien, et je suis à jamais, de votre belle ame, l'adorateur le plus soumis, le plus respectueux et le plus fidèle, sans condition aucune. Je serai donc à vos ordres dimanche; mais je vous supplie de m'envoyer mercredi à Versailles, où j'ai une affaire indispensable.

Cette affaire n'est que la seconde qui m'intéresse : la première est de vous plaire, de vous apporter mes vers, ma toux, mon cœur, mon admiration pour votre esprit, et ma respectueuse reconnaissance pour vos bontés.

A LA MÊME.

Autre fragment.

MA PROTECTRICE,

EN arrivant de Versailles et non de la cour, j'ai appris que votre altesse sérénissime voulait me donner de nouveaux ordres et de nouveaux conseils, lundi. Elle est la maîtresse de tous les jours de ma vie, et j'ai assurément pour elle autant de respect que *Lamotte*. J'attendrai demain les Pégases qui doivent me mener au seul Parnasse que je connaisse, et aux pieds de ma protectrice.

Si votre altesse sérénissime le permet, je coucherai à Sceaux.

A LA MÊME.

Autre fragment.

MA PROTECTRICE,

Cicéron, *César*, *Catilina* seront jeudi, comme de raison, aux pieds de votre altesse; le languissant auteur de tout cela reprendra des forces pour vous plaire. Il voudrait bien être digne de madame la duchesse *du Maine*, mais il a grand'peur de n'être digne que du siècle.

LETTRE XXV.

A LA MÊME.

Postdam, ce 8 septembre 1750.

MADAME,

Au lieu des ambassadeurs gaulois, que j'ai retranchés de *Rome sauvée*, en voici un qui m'est témoin que je porte toujours à la cour du roi son maître, les chaînes de votre altesse sé-

rénissime, et qui vous répondra de ma fidélité, quoique j'aie l'air d'être inconstant. Il peut dire si votre altesse sérénissime a ici des adorateurs, et si elle n'est pas de ces divinités qui ont des temples chez toutes les nations. M. *d'Ammon*, chambellan de sa majesté le roi de Prusse, et son envoyé extraordinaire en France, aura l'honneur de vous adresser son encens de plus près que moi : mais je me flatte de le suivre bientôt. J'ai cru, Madame, que mes hommages en seraient mieux reçus, s'ils vous étaient présentés par des mains qui vont resserrer encore les liens de l'amitié de deux grands rois. Il n'y avait au monde que *Frédéric-le-Grand* qui pût m'enlever à la cour de madame la duchesse du *Maine ;* mais tous les héros passés et présens ne diminueront jamais rien de mon admiration et de l'attachement que je lui ai voué pour toute ma vie. Les grands-hommes me rappelleraient sans cesse son idée, si elle pouvait s'effacer jamais de mon cœur.

Je suis avec le plus profond respect,

Madame, etc.

LETTRE XXVI.

A LA MÊME.

Berlin, ce 1er janvier 1751.

MADAME,

J'ai appris la maladie de votre altesse sérénissime avec douleur, avec effroi; et son rétablissement avec des transports de joie. On fait des vœux dans le pays où je suis, où les beaux-arts commencent à naître, comme on en fait en France où ils dégénèrent : on y souhaite ardemment votre conservation si nécessaire au maintien du bon goût et de la vraie politesse de l'esprit, dont votre altesse est le modèle. Vivez, Madame, aussi long-temps que M. de *Fontenelle*; mais, quand vous vivriez encore plus long-temps, vous ne verriez jamais un temps tel que celui dont vous avez été l'ornement et la gloire.

Je suis avec un profond respect et un attachement inviolable,

Madame, etc.

LETTRE XXVII.

A MADAME LA COMTESSE DE STAAL.

Mademoiselle,

Si je n'étais l'homme du monde le plus infirme, je passerais pour le plus ingrat. J'ai toujours compté pouvoir venir me jeter aux pieds de madame la duchesse du *Maine*, la remercier de ses bontés, et vous dire, Mademoiselle, combien je suis pénétré des vôtres. Mais des souffrances continuelles m'arrachent à mes plaisirs et à mes devoirs. Je n'ai d'autres consolations que mes livres et un peu de travail, dans les momens de relâche que me donnent mes maux. Jugez, Mademoiselle, si un homme condamné à ne vous point voir est malheureux. Je suis sûr que madame la duchesse du *Maine* daignera plaindre un de ses sujets qui est exilé de son royaume. Où devrais-je passer ma vie, que dans la patrie du bon goût et du véritable esprit, aux pieds de la protectrice des arts ? J'ose vous conjurer Mademoi-

selle, de vouloir bien me protéger auprès d'elle: son estime est le but de tous mes travaux : elle diminuera mes souffrances. Son altesse sérénissime a vu bien des gens de lettres qui valaient infiniment mieux que moi; mais jamais aucun d'eux n'a senti plus vivement son mérite, et n'a plus admiré la supériorité de ses lumières. Vous êtes faite, Mademoiselle, pour lui faire oublier tout le monde; mais je vous prie de daigner la faire souvenir de moi. Je viendrai assurément au premier rayon de santé, vous assurer que je voudrais passer mes jours auprès de vous.

Je suis avec bien du respect, Mademoiselle, etc.

En marge de la première page,

Je vous demande mille pardons. J'étais plein du nom de mademoiselle de *Launay*, que vous avez rendu si respectable, et j'oubliais madame de *Staal.*

LETTRE XXVIII.

A SAINT-LAMBERT.

Aux Délices.

Je viens, mon très-aimable *Tibulle*, de vous écrire une lettre où il ne s'agit que de *Charles XII*. Je suis plus à mon aise en vous parlant de vous, en vous ouvrant mon cœur, en vous disant combien il est pénétré du bon office que vous me rendez.

Vraiment je vous enverrai toutes les Pucelles que vous voudrez, à vous et à madame de *Boufflers*, rien n'est plus juste.

J'ai conçu comme vous depuis quelques années, qu'il fallait faire des tragédies *tragiques*, et arracher le cœur au lieu de l'effleurer. Nous n'avons guère été jusqu'à présent que de beaux discoureurs : il viendra quelqu'un qui rendra le poignard de *Melpomène* plus tranchant, mais je serai mort.

Je n'ai point l'honneur d'être de l'avis de *Follard* sur *Charles XII*. Je ne suis point soldat. Je n'entends rien à la baïonnette; mais

je trouve, suivant toutes les règles de la *méto-poscopie*, que c'était une horrible imprudence d'attaquer cinquante ou soixante mille hommes dans un camp retranché à Narva, avec huit mille cinq cents hommes harassés, et dix pièces de canon. Le succès ne justifie point à mes yeux cette témérité. Si les Russes ne s'étaient pas soulevés contre le duc de *Croy*, *Charles* était perdu sans ressource. Il fallait un assemblage de circonstances imprévues, et un aveuglement inouï pour que les Russes perdissent cette bataille.

Une faute plus impardonnable, c'est d'avoir laissé prendre l'Ingrie, tandis qu'il s'amusait à humilier *Auguste*. Le siége de Pultawa, dans l'hiver, tandis que le *Czar* marchait à lui, me paraît, comme au comte *Piper*, l'entreprise d'un désesperé qui ne raisonnait point. Le reste de sa conduite pendant neuf ans, est de don *Quichotte*.

Quand le maréchal de *Saxe* admirerait cet enragé, cela ne me ferait rien; et je répondrais au maréchal de *Saxe*, vous faites mieux encore que vous ne dites.

Mais *Apollon* me tire par l'oreille, et me

dit : de quoi te mêles-tu ? Ainsi je me tais, et je vous demande pardon.

Je reviens comme don *Japhet* à ce qui est de ma compétence. Vous souvenez-vous que vous vouliez que je raccomodasse le moule *d'Oreste* et que je lui fisse des oreilles ? Je vous ai obéi à la fin. Il y a du pathos, ou je suis trompé. Nous le jouerons l'année prochaine, sur un petit théâtre de polichinelles, si je suis en vie : vous devriez bien y venir, si vos nerfs vous le permettent. Je vous jure qu'il vaut mieux aller aux Délices qu'à Postdam.

Je me doutais bien que l'odorat d'un nez comme le vôtre serait un peu chatouillé des parfums que j'ai brûlés à l'honneur de *le Franc de Pompignan*. Il est bon de corriger quelques fois les impertinens. Il y a quelques messieurs qui allaient répandre les tenèbres et souffler la persécution, si on ne les avait pas arrêtés tout court par le ridicule.

Si vous voyez frère *Jean* des *Entomures-Menou*, dites-lui, je vous prie, que j'ai de bon vin : mais j'aimerais encore mieux le boire avec vous qu'avec lui.

Mes respects, je vous prie, à madame de *Boufflers* et à madame sa sœur.

Comment faire pour vous envoyer un gros paquet?

Je vous aime, je vous remercie, je vous aimerai toute ma vie.

Je n'ai point de lettres de M. le gouverneur de *Berch*, c'est un paresseux.

LETTRE XXIX

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

MÉMOIRE POUR TOUS LES ANGES!

Octobre 1759.

Le temps étant fort cher, mon cœur tout plein, ma tête épuisée, *Pierre-le-Grand* m'occupant du matin au soir, le nouveau semoir à cinq tuyaux demandant ma présence, cinquante maçons me ruinant, l'abbé *d'Espagnac* me chicanant, trois ou quatre petits procès me lutinant, le désespoir de ces honnêtes prêtres m'amusant, et mes yeux n'en pouvant plus, je dicte avec humilité le présent mémoire, et je supplie le comité des anges de le lire avec bonté, attention et sans prévention.

1° Pour M. l'abbé *d'Espagnac*, je n'en

parlerai pas, pour avoir plutôt fait. Je me borne à remercier tendrement les dignes ministres qui veulent bien traiter avec lui; je le soupçonne d'être difficile en affaires, et si les édits du traducteur de *Pope* (1) sont entre ses mains, je crois que la critique sera épineuse.

2° Je prie tous les anges de députer M. *de Chauvelin* l'ambassadeur, et de lui faire prendre absolument la route de Genève, qui est plus courte que celle de Lyon. Un homme accoutumé à passer les Alpes, passera bien le Mont-Jura. Son chemin sera plus court de vingt-cinq lieues en prenant la route de Dijon, Saint-Claude et Annecy. Nous lui promettons de lui jouer une tragédie et une comédie dans la mâsure appelée château de Tourney, sur un théâtre de polichinelle, mais dont les décorations sont très-jolies. Il me verra faire le vieillard d'après nature; nous le logerons aux Délices. Il peut être sûr d'être très-étroitement logé, mais gaîment et dans la plus jolie vue du monde. On logera son secrétaire et ses valets de chambre encore plus mal, mais on lui fera manger des truites. Il verra s'il veut les graves

(1) *Silhouette*, alors contrôleur général des finances.

syndics de Genève, les ministres sociniens, et trouvera encore le secret de leur plaire selon son usage.

3° Il trouvera des cœurs sensibles à toutes ses bontés, pénétrés d'estime et de reconnaissance; on discutera avec lui son mémoire sicilien, qui est plein de sagacité, et de vues fines et étendues (1).

4° Madame *Scaliger* (2) saura qu'il n'y a aucune de ses critiques, excepté celle du *billet adultère*, que nous n'ayons approuvée. Nous en reconnûmes la justesse il y a plus de six semaines; nous fûmes même beaucoup plus difficiles qu'elle, et nous pouvons assurer que nous avons poussé la sévérité aussi loin que si nous avions jugé la pièce d'un autre.

5° Il faut considérer que la pièce ayant été faite en moins d'un mois, on avait voulu essayer seulement s'il en pouvait résulter quelque intérêt : c'est la première chose dont il faut s'assurer, après quoi le reste se fait aisément. Le fond de la pièce est une femme vertueuse et passionnée, convaincue d'un crime qu'elle n'a

(1) Ce mémoire est une critique sur la tragédie de *Tancrède*.

(2) Mme d'*Argental*.

pas commis, sauvée du supplice par son amant qui la croit criminelle, méprisée par celui qui l'a sauvée, et pour qui elle avait tout fait; plus désespérée de se voir soupçonnée par son amant, qu'elle n'a été affligée d'être conduite au supplice; enfin, son amant mourant entre ses bras, et ne reconnaissant la fidélité de sa maîtresse qu'après avoir reçu le coup de la mort qu'il a cherchée, ne pouvant survivre au crime d'une femme qu'il adorait.

L'intérêt qui doit naître de ce sujet était affaibli par deux défauts, dont le premier a été très-bien censuré dans l'écrit de madame *Scaliger*. Ce défaut consistait dans l'invraisemblance, dans le peu de fondement de l'accusation portée contre *Aménaïde*, dans l'oubli des accessoires nécessaires pour rendre Aménaïde coupable à tous les yeux, surtout à ceux de *Tancrède*. La correction de ce défaut ne dépendait que de quelques éclaircissemens préliminaires, de quelques détails, de quelques arrangemens historiques. C'est un travail auquel on ne s'est pas voulu livrer dans la chaleur de la composition. J'ai traité cette pièce comme la maison que je fais bâtir à Ferney: je fais d'abord élever les quatre faces, pour

voir si l'architecture me plaira, et ensuite je fais les caves et les égoûts; chacun a sa méthode. Les anges verront par la première édition qu'on leur enverra, que non-seulement la partie historique qu'ils désiraient est traitée à fond, mais qu'elle répand encore dans la pièce autant d'intérêt que de lumière, et on espère que Madame *Scaliger* sera contente.

6º Le second défaut consistait dans des longueurs, dans des redites qui détruisaient l'intérêt aux quatrième et cinquième actes. M. *de Chauvelin* a fait sur ce vice essentiel un mémoire plein de profondeur et de génie. On voit bien d'ailleurs que ce mémoire est d'un ministre public, car il propose que *Norador* soit instruit par ses espions de la condamnation d'*Aménaïde*, et qu'il envoie sur-le-champ un agent, pour déclarer qu'il va mettre tout à feu et à sang si on touche à cette belle créature. Je prendrai la liberté, quand j'aurai l'honneur de le voir, de lui représenter mes petites difficultés sur cette ambassade. Je lui dirai qu'il est bien difficile que *Norador* soit instruit de ce qui se passe dans la ville, lorsqu'on se prépare à lui donner bataille, lorsque les portes sont fermées, les chemins gardés, et si bien

gardés, qu'on vient de pendre le messager d'*Aménaïde*, qui les connaissait si bien. Je lui dirai encore que si *Norador* prenait, dans ces circonstances, un si violent intérêt à *Aménaïde*, elle ne pourrait plus guère se justifier aux yeux de *Tancrède*. Car qui assurera *Tancrède* que le billet sans adresse, qui fait le corps du délit, n'était pas pour *Norador?* L'ambassade même de ce Turc ne dit-elle pas clairement que le billet était pour lui? Il n'y a que le père qui puisse certifier à *Tancrède* l'innocence de sa fille. Mais comment ce père pourra-t-il lui-même en être convaincu, si la fille garde long-temps le silence, comme on le veut dans ce mémoire? Ce silence même ne serait-il pas une terrible preuve contre elle? N'est-il pas absolument nécessaire qu'*Aménaïde*, en voyant *Tancrède*, au troisième acte, se déclarer son chevalier, avoue à son père dans les transports de sa joie, que c'est à lui qu'elle a écrit, et qu'elle n'ose le nommer devant ses persécuteurs, de peur de l'exposer à leur vengeance? Cela n'est-il pas bien plus vraisemblable, bien plus passionné, bien plus théâtral?

7° On dit dans le mémoire qu'il n'est pas

naturel que *Tancrède*, dans le quatrième acte, courre au combat, sans s'éclaircir avec *Aménaïde;* qu'elle doit lui dire : *Arrêtez, vous croyez avoir combattu pour une perfide qui écrivait à un Turc, et c'est à un bon chrétien, c'est à vous que j'écrivais.* Je répondrai à cela qu'il y a des chevaliers sur la scène, que ces chevaliers sont les ennemis de *Tancrède*, qu'ils trouveraient *Aménaïde* aussi coupable de lui avoir écrit contre la loi, que d'avoir écrit à *Norador.* J'ajouterai que dans la pièce telle qu'elle est, *Tancrède* n'est point connu; qu'il était en effet très-ridicule qu'on le reconnût au commencement du quatrième acte; que c'était la principale source de la langueur qui énervait les deux derniers; qu'il y avait encore là une confidente, grande diseuse de choses inutiles, et que tout ce qui est inutile réfroidit tout ce qui est nécessaire. J'aurai d'ailleurs beaucoup de remercimens à faire, et quelques objections à proposer; mais j'apprends dans ce moment des nouvelles de mes vaches et de mes semailles, qui sont bien autrement importantes que les amours de *Tancrède* et d'*Aménaïde.* Les sangsues du pays de Gex veulent encore me faire payer un centième denier, parce que j'ai

prêté mille écus à un pauvre diable pour le tirer de prison. Je vais faire un beau mémoire pour M. *de Chauvelin* l'intendant, qui me fera encore plus d'objections que Monsieur son frère.

Le résultat de tout ceci, c'est que M. l'ambassadeur ne peut pas se dispenser de venir voir la pièce aux *Délices*. Je la fais copier actuellement, et je l'enverrai bientôt au chœur des anges de qui je baise les ailes avec toute humilité, pénétré de reconnaissance pour eux tous, et au désespoir d'être heureux loin d'eux. Mais tout le monde me dit que je fais très-bien de rester dans mon royaume de *Catai*, et que je suis plus sage que *Socrate;* je le crois bien.

N. B. que le troisième est tout en action, le quatrième en sentiment, le cinquième sentiment et action : vous verrez!

Vous ne verrez jamais un cœur plus fidèle que le mien, au culte d'Hyperdulie. Mes anges sont mes divinités.

LETTRE XXX.

A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

Aux Délices, ce 11 juin 1762.

Je vous adresse, Monsieur, la plus infortunée de toutes les femmes, qui demande la chose du monde la plus juste (1). Mandez-moi je vous

(1) Cette femme infortunée était la veuve du malheureux *Calas*. Cette lettre et les suivantes qui y ont rapport nous ont paru réclamer la note que voici :

Calas (*Jean*), négociant de Toulouse et protestant, fut accusé d'avoir étranglé son fils aîné, le 13 septembre 1761, en haine de la religion catholique, qu'il voulait, dit-on, embrasser, ou qu'il professait déjà secrètement. Il a été reconnu depuis que ce jeune homme, d'un esprit sombre, inquiet et violent, s'était détruit lui-même. Le père infortuné, appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, fut condamné, sans avoir contre lui une seule déposition oculaire du crime, à être rompu vif. Il soutint, le 9 mars 1762, les douleurs de son cruel supplice avec une résignation tout héroïque. Il ne s'emporta point contre ses juges et ne leur imputa point sa mort. « Il faut, » dit-il, qu'ils aient été trompés par de faux témoins. Je » meurs innocent ; *Jésus-Christ*, qui était l'innocence même, » a bien voulu mourir par un supplice plus cruel encore. » Ces paroles sont de l'homme innocent et vertueux, d'un sage enfin ; et non celles d'un frénétique intolérant et d'un parricide. Son second fils qui ne fut condamné qu'au bannis-

prie sur-le-champ quelles mesures on peut prendre; je me chargerai de la reconnaissance : je suis trop heureux de l'exercer envers un talent aussi beau qu'est le vôtre. Ce procès d'ailleurs si étrange et si capitale peut vous faire un honneur infini; et l'honneur dans votre noble profession, amène tôt ou tard la fortune. Cette affaire à laquelle je prends le plus vif intérêt, est si extraordinaire, qu'il faudra aussi des moyens extraordinaires. Soyez sûr que le parlement de Toulouse ne donnera point des armes contre lui. Il a défendu que l'on com-

---

sement, sa femme, sa servante, et *Lavaise* fils, qui tous attestaient n'avoir pas quitté l'accusé, furent mis hors de cour. Bientôt le cri public s'éleva contre ce jugement inique. La famille éplorée de la victime traversa les Cévennes et vint invoquer dans Ferney, l'humanité compâtissante et courageuse du vieux philosophe. Leurs larmes et le récit de leurs malheurs embrasèrent son cœur du désir brûlant de les venger d'une telle injustice. Trois années d'efforts généreux, de soins, de persévérance et de peines assidues, le firent enfin triompher de mille obstacles ; et le 9 mars 1765, jour anniversaire du supplice de la victime, fut rendu par cinquante maîtres des requêtes, composant le conseil du roi, cet arrêt mémorable et unanime qui déclara *Calas* et sa famille innocens. On fit sur ce triste sujet plusieurs pièces de théâtre qui toutes eurent du succès.

C'est au généreux et éloquent défenseur de l'infortuné *Wilfrid Regnault* (M. *Benjamin-Constant*) que nous sommes redevables de cette lettre et des suivantes sur le même sujet.

muniquât les pièces à personne, et même l'extrait de l'arrêt. Il n'y a qu'une grande protection qui puisse obtenir de M. le chancelier ou du roi, un ordre d'envoyer copie des registres. Nous cherchons cette protection : le cri du public ému et attendri devrait l'obtenir. Il est de l'intérêt de l'État qu'on découvre de quel côté est le plus horrible fanatisme. Je ne doute pas que cette entreprise ne vous paraisse très-importante; je vous supplie d'en parler aux magistrats et aux jurisconsultes de votre connaissance, et de faire en sorte qu'on parle à M. le chancelier. Tâchons d'exciter sa compassion et sa justice; après quoi vous aurez la gloire d'avoir été le vengeur de l'innocence et d'avoir appris aux juges, à ne se pas jouer impunément du sang des hommes. Les cruels! ils ont oublié qu'ils étaient hommes. Ah! les barbares!

Monsieur, j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 juillet 1762.

Nous ne pouvons, dans notre éloignement de Paris, que procurer des protections à cette famille infortunée; c'est à MM. les avocats, soit du conseil, soit du parlement, à régler la forme. Les pièces originales imprimées intéressent quiconque les a lues; tout le monde plaint la veuve *Calas;* le cri public s'élève; ce cri peut frapper les oreilles du roi. J'ignore si cette affaire sera portée au conseil privé ou au conseil des parties : tout ce que je sais, c'est qu'elle est juste.

On m'assure que le parlement de Toulouse ne veut pas seulement communiquer l'énoncé de l'arrêt.

Il me paraît qu'on peut commencer par présenter requête pour obtenir la communication de cet arrêt et des motifs; il y a cent exemples que le roi s'est fait rendre compte d'affaires bien moins intéressantes. N'avons-nous pas des

raisons assez fortes pour demander et pour obtenir que les pièces soient communiquées par ordre de la cour ?

La contradiction évidente des deux jugemens, dont l'un condamne à la roue un accusé et dont l'autre met hors de cour des complices qui n'ont point quitté cet accusé ;

Le bannissement du fils, et sa détention dans un couvent de Toulouse, après ce bannissement; l'impossibilité physique qu'un vieillard de soixante-huit ans ait étranglé seul un jeune homme de vingt-huit ans ; enfin l'esprit de parti qui domine dans Toulouse ; tout cela ne forme-t-il pas des présomptions assez fortes pour forcer le conseil du roi à se faire représenter l'arrêt ?

Je demande encore, si un fils de l'infortuné *Jean Calas*, qui est en France, retiré dans un village de Bourgogne, ne peut pas se joindre à sa mère, et envoyer une procuration quand il s'agira de présenter requête ? Ce jeune homme, il est vrai, n'était point à Toulouse, dans le temps de cette horrible catastrophe, mais il a le même intérêt que sa mère, et leurs noms réunis ne peuvent-ils pas faire un grand effet ?

Plus je réfléchis sur le jugement de Toulouse, moins je le comprends : je ne vois aucun temps dans lequel le crime prétendu puisse avoir été commis; je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de condamnation plus horrible et plus absurde, et je pense qu'il suffit d'être homme pour prendre le parti de l'innocence cruellement opprimée. J'attends tout de la bonté et des lumières de ceux qui protègent la veuve *Calas*.

Il est certain qu'elle ne quitta pas son mari d'un moment dans le temps qu'on suppose que son mari commettait un parricide. Si son mari eût été coupable, elle aurait donc été complice : or, comment ayant été complice ferait-elle deux cents lieues, pour venir demander qu'on revît le procès, et qu'on la condamnât à la mort ? Tout cela fait saigner le cœur et lever les épaules. Toute cette aventure est une complication d'événemens incroyables, de démence et de cruauté. Je suis témoin qu'elle nous rend odieux dans les pays étrangers, et je suis sûr qu'on bénira la justice du roi, s'il daigne ordonner que la vérité paraisse.

On a écrit à M. le premier président de *Nicolaï*, à M. le premier président d'*Oriac*, qui ont tous deux un grand crédit sur l'esprit

de M. le chancelier. Madame la duchesse d'*Enville*; M. le maréchal de *Richelieu*, M. le duc de *Villars* doivent avoir écrit à M. de *Saint-Florentin*. On a écrit à M. de *Chaban* en qui M. de *Saint-Florentin* a beaucoup de confiance; et M. *Tronchin*, le fermier général, peut tout auprès de M. de *Chaban*.

Donat-Calas, retiré en Bourgogne, a de son côté, pris la liberté d'écrire à M. le chancelier, et a envoyé une requête au conseil; le tout a été adressé à M. *Héron*, premier commis du conseil, qui fera rendre les pièces selon qu'il trouvera la chose convenable. Je vous en envoie une copie, parce qu'il me paraît nécessaire que vous soyez informés de tout.

J'ai écrit aussi à M. *Ménard*, premier commis de M. de *Saint-Florentin*; je pense qu'il faut frapper à toutes les portes, et tenter tous les moyens qui pourront s'entr'aider, sans pouvoir s'entrenuire.

Depuis ce mémoire écrit, j'ai reçu une lettre de M. *Mariette*, avocat au conseil, qui a vu la pauvre *Calas*, et qui dit ne pouvoir rien sans un extrait des pièces. Mais quoi donc! ne pourra-t-on demander justice sans avoir les armes que nos ennemis nous refusent? on pourra

donc verser le sang innocent impunément, et en être quitte pour dire : *Je ne veux pas dire pourquoi on l'a versé?* Ah quelle horreur! quelle abominable justice! y a-t-il dans le monde une tyrannie pareille? et les organes des lois sont ils faits pour être des Busiris? Voici une lettre que j'écris à M. *Mariette*, j'y joins un exemplaire des pièces originales, ne sachant point s'il les a vues. Je supplie M. et Madame d'*Argental*, nos protecteurs, de vouloir bien ajouter à toutes leurs bontés celle de vouloir bien faire rendre cette lettre et ces pièces à M. *Mariette*. Ils peuvent, je crois, se servir de l'enveloppe de M. de *Courteille*.

Je leur présente mes respects.

LETTRE XXXII.

A M. LE CHANCELIER DE SAINT-FLORENTIN.

De Châtelaine, 7 juillet 1762.

MONSEIGNEUR,

S'il est permis à un sujet d'implorer son roi; s'il est permis à un fils, à un frère, de parler pour son père, pour sa mère, et pour son frère, je me jette à vos pieds avec confiance.

Toute ma famille, et le fils d'un avocat célèbre, nommé *Lavaise*, ont tous été accusés d'avoir étranglé et pendu un de mes frères, pour cause de religion, dans la ville de Toulouse. Le parlement a fait périr mon père par le supplice de la roue. C'était un vieillard de 68 ans, que j'ai vu incommodé des jambes. Vous sentez, Monseigneur, qu'il est impossible qu'il ait pendu seul un jeune homme de 28 ans, dix fois plus fort que lui. Il a protesté devant Dieu de son innocence en expirant. Il est prouvé par le procès-verbal, que mon père n'avait pas quitté

un instant le reste de sa famille, ni le sieur *Lavaise*, pendant qu'on suppose qu'il commettait ce parricide.

Mon frère *Pierre Calas*, accusé comme mon père, a été banni ; ce qui est trop s'il est innocent, et trop peu s'il est coupable. Malgré son bannissement, on le retient dans un couvent à Toulouse.

Ma mère, sans autre appui que son innocence, ayant perdu tout son bien dans cette cruelle affaire, ne trouve encore personne qui la présente devant vous. J'ose, Monseigneur, parler en son nom et au mien ; on m'assure que les pièces ci-jointes feront impression sur votre esprit et sur votre cœur, si vous daignez les lire.

Réduit à l'état le plus déplorable, je ne demande autre chose, sinon, que la vérité s'éclaire. Tous ceux qui dans l'Europe entière ont entendu parler de cette horrible aventure, joignent leurs voix à la mienne. Tant que le parlement de Toulouse, qui m'a ravi mon père et mon bien, ne manifestera pas les causes d'un tel malhenr, on sera en droit de croire qu'il s'est trompé, et que l'esprit de parti seul a prévalu par les calomnies auprès des juges les plus intègres. Je serai surtout en droit de rede-

mander le sang innocent de mon malheureux père.

Pour mon bien qui est entièrement perdu, ce n'est pas un objet dont je me plaigne; je ne demande autre chose de votre justice, et de celle du conseil du roi, sinon, que la procédure qui m'a ravi mon père, ma mère, mon frère, ma patrie, vous soit au moins communiquée.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

COPIE D'UNE REQUÊTE

AU ROI,

EN SON CONSEIL.

Châtelaine, 7 juillet 1762.

Donat Calas fils de *Jean Calas* négociant de Toulouse, et d'*Anne-Rose Cabibel*, représente humblement :

Que le 13 octobre 1761, son frère aîné *Marc-Antoine Calas*, se trouva mort dans la maison de son père, vers les dix heures du soir, après souper;

Que la populace, animée par quelques ennemis de la famille, cria que le mort avait été étranglé par sa famille même, en haine de la religion catholique;

Que le père, la mère et un des frères de l'exposant, le fils d'un avocat nommé *Gobert Lavaise*, âgé de 20 ans, furent mis aux fers;

Qu'il fut prouvé que tous les accusés ne s'étaient pas quittés un seul instant pendant que l'on supposait qu'ils avaient commis ce meurtre;

Que *Jean Calas*, père du plaignant, a été condamné à expirer sur la roue et qu'il a protesté en mourant de son innocence;

Que tous les autres accusés ont été élargis;

Qu'il est physiquement impossible que *Jean Calas* le père, âgé de 68 ans, ait pu seul pendre *Marc-Antoine Calas* son fils, âgé de 28 ans, qui était l'homme le plus robuste de la province;

Qu'aucun des indices trompeurs sur lesquels il a été jugé ne peut balancer cette impossibilité physique;

Que *Pierre Calas*, frère de l'exposant, accusé de cet assassinat aussi-bien que son père, a été condamné au bannissement, ce qui est

évidemment trop s'il est innocent, et trop peu s'il est coupable;

Qu'on l'a fait sortir de la ville par une porte et rentrer par une autre;

Qu'on l'a mis dans un couvent de Jacobins;

Que tous les biens de la famille ont été dissipés;

Que l'exposant, qui pour lors était absent, est réduit à la dernière misère;

Que cette horrible aventure est, de part ou d'autre, l'effet du plus horrible fanatisme;

Qu'il importe à sa majesté de s'en faire rendre compte;

Que ledit exposant ne demande autre chose, sinon, que sa majesté se fasse représenter la procédure sur laquelle tous les accusés étant ou également innocens ou également coupables, on a roué le père, banni et rappelé le fils, ruiné la mère, mis *Lavaise* hors de cour; et comment on a pu rendre des jugemens si contradictoires.

Donat Calas (1) se borne à demander que la

---

(1) Voici une anecdote qui, je crois, ne déplaira pas au lecteur:

M. *de Richelieu*, se trouvant un jour aux Délices devant une nombreuse assemblée, demanda à l'apôtre de la philosophie

vérité soit connue, et quand elle le sera, il ne demande que justice.

P.S. Je vous supplie, mon cher ange, de me faire passer votre avis sur ces deux pièces ; il m'importe infiniment de le connaître.

---

des détails sur cette malheureuse affaire. *Voltaire*, convaincu jusqu'au fond de l'âme de l'innocence de cette famille infortunée, lui raconta toute leur déplorable histoire avec une éloquence si entraînante et si pathétique, que le maréchal et tous les spectateurs fondirent en larmes. *Voltaire* fit alors entrer ce jeune *Donat Calas* qui était dans une chambre voisine; M. *de Richelieu* court au-devant du jeune homme, et lui dit : « Monsieur, je suis persuadé de l'innocence de M. votre père ; » vos malheurs m'ont vivement pénétré, vous pouvez compter » sur mon crédit et sur mon secours ; puisque vous n'avez » plus de père, c'est à moi de vous en servir. » Action généreuse et sublime ! capable elle seule d'anoblir son auteur et de porter son nom à la postérité plutôt que ces vains titres et ces fastueuses dignités qui s'anéantissent avec lui dans la tombe.

LETTRE XXXIII.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Ferney, 10 novembre 1762.

MONSEIGNEUR,

COMME tout ce que je pourrais avoir l'honneur de vous dire se trouve dans la lettre ci-jointe, qu'il ne faut pas plus multiplier les importunités que les êtres sans nécessité, et qu'à grand seigneur, peu de paroles, daignez permettre que je vous supplie de lire ma lettre à mes Anges.

M. et madame d'*Argental* m'apprennent que vous avez bien voulu vous intéresser au rétablissement d'un ancien officier d'artillerie, qui a grande envie de tirer sur les Russes, Anglais, Hanovriens, Hessois et Prussiens ; je n'ai pas osé vous solliciter, mais j'ose vous remercier : la reconnaissance enhardit.

Je jette avec douleur les yeux sur la terre et sur la mer, et sur le théâtre de Paris : je vois

que les Russes et l'opéra comique feront du mal : je lève les yeux au ciel dans ma douleur profonde !

Je souhaite que nos grenadiers et nos marins vous donnent de beaux sujets d'ultimatum; car quand il s'agit d'un traité de paix, ce sont leurs sabres qui taillent vos plumes.

Vous connaissez, Monseigneur, le respect infini du Suisse V. et sa discrétion qui l'empêche de vous fatiguer de ses inutiles lettres.

Ah ! j'apprends dans le moment que tout le monde vous bénit, Monseigneur, et moi je vous remercie de m'avoir fait achever une histoire générale qui finit par le bien que vous faites aux hommes.

Le Vieil Hermite des Alpes.

Fragment d'une lettre à M. le comte de CHOISEUL.

J'AI mandé hier, Monsieur, au bonhomme *Ralph*, qu'il avait fait rire une excellence qui va dans le pays de l'ennui. Ce *Loustic* en est tout ragaillardi. Il dit que ce qu'il désirait le plus dans le plus sot des mondes possibles, était de réjouir un petit nombre de gens d'esprit comme vous, qui ne sont de ce siècle en aucune façon. Il prétend que si vous voulez le faire avertir par quelque rieur de vos amis, il vous fera présenter à Strasbourg de quoi vous amuser sur la route et de quoi jeter dans le Danube.

N'oubliez pas la spirituelle, l'éloquente, la sucrée, la romanesque, la bavarde, la précieuse, la bégueule comtesse de *Bentink*, quand vous voudrez savoir au juste tous les rogatons de Vienne.

Si j'étais homme à me venger d'un certain *Freitag*, agent du roi de Prusse, ci-devant mis au pilori en Saxe et maintenant serré à Dusseldorf, et d'un coquin de *Smith*, faux mon-

nayeur de Francfort, conseiller du roi de Prusse, qui me volèrent en sauçant ma nièce dans le ruisseau, et du roi de Prusse lui-même qui employa ces dignes agens, je pourrais aller plaider à Vienne; car c'est une chose délicieuse de se ruiner au conseil aulique, pour ruiner *Smith* et mortifier cet insolent *Fréderic*. Je souhaite à votre Excellence tous les succès dont je ne doute pas. Elle est bieu persuadée de mon tendre respect.

LETTRE XXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 1762.

O Anges!

Vous connaissez les faibles mortels, ils se traînent à pas lents. Quatre vers le matin, six le soir, dix ou douze le lendemain, toujours rentrayant, toujours rapetassant, et ayant bien de la peine pour peu de chose. Renvoyez-moi donc ma guenille, afin que sur-le-champ elle reparte avec pièces et morceaux, et que la hi-

deuse créature se représente devant votre face, toute recousue et toute récrépie.

Mais, ô mes divins Anges! Le drame de *Cassandre* est plus mystérieux que vous ne pensez. Vous ne songez qu'au brillant théâtre de la petite ville de Paris, et le grave auteur de Cassandre a de plus longues vues. Cet ouvrage est un emblème: que veut-il dire? Que la confession, la communion, la profession de foi, etc., etc., sont visiblement prises des anciens. Un des plus profonds pédans de ce monde, et c'est moi, a fait une douzaine de commentaires par A et par B, à la suite de cet ouvrage mystique, et je vous assure que cela est édifiant et curieux. Le tout ensemble fera un singulier recueil pour les âmes dévotes.

J'ai lu la belle lettre de Madame *Scaliger* à la nièce; nous sommes dans un furieux embarras: si mademoiselle *Dumesnil* est ivre, adieu le rôle de *Statira!* Si elle n'est pas ivre, elle sera sublime! Mademoiselle *Clairon*, vous refusez *Olympie!* Mais vraiment, vous n'êtes pas trop faite pour Olympie; et cependant il n'y a que vous : car on dit que cette *Dubois* est une grande marionette, et que mademoiselle *Hus* n'est qu'une grande catin! Tirez-

vous de là, mes Anges, vous serez bien habiles avec ces demoiselles de coulisses.

Et ma tracasserie avec cet animal de *Gui-Duchène* (1)? Vous ne me l'avez jamais mise au net. Encore une fois, je ne crois pas avoir fait un don positif à *Gui-Duchène*; et je voudrais savoir précisément de quel degré est ma sottise. Sot homme est celui qui se laisse duper. Oh, oh! mes Anges, mon cœur n'est accessible à l'amitié que pour vous seuls, il est dur comme le pot de fer pour tout le reste, il n'y a que pour vous qu'il sache s'attendrir.

Mon plus grand malheur, vous dis-je, est la mort d'*Elisabeth*. Je crois mon *Schouvalof* disgracié. On dit la paix faite entre *Pierre III* et *Frédéric III*. Ma chère *Elisabeth* détestait *Luc* (2), je n'y avais pas peu contribué, et je riais dans ma barbe, car je suis un drôle de corps, mais je ne ris plus; mademoiselle *Clairon* m'embarrasse.

Mes divins Anges, c'est bien dommage que la *Gazette littéraire*, si elle existe, se soit laissée prévenir sur le compte qu'elle pouvait rendre

(1) Libraire de Paris.

(2) Le roi de Prusse.

des lettres de milady *Montaigu*, qui paraissent en Angleterre. Les lettres de madame de *Sévigné* sont faites pour les Français, et celles de milady *Montaigu*, pour toutes les nations. Si jamais elles sont bien traduites, ce qui est fort difficile, vous serez enchantés de voir des choses curieuses et nouvelles, embellies par la science, par le goût et par le style. Figurez-vous que depuis plus de mille ans, nul voyageur à portée de s'instruire, et de nous instruire, n'avait été à Constantinople par les pays que madame de *Montaigu* à traversés; elle a vu la patrie d'*Orphée* et d'*Alexandre*; elle à dîné tête-à-tête avec la veuve de l'empereur *Mustapha*; elle a traduit des chansons turques et des déclarations d'amour, qui sont tout-à-fait dans le goût du cantique des cantiques; elle a vu des mœurs qui ressemblent à celles qu'*Homère* a décrites; elle a voyagé avec son Homère à la main. Nous apprenons d'elle à nous défaire de bien des préjugés. Les Turcs ne sont ni si brutes, ni si brutaux qu'on le dit. Elle a trouvé autant de déistes à Constantinople, qu'il y en a à Paris et à Londres. J'avoue que j'ai été fâché qu'elle traite notre musique et notre sainte religion avec le plus profond mépris; mais nous devons

nous accoutumer à cette petite mortification.

Apprenez-moi donc, je vous en prie, ce que devient cette *Gazette littéraire*. M. le duc de *Praslin* l'aura-t-il vainement protégée ? y travaille-t-on et y met-on un peu de sel ? car sans sel, il n'y a pas moyen de faire bonne chère. C'est la sauce qui fait le cuisinier.

Je songe qu'une inscription ne peut-être salée, c'est un grand malheur; elle ne doit point être, à mon gré, en prose latine pour un roi de France ; elle ne peut-être en prose française : le style lapidaire ne convient point à notre langue chargée d'articles, qui rendent sa marche languissante; il faut deux vers, mais deux vers français détachés sont toujours froids; c'est alors que la rime paraît dans toute sa misère. Pourriez-vous souffrir ce distique ?

> Il chérit ses sujets comme il est aimé d'eux ;
> C'est un père entouré de ses enfans heureux.

Ou bien,

> Heureux père entouré de ses enfans heureux.

Dites-moi, je vous en supplie, s'il est vrai que M. le duc de *Praslin* a la bonté d'être notre rapporteur. L'affaire paraît être du ressort de M. le comte de *Saint-Florentin*, qui a

le département de l'Église; mais M. le duc de *Praslin* a le département des traités et de la bienfaisance; ainsi nous devons être entre ses mains. Pour moi je me mets toujours sous vos ailes, il n'y a que là où je suis bien.

Que faites-vous de mes roués? Quand je vous dis qu'il y a des vers raboteux, n'allez pas, s'il vous plaît, me prendre si fort au mot.

Toute notre petite famille se met aux ailes de mes Anges.

Le PATRIARCHE DU JURA.

P. S. Pont-de-Vesle est toujours très-aimable; on voit bien qu'il est de la famille céleste, car il se distingue aussi par le bout de ses ailes légères; mais il est trop indifférent avec les gens qui l'aiment. Il me donne toujours des inquiétudes: je tremble qu'il ne me traite comme une de ses passions (1). La mienne sera

(1) Cette passion, qui n'en était pas une, était Mme *du Deffand*. Du moins le lecteur peut en juger par la conversation suivante qu'eurent ces deux amans au déclin de leur vie.

« Mon cher *Pont-de-Vesle*, voilà bientôt trente ans que » nous sommes liés ensemble.—Eh, eh! oui, Madame.—Et notre » amitié, pendant tout ce temps, n'a pas été troublée par le » moindre orage. — Non, Madame. — C'est pourtant sin-

de vous aimer toujours; je ne connais point de bonheur sans elle, mais avec elle tout m'est égal.

» gulier. — Oui, Madame. — Mais ne serait-ce pas parce que » nous ne nous sommes jamais aimés? — Cela est encore très- » possible, Madame. » Et en effet, Mlle *de Sommery* racontait qu'allant voir Mme *du Deffand*, dans les derniers jours de la maladie de *Pont-de-Vesle*, elle fut fort surprise de la trouver hors d'état de lui répondre sur la situation de son ami. Mme *du Deffand* sonna aussitôt sa femme de chambre. « Eh bien! » Mademoiselle, comment va-t-il? — Je n'en sais rien, Ma- » dame. — Comment! vous n'en savez rien? Ah! que je suis » malheureuse!... Il faut y aller tout de suite.—Oui, Madame. » — Mlle *Sommery*, vous me voyez au désespoir; jamais cette » fille n'a manqué un seul jour de m'en donner des nouvelles, » car dans mon cruel malheur c'est elle seule qui soutient ma » fugitive espérance. » La femme-de-chambre revint bientôt. » Il va fort bien, Madame. — Ah! tant mieux! — Il est beau- » coup mieux qu'hier. — Hélas! je respire. Non, Mlle *Som-* » *mery*, je ne m'en serais jamais consolée s'il eût été plus mal. » — Madame, il était couché sur un canapé, et m'a reconnue. » — Oh! bon! — Oui, Madame; sitôt qu'il m'a aperçue il » a remué la queue. — Comment! Qu'est-ce que vous dites » donc là, Mademoiselle? — Mais, Madame, ne m'avez-vous » pas envoyé savoir des nouvelles de Médor? » Pauvre femme-de-chambre! toi qui connaissais si bien ta maîtresse, tu étais loin de te douter qu'elle dût jamais s'intéresser à d'autre amitié qu'à celle de son chien!

LETTRE XXXV.

A M. LE DUC DE PRASLIN.

Ferney, décembre 1763.

Monseigneur,

Je défie mes trente-neuf confrères de l'académie de trouver des termes pour vous exprimer ma reconnaissance; ma nièce est dans le même embarras que moi. J'ai fait parvenir à mon ingrat curé les nouvelles de la protection que vous nous donnez. On lui a dit que le roi entendait garder ses traités avec ses voisins; il a répondu qu'il se..... moquait des traités, qu'il aurait mes dîmes, qu'il plaidait au parlement de Dijon; que son affaire y était entamée depuis long-temps, qu'il m'enterrerait au plutôt, et qu'il ne prierait point Dieu pour moi. Je sens bien, Monseigneur, que je serai damné de cette affaire-là, mais il est si doux d'avoir votre protection dans ce monde, qu'on prend gaiement son parti pour l'autre. Je suis bien sûr que vous soutiendrez votre dire avec le

parlement de Bourgogne, s'il a la rage de juger comme *Perrin Dandin*, s'il prétend que l'affaire étant déjà entamée au parlement, elle doit y rester. Vous nous permettrez bien alors de recourir à vos bontés, n'est-ce pas, Monseigneur ?

Vous voulez des assassinats, en voici une paire dans le paquet de M. d'*Argental*. Pendant que je vous envoie des tragédies, M. de *Montpéroux* vous fait sans doute le récit de la farce de Genève : vous verrez comme les enfans de *Calvin* ont changé. Il est assez plaisant de voir tout un peuple demander réparation pour *Jean-Jacques Rousseau* ; ils disent qu'il est vrai qu'il a écrit contre la religion chrétienne ; mais que ce n'est pas une raison assez forte pour oser donner une espèce d'assigné pour être ouï, à un citoyen de Genève ; que si un citoyen de Genève trouve la religion chrétienne mauvaise, il faut discuter ses raisons modestement avec lui, et ne pas le juger sans l'avoir entendu, etc.

Vous entendrez parler bientôt de la cité de Genève, et je crois que vous serez obligé d'être arbitre entre le peuple et le magistrat ; car vous êtes garant des lois de cette petite ville, comme

du traité de Westphalie. Cela vous amusera; et vous aurez le plaisir d'exercer vos talens de pacificateur de l'Europe.

A propos, Monseigneur, ceci n'est pas une dépêche de Rome moderne, ce n'est pas un mémoire sur les diètes de Pologne, ce ne sont pas des nouvelles des deux frères qui se disputent la Perse, ce n'est pas un détail des sottises de ce pauvre Grand Mogol; c'est votre conjuration (1), ce sont vos roués, c'est une attrape qui vous amusera. Je ne vous dirai point que cela fera fondre en larmes, je mentirais; mais cela peut attacher, cela fera raisonner, et vous serez amusé, et un ministre a souvent besoin de l'être.

Vous peserez, quand il en sera temps, l'importance extrême dont il est, de mettre la conspiration sous le nom d'un jeune novice jésuite, qui, grâce à la bonté du parlement, est rentré dans le monde, et qui comme *Colletet* et tant d'autres, attend son dîner du succès de son ouvrage. Je m'imagine que les girouettes françaises tournent actuellement du côté des jésuites; on commence à les plain-

(1) Le *Triumvirat.*

dre, les jansénistes ne font point de pièces de théâtre, ils sont durs, ils sont fanatiques, ils seront persécuteurs, on les détestera; on aimera passionnément un pauvre petit diable de jésuite, qui donnera l'espérance d'être un jour un *Lemière*, un *Colardeau*, un *Dorat*. Je persisterai toujours à croire qu'il faut donner un nom à ce jeune jésuite; le public aime à se fixer, si on ne nomme personne, on me nommera, et tout sera perdu.

Mais pourquoi ne faites-vous pas faire une tragédie à M. *Thomas*? Quel homme a écrit avec plus de force que lui? Quel homme a plus d'idées? Il est jeune, et j'ai besoin d'un coadjuteur.

Enfin, Monseigneur, vous ne nous abandonnerez pas, madame *Denis* et moi, dans notre querelle avec la sainte Église. Nous espérons que vous voudrez bien vous damner pour nous, rien n'est plus beau que d'aller au diable pour faire du bien aux gens qu'on protége.

Agréez, je vous en conjure, mon attachement, ma reconnaissance et mon profond respect.

Le Vieux de la Montagne.

Fragment d'une lettre à M. le duc de PRASLIN.

PERMETTEZ que je vous informe de ce qui vient de m'arriver avec M. *Makartney*, gentilhomme anglais, très-jeune et pourtant très-sage; très-instruit, mais modeste; fort riche et fort simple; et qui criera bientôt en parlement mieux qu'un autre. Il m'a nié que vous eussiez des bontés pour moi. Je me suis échauffé : je me suis vanté de votre protection, il m'a répondu que si je disais vrai, je prendrais la liberté de vous écrire : j'ai les passions vives. Pardonnez donc, Monseigneur, au zèle, à l'attachement et au profond respect du vieux montagnard.

LETTRE XXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre 1765.

Mon cher Ange, il y a plus d'un d'*Eon*, et plus d'un *Vergi* (1), lisez et jugez. Voyez s'il n'est pas de l'intérêt du ministère et du bien public, d'imposer silence à ces malheureux, qui vivent de calomnies et qui osent se dire gens de lettres. Je m'en rapporte à la bonté, à la prudence et au zèle éclairé de M. le duc de *Praslin*.

Dites-moi donc comment vous vous portez, mes divins Anges? Votre thermomètre est-il à dix degrés au-dessous de la glace, comme

(1) *Du Vergi* (Treyssac) de Bordeaux, était un prosateur médiocre et auteur de quelques romans peu connus. *Du Vergi* eut à Londres, avec Mlle *d'Eon*, alors ambassadeur de France, une querelle très-vive qui fit beaucoup de bruit. Il est peu de personnes qui ne connaissent le grand et singulier rôle qu'a joué cette demoiselle *d'Eon* dans le siècle dernier. L'importance de ses missions et de ses traités diplomatiques, sa bravoure dans les batailles, la gloire qu'elle s'y est acquise, tout semble enfin avoir renouvelé de nos jours la fable des anciennes amazones. Une des personnes à qui nous sommes

le nôtre ? Je perds les yeux, les oreilles, la poitrine, les pieds, les mains et la tête ; mais il me reste toujours un cœur fait pour vous adorer.

Au nom de Dieu, quand le doux temps viendra, comme dit *Pluche*, venez avec lui pour être le médiateur de Genève. Vous savez que cette fourmilière importune le roi, et demande un ministre qui règle le pas des fourmis. Tout cela, en vérité, est le comble du ridicule. Il y a deux mois que ces pauvres gens pouvaient s'accorder très-aisément ; deux ou trois sottises à la tête desquelles est l'orgueil, les ont brouillés plus que jamais. Il serait difficile de dire bien précisément pourquoi ; et je crois que les mé-

redevable de ces manuscrits, dînant un jour à Ferney, nous a raconté qu'au milieu du repas, et naturellement de la conversation, qui était fort amusante, comme on se l'imagine bien, l'aimable philosophe se mit à dire : « Je voudrais bien avoir un » jour à dîner Mlle *d'Eon*, *Linguet*, *Beaumarchais* et *Jean-* » *Jacques*. Oh! que cela serait drôle! » Puis se retournant vers M. *de Villette* : « Vous voudriez bien y être ? — Parbleu » sûrement ! puisque vous y seriez, fit M. *de Villette* ». Mlle *d'Eon* mourut en Angleterre en 1810. L'opinion si souvent partagée jusque-là sur son sexe, fut enfin fixée irrévocablement à l'autopsie de son cadavre, qui offrit aux gens de l'art les organes de l'homme intacts. L'injonction qui lui fut faite par *Louis XV* et *Louis XVI*, de prendre et reprendre successivement l'habit de femme, est un mystère qu'on n'a pu pénétrer jusqu'à ce jour ; mais que la postérité ne manquera pas de dévoiler.

diateurs seraient bien étonnés qu'on les ait fait venir pour de semblables bagatelles. Mais enfin, venez, vous qui êtes le plus aimable et le plus conciliant de tous les hommes, comme le plus juste. Que cette aventure me produise le bonheur de ma vie; vous verrez Madame votre tante (1) en chemin, et cette visite ne sera peut-être pas inutile.

Quand vous serez à Genève, vous recevrez vos paquets de Parme plutôt qu'à Paris. Vous ferez aussi bien les affaires avec M. le duc de *Praslin* par lettres que de bouche. Vous êtes, d'ailleurs, déjà au fait des tracasseries genevoises; enfin, je ne vois point d'homme plus propre que vous pour ce ministère. Je suis convaincu qu'il ne tient qu'à vous d'être nommé, et si vous ne l'êtes pas, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Berne et Zurich enverront des magistrats, il faut que la France en fasse autant.

J'ajoute à toutes ces raisons un point bien important, c'est qu'on aura la comédie à Genève pendant la médiation, pour préparer les esprits à la concorde et à la gaîté. Enfin, voilà

(1) Mme *de Grolée*.

probablement la seule occasion que j'aurai d'embrasser mon Ange, avant ma mort.

Voici une lettre d'un mauvais plaisant de Neufchâtel, que je vous envoie pour vous tenir en joie. On m'assure dans le moment que le roi de Prusse est très-malade, cela pourrait bien être; il m'écrivit, il y a un mois, que je l'enterrerais, tout cacochyme et tout vieux que je suis, mais je n'en crois rien, ni lui non plus.

Je pense que l'affaire des dixmes est accrochée, comme on dit en style de dépêches; il n'y a pas grand mal. Je suis rempli de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance pour toutes les bontés de M. le duc de *Praslin*, et confus des peines qu'il a daigné prendre. Lorsque j'ai vu que les Genevois n'étaient plus occupés sérieusement que de la prééminence de leurs rues hautes sur leurs rues basses, et qu'ils étaient résolus de fatiguer le ministère de France pour savoir si le conseil des vingt-cinq a le pouvoir négatif ou non, dans tous les cas; j'ai jugé à propos de faire avec mon curé ce que le conseil genevois aurait dû faire avec les citoyens; j'ai fait un très-bon accommodement avec le curé, il m'a rendu

maître de tout, et, dieu-merci, je n'ai plus de procès qu'avec *Fréron*.

J'étais curieux avec juste raison de savoir ce que contenait cette vieille demi-page. Le mot *d'infâme* a toujours signifié le jansénisme, secte dure, cruelle et barbare, plus ennemie de l'autorité royale que le presbytérianisme, et ce n'est pas peu dire, et plus dangereuse encore que les jésuites, ce qui devient incroyable; mais cependant c'est ce qui est. Si le roi sait mon grimoire, il sait que je n'écris jamais qu'en loyal sujet à des sujets très-loyaux.

Le Kain est sombre, et moi aussi, je lui conseille de venir chez moi pour s'égayer. J'ai acheté un petit domaine en Suisse. Mademoiselle *Clairon* viendra à Ferney, et j'y passerai quelques jours pour elle (1).

Comme je ne reçois le manuscrit du petit prêtre qu'aujourd'hui, vous ne pourrez recevoir la nouvelle leçon que dans quinze jours. Il est bon d'ailleurs d'accorder du temps au zèle

---

(1) Lorsque Mlle *Clairon*, cette actrice si célèbre, arriva à Ferney, elle se jeta de suite aux genoux de *Voltaire* : l'auteur de *La Pucelle* se jeta aussi aux siens; et dans les transports de sa joie il s'écria : « Mademoiselle ! à présent que nous sommes » à terre, qu'allons-nous faire ?

de ce jeune homme. Il dit que la scène des deux tyrans ne fera jamais un prodigieux effet, parce qu'une conférence entre deux méchans hommes n'intéresse point; mais elle peut attacher par la grandeur de l'objet et par la vérité des idées; surtout si elle est bien dialoguée et bien écrite. Selon lui c'est la scène de *Julie*, errant dans les rochers de cette île triumvirale, qui doit intéresser; mais il faut des actrices (1).

L'idée de faire imprimer le tout par *Cramer* m'était venue par deux raisons; la première, que j'évitais le honteux désagrément de passer par les mains de la police, qui peut-être se serait rendue difficile sur l'histoire des proscriptions, depuis les vingt-trois mille Juifs égorgés pour un veau, jusqu'aux massacres commis par les Camisards des Cévènes. La seconde raison est que sur l'inspection d'une feuille imprimée, je corrige toujours vers et prose. Les caractères imprimés parlent aux yeux bien plus fortement qu'un manuscrit. On voit le péril bien plus clairement; on y court, on fait de nouveaux efforts, on corrige, et c'est ma méthode.

---

(1) C'est du *Triumvirat* que *Voltaire* parle en ce moment. Il avait eu l'intention de donner cette pièce sous le nom d'un jeune ex-jésuite.

Je renonce, cependant, à ma méthode *favorite*, pour satisfaire un libraire de Paris, qui est un véritable homme de lettres, fort au-dessus de sa profession et dont je veux me faire un ami.

M. le duc de *Praslin* vous aura sans doute envoyé tout le manuscrit avant que vous receviez ma lettre, et vous serez en état de juger en dernier ressort. Je vous supplie de passer très-instamment au petit ex-jésuite, ces vers de *Fulvie :*

> Après m'avoir offert un criminel amour
> Ce Prothée à ma chaîne échappa sans retour.

J'ai eu dessein d'exprimer les débauches qui régnaient à Rome, dans ces temps illustres et détestables : c'est le fondement des principales remarques. Je veux couler à fond la réputation d'*Auguste ;* j'ai une dent contre lui depuis long-temps pour avoir eu l'insolence d'exiler *Ovide*, qui valait mieux que lui. Quoi! l'aimable *Ovide* exilé en Scythie, ah! le barbare! *Brutus!* où étais-tu?

Où êtes-vous, mes divins Anges? il fait froid, que je me fourre dessous vos ailes.

LETTRE XXXVII.

AU MÊME.

Ferney, 22 avril 1767.

Je répons à la lettre du 14, dont mon cher Ange m'honore, dans le cabinet d'*Elochivis*(1), à deux grandes parasanges de Babylone. Comme je suis à trois cent mille pas géométriques de votre superbe ville, et que vos Persans m'écrivent toujours des choses contradictoires, je suis très-souvent le plus embarrassé de tous les Scythes; mais je crois mon Ange, de préférence à tout. Je pense ne pouvoir mieux faire que de lui envoyer la pièce scythe, bien nettement ajustée. Si cet exemplaire ne suffit pas pour sa comédie, il sera aisé d'en faire encore un autre sur ce modèle. Je suis convaincu que tous les prétextes des ennemis leur étant ôtés, ayant sacrifié : *Il est mort en brave homme*, qui est pourtant fort naturel, ayant épargné

(1) Anagramme de M. *de Choiseul*.

aux gens malins l'idée de viol, qui pourtant est piquante, ayant donné la raison la plus valable du mariage d'*Obéide*, raison prise dans l'amour même d'Obéide pour *Athamare*; raison touchante! raison tragique, raison même que mes Anges ont toujours voulu que j'employasse; ayant enfin distillé le peu qui me reste de cerveau, pour apaiser les *Velches*, et pour plaire aux bons Français, j'espère que tant de peines ne seront pas perdues.

Ceux qui demandent que le mariage d'Obéide avec *Indatire* soit nécessaire, n'entendent point les intérêts de leurs plaisirs. Cela est bon dans *Alzire*, cela serait détestable dans les *Scythes*. Les deux vieillards doivent faire un très-grand effet au IVme acte, s'ils peuvent jouer d'une manière attendrissante; et surtout si les *Velches* sont capables de faire réflexion, que deux bonnes gens de quatre-vingts ans, sans armes, et consignés à la porte d'Athamare, ne peuvent commander une armée, surtout quand l'und es deux vieillards est évanoui. Le malheur de tous vos comédiens c'est de jouer froidement; ils n'ont point d'âme, ils n'arrivent jamais qu'à moitié. Je le dirai toujours, jusqu'à ce que je meure, les *Scythes* bien joués doivent faire un

grand effet. Madame de *la Harpe*, fait pleurer quand elle dit :

> Ah! fatal Athamare!
> Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?
> Que t'a fait Obéide? etc.

et madame *Dupuits* (1), qui a une voix touchante augmente l'attendrissement. Il y a l'infini entre jouer avec art, et jouer avec âme.

Je vous ai soumis, mon cher Ange, ma réponse à mademoiselle *Sainval*; je n'ai écrit que des politesses vagues à mademoiselle *Dubois*; je ne me suis engagé à rien, vous savez que je ne ferai que ce que vous voudrez; mais je vous répète encore qu'il faut reprendre les *Scythes*, après Pâques, malgré la cabale, ou plutôt malgré les cabales; car il y en a quatre contre nous. Il faut que mademoiselle *Durancy* fasse pleurer, afin que M. le maréchal de *Richelieu* ne la fasse pas enrager, s'il ne lui fait pas autre chose.

On fait une nouvelle édition des *Scythes* à Genève; on en fait une en Hollande; on en va

(1) Née *Corneille*. Lorsque le patriarche de Ferney apprit qu'une nièce du grand *Corneille* languissait dans un état voisin de l'indigence, il s'écria : « C'est le devoir d'un soldat de « secourir la nièce de son général. » Et il vint à son secours.

faire une encore à Lyon ; cela peut servir de prétexte à *Lacombe*, pour diminuer un peu l'honoraire de *LeKain*, mais il n'y perdra rien ; il aura toujours ses six cents francs. Puisse-t-il être beau comme le jour, et être un amant charmant quand il viendra au IIIme acte se jeter aux genoux d'*Obéide* ! puisse-t-il avoir une voix sonore et touchante ! puissent les confidens n'être pas des buffles ! puisse le seul véritable théâtre de l'Europe n'être pas entièrement sacrifié à l'opéra comique !

Grâce au ridicule retranchement fait par la police à la Ire scène du IIIme acte, *Sozame* ne dit mot, et joue un rôle pitoyable ; je le fais parler de manière que la police n'aura rien à dire.

Je vous remercie tendrement vous et *Elochivis* ; je suis terriblement vexé, et si on ne réprime pas l'insolence des commis, je serai obligé d'aller mourir ailleurs.

A propos de mourir, savez-vous, mon divin Ange, que je n'ai guère de santé, mais qu'importe, je suis aussi gai qu'homme de ma sorte. Je n'ai actuellement que la moitié d'un œil, et vous voyez que j'écris très-lisiblement. Je soupçonne avec vous que le tyran du tripôt (1) a

(1) Le duc *de Richelieu*.

contre vous quelque rancune qui n'est pas du tripot. N'y a-t-il pas un fou de Bordeaux nommé *Vergi*, qui aurait pu vous faire quelque tracasserie ? Ce monde est hérissé d'anicroches. *Jean-Jacques* est aussi fou que les *d'Eon* et les *Vergi*, mais il est plus dangereux.

N. B. Vous serez peut-être surpris que *Luc* m'écrive toujours ; j'ai trois ou quatre rois que je mitonne ; comme je suis fort jeune, il est bon d'avoir des amis solides pour le reste de la vie. Divin Ange ! ces quatre rois ne valent pas seulement une plume de vos ailes.

Couple céleste, couple aimable, vous savez si vous m'êtes chers ! Mais ce que vous ne saurez jamais bien, c'est le bonheur et la felicité suprêmes que goûte mon cœur des hommages purs qu'il vous rend chaque jour dans le temple d'Hyperdulie.

LETTRE XXXVIII.

A MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT,

SOUS LE NOM DE MADAME CLOTIER.

Ferney, 31 auguste 1769.

J'ai reçu la vôtre qui m'a fait une grande joie; car, quoique vous n'ayez pas *dix-huit ans*, cependant vous raisonnez comme une femme de quarante, et outre cela vous avez un très-bon petit cœur; ce qui vous attirera toujours beaucoup d'amis. Un homme qui vous a vue dans votre province, nous disait l'autre jour en famille, cette Madame *Clotier* est très-belle, mais elle pourrait se passer de beauté.

Nous sommes toujours très-attachés, ainsi que M. votre époux à M. l'abbé *Bigot* (1) et à M. d'*Ermide* (2); messieurs *Bruguières* (3) notre ennemis, nous accuseraient en vain de vendre de la contre-bande; nous n'en vendons

(1) Le duc de *Choiseul.*

(2) Le prince de *Beauveau.*

(3) Gens du parlement.

point. Toutes nos marchandises sont du cru de France, et pourvu qu'on ne nous desserve pas auprès de M. le *Prieur* (1), nous nous moquons de messieurs de *Bruguières* et des financiers. Nous souhaitons seulement que vous n'ayez plus la peste, et nous espérons toujours que M. *Bigot* sera votre médecin; qu'il conservera toujours sa bonne réputation, malgré la tante (2) qui est, je crois, une bonne femme.

Notre manufacture va toujours son petit train, et nous comptons dans quelques semaines pouvoir vous envoyer des échantillons. Nous reçûmes, il y a un mois, un maroquin rouge fort propre; nous ne savions d'où il venait; mais enfin nous avons jugé qu'il vient de votre boutique, car vous n'avez que du beau et du bon : c'est une justice qu'on rend à Madame *Clotier* et à M. son cher époux. Je suis, Madame *Clotier*, avec un profond respect,

Votre très-humble servante et commère,

GIRAFOU.

---

(1) *Louis XV*.
(2) Mme *du Barri*.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, 1770.

Je me hâte, Monsieur, de vous remercier de vos bontés; je crains que ma lettre ne vous trouve pas dans vos terres du Gévaudan; mais elle vous sera renvoyée à Paris ou à Versailles. Pourquoi n'ai-je pas eu la consolation de rendre mes hommages à ce couple aimable dans ma solitude? Elle est bien triste; nous y sommes tous malades. Mon ombre a cependant été consolée et égayée par M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet*, pendant quinze jours. J'aurais bien dû me vanter de ma fortune à mes deux consolateurs du Vivarais dont je regrettais plus que jamais la présence. Que Madame la philosophe *dix-neuf ans* nous aurait animés! Que M. le chef de brigade nous en aurait dit de bonnes! (1) Je ne peux plus écrire tant je suis faible, mais j'aurai pensé et senti.

(1) M. le comte *de Rochefort* était lieutenant des gardes-du-corps du roi.

M. d'*Alembert* est actuellement à Lyon et s'achemine tout doucement en Provence.

Nous jetons enfin les fondemens de Versoix. Nous y bâtissons, Madame *Denis* et moi, la première maison; ce n'est pas que l'aventure des rescriptions m'ait laissé le moyen de bâtir, mais le zèle fait des efforts, et l'envie de mettre la première pierre dans la ville de M. le duc de *Choiseul*, m'a fait passer par-dessus tout. Je sais bien que je n'habiterai pas cette maison, mais Madame *Denis* en jouira et je suis content: en attendant je me flatte d'être encore assez heureux pour voir M. et Mme. de *Rochefort*, honorer Ferney de leur présence. On ne peut finir plus agréablement sa carrière.

Je ne pourrai vous présenter sitôt le siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. C'est un ouvrage aussi difficile qu'immense. Il y a deux ans que j'y travaille; mais il sera fini bientôt.

Pendant que je fais mes efforts pour élever ce monument à la gloire du roi et de ma patrie, la calomnie prend des pierres pour écraser l'auteur: le jansénisme hurle, les dévots cabalent; on ne cesse de m'imputer des brochures contre des choses que je respecte et dont je ne parle jamais. Les assassins du chevalier de *la*

Barre, voudraient une seconde victime; vous ne sauriez croire jusqu'où va la fureur de ces ennemis de l'humanité. La solitude, les maladies, rien ne les désarme, rien ne les apaise. Il s'élève une espèce d'inquisition en France, tandis que celle d'Espagne pleure d'avoir les griffes coupées et ses ongles arrachés. Ceux même qui méprisent et qui affligent le plus le chef prétendu de l'Eglise, se font une gloire barbare de paraître les vengeurs de la religion, tandis qu'ils humilient le pape. Ils deviennent persécuteurs pour avoir l'air d'être chrétiens. On immole tout, jusqu'à la raison, à une fausse politique. Adieu, Monsieur, j'en dirais trop, je m'arrête. Donnez-moi votre adresse quand vous serez à Paris, et un moyen sûr de vous faire parvenir ce que je pourrai attraper de nouveau et de digne d'être lu par vous. Il faut faire un choix dans la multitude des brochures qui viennent de Hollande.

Adieu, couple aimable, je vous souhaite à tous deux un bon voyage. Agréez mes respectueux sentimens.

LE VIEL HERMITE.

LETTRE XL.

A MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT.

Ferney 1770.

Vous avez été attaquée dans votre foie, Madame, et vous avez été saignée trois fois; M. d'*Alembert*, qui a été votre garde-malade, vous dira qu'autre fois, selon l'ancienne philosophie et l'ancien Testament, les passions étaient dans le foie, et l'ame dans le sang. Aujourd'hui on dit que les passions sont dans le cœur, et pour l'ame, elle est je ne sais où. La mienne, quelque part qu'elle soit, a été sensible comme elle le doit, à votre danger et à votre convalescence. N'ayez donc point, Madame, de colique hépatique si vous ne voulez pas que j'aie le transport au cerveau, et allez en Bourgogne puisque vous me donnez l'espérance que je verrai l'une des deux personnes à qui je suis également attaché.

Il est vrai que l'orateur (1) dont vous me

(1) M. l'avocat-général *Séguier*.

parlez me vint voir le même jour que M. d'*Alembert* arriva. S'ils s'étaient rencontrés, la scène aurait été beaucoup plus plaisante ; mais quoi qu'il n'y eût que deux acteurs, elle n'a pas été sans agrémens.

Le bout des ciseaux de M. l'abbé *Terrai* a donc coupé aussi votre bourse ! c'est sans doute pour notre bien, puisque c'est pour celui de l'Etat : nous devons l'en remercier. Je lui ai le double, et au-delà, de l'obligation que vous lui avez. Je ne sais pas s'il pourra contribuer à la colonie de Versoy, mais il a furieusement dérangé celle de Ferney. C'est grand dommage, cela prenait un beau train ; les étrangers venaient peupler ce désert, les maisons se bâtissaient de tous côtés, le commerce, l'abondance commençaient à vivifier ce petit canton ; un mot a tout perdu, et ce mot est, *car tel est notre plaisir.* Cette catastrophe empoisonne un peu mes derniers jours ; mais il faut se soumettre.

Je vous enverrai dans quelques jours un petit amusement. Vivez gaiement, couple heureux et si digne de l'être.

A propos, je remercie bien tendrement M. de *Rochefort*, de m'avoir donné de vos nouvelles;

j'en ai quelquefois aussi de M. l'abbé *Bigot*, de fort agréables; mais elles ne me rendent pas la santé que je crois avoir perdue sans retour. J'ai eu beau me faire capucin, je n'ai pas prospéré depuis ce temps-là, et je crois que je verrai bientôt *Saint-François*, mon bon maître. Je serai très-aise de laisser sur la terre des personnes qui l'embellissent comme vous.

Je vous prie d'agréer ma bénédiction;

Frère François, capucin indigne.

LETTRE XLI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ferney, ce 28 décembre 1772.

Quand madame *Denis* vous épousera, il faudra bien qu'elle écrive, quand ce ne serait que pour signer son nom, à moins que son aversion pour l'écriture ne lui en donne aussi pour le sacrement du mariage.

Je vous prie de me mander si vous êtes un

peu content des répétitions. Je voudrais bien que notre plaidoyer pût réussir. Nous avons contre nous une cabale aussi forte que celle qui accable M. de *Morangiès;* mais je tiens qu'il faut être extrêmement insolent, et ne s'étonner de rien.

Je puis donc compter que vous avez eu la bonté de faire copier le plaidoyer conformément au dernier factum de *Le Kain;* mais j'ai peur que le français dans lequel il est écrit ne soit pas entendu, car il me paraît qu'on parle aujourd'hui la langue des Goths et des Vandales. Si on ne fait plus de cas de l'harmonie des vers, si on compte ses oreilles pour rien, j'espère au moins que les yeux ne seront pas mécontens. Le spectacle sera beau, majestueux et attachant. Autrefois il fallait plaire à l'esprit, à présent il faut frapper la vue. Que diraient les *Anacréon*, les *Sophocle*, les *Euripide*, les *Virgile*, les *Ovide*, les *Catulle*, les *Racine* et les *Chaulieu*, s'ils revenaient aujourd'hui sur la terre? *O tempora, o mores!*

Voulez-vous bien aussi avoir la bonté de me dire quel rôle prend *Molé?* Qu'est-ce donc que cet *Albert?* Est-ce *Albert* d'Autriche? Est-ce *Albert* le grand? Est-ce le petit *Albert?*

Dupont, auteur de cette pièce (1), est-il le *Dupont*, auteur des *Éphémérides du citoyen*? Vous m'enverrez au diable avec mes questions, et vous ferez bien; mais je n'en aurai pas pour vous moins d'amitié et moins de reconnaissance. Revenons en Crète; je viens de m'apercevoir que dans la première scène de l'acte second, on joue un peu au propos interrompu. Le sauvage dit à *Dictime* :

> Nous voulons des amis; méritez-vous de l'être?

et *Dictime* lui réplique:

> Je ne te répons pas que ta noble fierté
> Ne puisse de mon roi blesser la dignité.

ce n'est pas répondre catégoriquement; il faut dire :

> Oui, Teucer en est digne, et peut-être aujourd'hui
> En l'ayant mieux connu vous combattrez pour lui.
>
> DATAME.
>
> Nous !
>
> DICTIME.
>
> Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,

---

(1) Cette pièce d'*Albert* était, non pas de M. *Dupont*, mais de M. *Leblanc*, auteur de *Manço-Capac*. C'était un drame assez médiocre, dont le sujet était un trait de la vie de l'empereur *Joseph II*. On en défendit la représcntation à la fin du règne de *Louis XV* à l'époque dont parle *Voltaire*; mais on la permit dans les premiers temps de celui de *Louis XVI*, et la pièce n'eut aucun succès.

Que pour leurs intérêts nos deux peuples s'unissent.
Mais je ne répons pas, etc.

cela est mieux dialogué. Vous aurez sans doute le temps de faire insérer ce petit dialogue nécessaire. Mandez-moi donc quand vous comptez épouser madame *Denis*, afin qu'elle vous écrive.

Que vous me faites plaisir par tout ce que vous m'écrivez sur madame la duchesse d'*Enville!* Je n'ai jamais douté de ses sentimens et moins encore de son cœur. Quand le moment opportun sera arrivé, je ferai alors auprès d'elle tout ce que vous désirez. Je désire que vous soyez aussi convaincu de mon empressement à vous plaire, que je le suis moi-même de ses sentimens invariables. Il n'y a que les girouettes qui varient au gré des vents; mais l'attachement qu'elle et moi nous vous portons ne variera jamais (1).

(1) Mme la duchesse d'*Enville* était une femme très-aimable, très-tolérante et de beaucoup d'esprit. Elle avait embrassé le parti des philosophes, et protégeait avec chaleur les encyclopédistes. Ainsi que plusieurs grandes dames, elle fut liée d'une étroite amitié avec notre *Sophocle*, notre *Anacréon* moderne. Voici un mot qui peut avoir son prix : Cette dame étant chez *Voltaire*, à Ferney, lui conta de quelle manière elle prenait

N. B. Il est clair que la pièce imprimée par *Valade*, l'a été sur le manuscrit de M. d'*Argental*, car on y trouve ce vers :

Tout pouvoir a son *terme* et cède au préjugé.

Il y a dans mon manuscrit et dans l'édition de *Cramer*, *tout pouvoir a sa borne;* M. d'*Argental*, a voulu absolument *son terme.* Il n'a pas songé qu'avoir son terme, signifie *finir : tout pouvoir finit et cède au préjugé*, n'a pas de sens ; et s'il en forme un, c'est celui-ci : *tout roi est détrôné par le préjugé ;* ce qui est absurde. Il ne faut que trois ou quatre contre-sens pareils pour gâter entièrement une scène passable. Si c'est vous qui avez fait cette correction, vous avez été dans une grande erreur. Il est plus difficile d'écrire correctement qu'on ne pense ; mais aussi rien ne m'est plus aisé que de vous dire combien mon cœur est plein de reconnaissance et d'attachement pour vous, et qu'il ne cessera de vous aimer que quand il cessera de battre. V.

---

des bains froids ; comme c'étaient des hommes qui la plaçaient dans le bain, elle lui dit qu'elle s'était fait faire un sac de toile dans lequel elle se mettait. Ah ! fort bien, fit le malin auteur des *Lettres* d'*Amabed*, par ce moyen votre *affaire* est dans le sac. Mme d'*Enville* était la mère de ce vertueux duc de *la Rochefoucault* qui fut assassiné à Gisors, en 1792.

LETTRE LXII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, mars 1773.

Mon cher *Christin* (1) m'a montré, Monsieur, la lettre que vous lui avez écrite; vous lui avez fait une belle peur, et à moi encore davantage. Je ne serais pas étonné qu'en effet il y eût de ces incidens singuliers dans les mauvaises pièces qu'on joue aujourd'hui sur votre théâtre. Vous dites à *Christin* que vous m'avez écrit sous l'enveloppe de M. *Marin*, je n'ai point reçu cette lettre. Il faut que quelque malin enchanteur ait

(1) Il était avocat à Saint-Claude. Son amour pour la vérité et la justice lui fit prendre la défense des serfs du Mont-Jura. Il s'associa, dans cette noble entreprise, le généreux défenseur des *Sirven* et des *Calas*. Appelé à l'assemblée constituante, il s'y fit remarquer par des principes généreux en faveur du peuple. Avec lui périrent dans l'incendie de Saint-Claude, en 1797, cinq volumes in-folio de notes sur l'histoire de sa province et sur d'autres objets non moins importans. C'est faussement qu'on a imprimé dans une biographie qu'il était mort sur l'échafaud révolutionnaire. C'était un homme très-simple, très-modeste, plein de philosophie et de tolérance.

escamoté ce que vous m'écriviez: cela redouble encore mes inquiétudes. Je suis un peu comme *Atticus*, attaché à *César* et à *Pompée*, et par conséquent fort embarrassé. Je trouve la comparaison d'*Atticus* fort bonne; car cet *Atticus* était malingre comme moi, mais ne pouvant plus supporter la vie, il se tua, et je ne me tue point. Je suis seulement confondu de ce que *César* qui vous croit probablement ami de *Pompée*, vous ait défendu de rire devant lui.

Mais voici quelque chose de plus sérieux: Il est bien étrange qu'à mon vingt-huitième accès de fièvre, entre les bras de la mort, je vous envoie deux apologies; l'une sur l'infame édition de *Valade*, l'autre sur M. *Morangiès*: ces objets vous ont trop intéressé pour que je ne fasse pas un effort sur les douleurs qui m'accablent.

Vous m'écrivez, le 23 février: *M. le maréchal de Richelieu assure que les lois de Minos ont été imprimées sur un exemplaire arrivé de Lausanne, et M. de Sartine proteste avoir vu l'exemplaire et plusieurs autres.*

Je vous dirai d'abord que M. de *Sartine* me

dit tout le contraire dans sa lettre du 19 février. A l'égard de M. le maréchal, j'ignore si ses occupations lui ont permis d'examiner l'affaire ; mais pour peu qu'il y eût apporté la moindre attention, il eût vu qu'il est impossible que ce *Valade* ait eu un exemplaire de Lausanne ;

1° Parce que la pièce n'a jamais encore été imprimée ni à Lausanne, ni à Genève ;

2° Parce que j'ai envoyé à M. de *Sartine* une attestation en forme du libraire de Lausanne, qui donne un démenti à ce malheureux *Valade ;*

3° Parce que l'édition de *Valade* n'est conforme qu'à un manuscrit de *Le Kain*, donné à *Le Kain*, par MM. d'*Argental* et de *Thibouville*; manuscrit dans lequel on a inséré plusieurs vers qui ne sont point de moi, et que je n'ai jamais vus que dans cette misérable édition. Ces vers étrangers peuvent me faire beaucoup d'honneur, mais je ne suis point un geai qui se pare des plumes du paon ;

4° Si *Valade* avait reçu un exemplaire de Lausanne ou de Genève, il le montrerait ; mais il n'en a jamais eu d'autres que ceux de son édition détestable. Le fripon alla porter un de ses exemplaires furtivement imprimés à un

censeur royal, obtint une permission tacite de s'emparer du bien d'autrui, et dit ensuite que son édition était conforme à cet exemplaire qu'il avait montré. Voilà comme il a trompé M. de *Sartine* et *Le Kain* lui même;

5° Vous devez plus que personne savoir que l'édition de *Valade* n'est point conforme à ma pièce, puisque je vous en confiai les premières épreuves que je faisais imprimer à Genève lorsque vous partîtes de Ferney.

Depuis votre départ je fis changer ces épreuves, et je retravaillai l'ouvrage avec d'autant plus de soin que je comptais le dédier à M. le maréchal de *Richelieu*. J'avais fait la pièce en huit jours; je mis un mois à la corriger. Elle n'est point encore imprimée, ainsi il est impossible que ni *Valade*, ni personne au monde ait eu cette édition qui n'est pas faite.

Etant donc démontré qu'il n'y a jamais eu encore d'édition des *Lois de Minos*, ni à Lausanne, ni à Genève, il est démontré que *Valade* a imprimé sur le manuscrit de *Le Kain*, ou sur une copie de ce manuscrit qu'on lui a vendue.

Valade m'a écrit pour me demander pardon; il m'a mandé qu'il était pauvre et père de

famille. Je lui ai fait écrire que je le récompenserais s'il me disait la vérité, et il ne me la dira pas.

Au reste, je souhaite que mon véritable ouvrage soit digne de M. le maréchal de *Richelieu* à qui je le dédie, et du roi de Suède et du roi de Pologne, pour qui je l'ai composé. Si je meurs de ma maladie, je mourrai du moins avec cette consolation.

Quant à M. de *Morangiès*, l'affaire est plus sérieuse; et vous y êtes intéressé de même. C'est vous qui, par amitié pour M. le marquis de *Morangiès* le lieutenant général son père, me pressâtes d'écrire en faveur de son fils. Un avocat nommé *Lacroix*, auteur d'une feuille périodique intitulée le *Spectateur*, a fait un libelle infame contre M. de *Morangiès* et contre moi. Voici ma réponse; je l'ai envoyée à M. le chancelier, et j'espère qu'on en permettra l'impression dans Paris. Je crois apprendre un peu à M. *Lacroix* son devoir. Je crois que M. le comte de *Morangiès* doit paraître très-innocent et très-imprudent à quiconque n'a pas renoncé aux lumières du sens commun, et j'attends respectueusement la décision des juges.

En voilà trop pour un mourant, mais non pour l'intérêt de la vérité ; et il n'y en aura jamais assez pour les sentimens avec lesquels je vous suis attaché.

V.

Je vous envoie un 9me dont plusieurs endroits vous feront rire quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Pour Madame *dix-neuf ans*, on dit qu'elle n'a été occupée que de danser chez Madame la Dauphine. Tâchez tous deux de venir voir, cet été, Madame votre mère, et de faire chez nous une longue pause.

Embrassez tous deux pour moi mon cher d'*Alembert*, quand vous le verrez. L'oncle et la nièce vous font les plus tendres complimens.

LETTRE XLIII.

A MADEMOISELLE RAUCOURT,

ACTRICE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Ferney, 1773.

RAUCOURT, tes talens enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes ;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
Tu joins au prestige de l'art
Le charme heureux de la nature ;
Et la victoire toujours sure
Se range sous ton étendart.
Es-tu Didon ? es-tu Monime ?
Avec toi nous versons des pleurs ;
Nous gémissons de tes malheurs
Et du sort cruel qui t'opprime.
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore ;
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ce cœur n'a rien dit encore.
Défends ce cœur des vains désirs
De richesse et de renommée ;
L'amour seul donne les plaisirs,
Et le plaisir est d'être aimée.
Déjà l'amour brille en tes yeux ;
Il naîtra bientôt dans ton âme :
Bientôt un mortel amoureux
Te fera partager sa flamme.

Heureux ! trop heureux cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
Si tu goûtes le sentiment
Comme tu sais si bien le rendre !

Voilà, Mademoiselle, le tribut que vous offre ma muse : un bon vieillard, dont l'âge s'écrit par quatre et par vingt, n'a que de mauvais vers à vous présenter. Il y avait long-temps que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien ; je me ressouvenais à peine d'avoir versé des larmes de sentiment : en un mot, j'étais le vieil *Eson*, et vous êtes l'enchanteresse *Médée*. Je ne vous répéterai pas tous les éloges que vous méritez ; ils sont gravés dans mon esprit et dans mon cœur. Quand on réunit, comme vous, tous les suffrages, ceux d'un particulier deviennent moins flateurs; mais à mon âge on entre dans la classe des hommes rares. Si j'étais à vingt ans, si j'avais un corps, une fortune, et surtout un cœur digne de vous, vous en auriez l'hommage ; mais j'ai tout perdu. Il me reste à peine des yeux pour vous voir, une ame pour vous admirer, et une main pour vous l'écrire.

V.

LETTRE XLIV.

A MADAME LA LIVE D'ÉPINAY.

Ferney, 1774.

Quoi! ma philosophe a été, comme moi, sur la frontière du néant, et je ne l'ai pas rencontrée! je n'ai point su qu'elle fût malade! Je ne doute point que son ancien ami Esculape *Tronchin* ne lui ait donné dans ce temps funeste des preuves de son amitié pour elle, et de son pouvoir sur la nature : si cela est, je l'en révérerai davantage, quoiqu'il m'ait traité un peu rigoureusement.

Mes misérables quatre-vingts ans sont les très-humbles serviteurs de vos étouffemens et de vos enflures; et sans ces quatre-vingts ans je pourrais bien venir me mettre à côté de votre chaise longue.

J'ai reçu, il y a long-temps, des nouvelles d'un de vos philosophes, datées du pôle arctique, mais rien de l'autre, qui est encore en Hollande; je ne sais pas actuellement où est M. *Grimm;* on dit qu'il voyage avec M. *de Romanzow;*

il devrait bien leur faire prendre la route de Genève; il est bon que ceux qui sont faits pour être les soutiens du pouvoir absolu, voient les républiques.

J'admire le roi de s'être rendu à la raison et d'avoir bravé les cris du préjugé et de la sottise; cela me donne grande opinion du siècle de *Louis XVI.* S'il continue, il ne sera plus question du siècle de *Louis XIV.* Je l'estime trop pour croire qu'il puisse faire tous les changemens dont on nous menace. Il me semble qu'il est né prudent et ferme; il sera donc un grand et bon roi. Heureux ceux qui ont 20 ans comme lui, et qui goûteront long-temps les douceurs de son règne! Non moins heureux ceux qui sont auprès de votre chaise longue! Je suis sur les bords du lac, et c'est de ma barque à Caron, que je vous souhaite du fond de mon cœur, la vie la plus longue et la plus heureuse.

Agréez, Madame, mes tendres respects, etc.

V.

LETTRE XLIV.

A M. DEVAINES,

PREMIER COMMIS DES FINANCES.

Ferney, 20 avril 1775.

Je vous renvoie, Monsieur, le meilleur ouvrage de M. de *La Harpe*. Son *Menzikoff* n'arriva qu'hier dans ma Sibérie. Les postes de notre Tobolskoi sont arrangées de façon que les gros paquets m'arrivent presque toujours un jour trop tard. Je suis exact et fidèle en vers et en prose. J'ai résisté à la tentation de faire copier l'ouvrage; j'en ai retenu seulement quelques vers malgré moi, et surtout ceux qui conviennent au climat que j'habite. Permettez-moi de mettre dans ce paquet ma lettre de remercîmens pour M. de *La Harpe*. Je voudrais bien en écrire une à M. *Turgot* et M. *de Trudaine* pour notre pays de Tobolsk et de l'Irtish.

Vous m'avez envoyé une tragédie en vers; permettez, Monsieur, que je vous en adresse une en prose. Si vous avez le temps de la lire

avant de la remettre entre les mains de M. *de Condorcet*, votre ami, vous trouverez le sujet bien intéressant et bien terrible. C'est une pièce qui ne peut être encore représentée et qui le sera peut-être au sacre du roi. Je crois qu'il y a une grosse cabale contre cet ouvrage; mais j'espère que les honnêtes gens le favoriseront et que vous serez à leur tête. Pour moi je ne puis faire que des vœux secrets : je ne puis paraître, et c'est là ma douleur. Cette pièce m'a fait verser bien des larmes; puissent-elles ne pas être inutiles!

Vous trouverez, Monsieur, dans ce même paquet, une lettre pour M. de *Condorcet*, avec des papiers pour M. de *Beaumont* l'avocat. Vous verrez que ma triste destinée est, depuis long-temps, d'oser élever ma voix contre les barbares oppresseurs de l'innocence. Vous frémirez peut-être, mais votre suffrage pourra faire réussir la pièce. Que ne puis-je être auprès de vous avec M. de *Condorcet* et M. de *La Harpe!*

M. de *Condorcet* m'a mandé que vous êtes comme M. *Turgot*, l'ami des lettres ainsi que de l'ordre dans les finances; et que je pouvais vous présenter ce petit recueil d'un jeune homme, et joindre ce paquet sans crainte d'abuser de vos bontés. Il ajoute que je peux vous de-

mander la permission de vous adresser deux ou trois paquets semblables. Je suis accoutumé à faire tout ce que M. *de Condorcet* me prescrit; ainsi j'espère que vous ne désapprouverez pas mon importunité.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

Si, par un hasard malheureux, M. de *Condorcet* n'était point à Paris, je vous supplie de vouloir bien faire rendre à M. *Elie de Beaumont* le paquet qui contient cette pièce tragique, avec la lettre de M. d'*Etalonde*, et la mienne, que vous trouverez enveloppée avec celle que j'écris à M. de *Condorcet*.

LETTRE XLV.

AU MÊME.

Ferney, ce 28 février 1776.

PARDON, Monsieur, mais si vous voulez bien avoir la bonté d'ordonner qu'on m'envoie l'édit ou l'ordonnance concernant l'école militaire, je vous serai infiniment obligé. Je vois bien que

je n'aurai pas sitôt les édits en faveur du peuple enregistrés. Les *Welches* sont plus *Welches* que jamais ; mais un Français tel que vous me console. Il est bien clair que c'est faire brûler par le bourreau les édits du Roi, que de faire brûler cette brochure intitulée : *Les inconvéniens des droits féodaux* (1) ; cette brochure ne contient, à ce qu'il me paraît, que les principes de M. *Turgot*, l'abolissement des corvées, le soulagement du peuple et le bien de l'État. Je ne sais comment tout ceci tournera, mais je vois de loin des serpens qui mordent le sein qui les a réchauffés.

Vous savez qu'il n'est plus question de fatiguer M. *Turgot* de tant de vaines représentations : l'affaire est consommée. Nos chétifs États ne doivent plus se livrer qu'aux sentimens de reconnaissance. Les fermiers généraux veulent absolument nous arracher trente mille francs ; ils les auront : on ne peut acheter trop cher sa liberté ; car ce n'est que par la liberté que l'homme est heureux. Je n'ai actuellement d'autre négociation en tête que celle de placer M. de *La Harpe* au rang de ceux qui donnent les

(1) Par M. de *Boncerf*, premier commis de M. *Turgot*.

prix ; c'est une place qui lui est bien due, après qu'il en a tant gagné.

Voici, Monsieur, ce *Sésostris*, qui est un peu moins incorrect que la copie qui court dans Paris. Je ne sais si *Messieurs* feront brûler ce petit ouvrage, et si la brochure excommuniera l'auteur, comme hérétique sentant l'hérésie. On prétend que *Messieurs*, dans leurs remontrances, ont dit qu'ils ne doutaient pas que les bontés et l'humanité de *Sésostris* ne l'engageassent à maintenir les corvées, et à faire travailler les gens loin de chez eux, sans leur donner ni à manger ni à boire. Mais le roi d'Egypte leur aura répondu, sans doute, que ses ancêtres donnaient du pain et des oignons à ceux qui bâtissaient des Pyramides. J'ai surtout la plus grande espérance dans la vertu persévérante de M. *Turgot*. Je maintiendrai toujours malgré la Sorbonne et *Messieurs*, que le ministre qui protége le peuple, et qui inspire à *Pharaon* l'esprit de sagesse et d'économie, vaut beaucoup mieux que le ministre des sept vaches maigres et des sept vaches grasses qui ne fit manger du pain au peuple qu'en le rendant esclave.

Je suis très-fâché, Monsieur, d'être trop

vieux pour voir encore un an ou deux de ce *Sésostris* dont vous êtes le lecteur; j'attends avec impatience ces édits enregistrés ou non enregistrés. Ceux que j'ai lus jusqu'à présent me paraissent tout-à-fait dans le goût chinois. Ils encouragent à la vertu et ils promettent le bonheur : ces deux choses sont de votre ressort.

Voilà beaucoup de *Sésostris* qui se mettent sous votre protection.

V.

LETTRE XLVI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ferney, 7 mars 1776.

Mais vraiment! Vous parlez à un malade de quatre-vingt-trois ans, comme s'il était de votre espèce, comme s'il était toujours jeune, comme s'il vivait dans le grand monde, comme s'il pouvait vous amuser dans vos momens perdus; comme si la mort, cette compagne si hideuse, ne l'avait pas déjà entraîné à moitié dans son tombeau; enfin, comme si ce n'était pas

de là qu'il vous écrit. Pensez-vous d'ailleurs que je sois grand-maître des postes ? J'avais envoyé par M. de *Sartines*, à M. le comte d'*Argental*, les insipides rogatons dont vous me parlez, et M. d'*Argental* ne les a point reçus. On ne sait plus ni à quel ministre on peut s'adresser pour faire passer un livre, ni à quel saint il faut se vouer pour le faire. Trouvez-moi une adresse sûre, et je vous ferai tenir tout ce que vous me demanderez; mais je ne vous enverrai rien de mieux que votre épitaphe de l'ami *Fréron*.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre très-tendre d'une dame qui est sûrement parente de *Fréron*, si elle n'est pas de sa veuve. Elle m'avoue que ce pauvre diable est mort banqueroutier, et elle me conjure de marier sa fille, par la raison, dit-elle, que j'ai marié la petite fille de *Corneille*; elle me propose le curé de la Madeleine pour l'entremetteur de cette affaire; ces curés se fourrent partout. J'ai répondu que si *Fréron* a fait le *Cid* et *Cinna*, je marierai sa fille sans difficulté.

M. d'*Argental* s'est bien donné de garde de m'avouer les dégoûts que le tripot vous a donnés à tous deux : c'est un ministre qui ne veut pas révéler la turpitude de sa cour. Vous êtes

plus confiant, mon cher *Baron* (1), et je n'y suis que plus sensible.

On dit que vous allez avoir *Henri IV*, à la comédie française, à l'italienne, et chez *Nicolet*: qu'on le fasse du moins parler comme il parlait.

Quoique je n'aie pas grande foi aux discours de Paris, voulez-vous bien cependant me mander ce qu'on pense dans cette babillarde ville, de l'affaire de M. le maréchal de *Richelieu*; mais surtout dites-moi au juste en quel état est la santé de madame d'*Argental*.

Pour ma santé, mon cher Marquis, vous saurez, au juste, que le vieux malade causait hier avec un apothicaire de Genève. Hélas! il n'a que trop souvent de tels entretiens : A propos, dit le malade à l'apothicaire, de quoi guérit l'épine-vinette? de rien du tout, me dit-il, ainsi que la plupart des remèdes. Et où trouve-t-on, lui dit le malade, des pastilles d'épine-vinette? On les fait à Dijon, repliqua-t-il : j'en ai chez moi par hazard une petite boîte. Envoyez-la moi tout à l'heure, fit le malade; il l'envoya, et je vous l'envoie.

Envoyez-moi un cœur différent du mien si

(1) Par allusion au célèbre acteur de ce nom, dont M. *de Thibouville* remplissait souvent les rôles sur les théâtres de société.

vous ne voulez plus être aimé, car j'aurai cette passion pour tout le temps qu'il me restera de vie.

Mes maladies me condamnent à vivre absolument dans la solitude; mais si quelque voyageur passe vers ma caverne en allant à Paris, je vous enverrai par lui beaucoup de sottises. Pour madame *Denis*, elle ne vous enverra rien, car elle n'écrit à personne. Personne ne vous est plus attaché que moi, Monsieur le Marquis; c'est un bonheur que je sens et auquel je me livre.

V.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRES DE VOLTAIRE.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.